

MARIE-JOSÉ REICHLER-BÉGUELIN

LE CONSONANTISME GREC ET LATIN SELON F. DE SAUSSURE:
LE COURS DE PHONÉTIQUE PROFESSÉ EN 1909-1910

A la mémoire d'Albert Riedlinger.

Jusqu'aux dernières années de sa vie, Ferdinand de Saussure a poursuivi l'étude et l'enseignement de la grammaire comparée des langues indo-européennes¹. La Bibliothèque publique et universitaire de Genève (BPU) conserve de nombreuses traces de son activité (notes manuscrites de Saussure lui-même et notes d'étudiants). Cet ample matériel a été essentiellement exploré jusqu'ici afin d'y glaner les éléments qui relèvent de la linguistique générale. En entreprenant de rendre accessible le cours de phonétique grecque et latine que Saussure a professé en 1909-1910², nous voudrions porter plus particulièrement l'accent sur le contenu de son enseignement de linguistique historique.

Notre exposé comporte trois parties: d'abord, une présentation du cours (état des manuscrits, survol de la matière abordée), puis un résumé détaillé accompagné de citations et assorti de notes, enfin, en guise de conclusion, quelques réflexions sur l'actualité du cours, et sur son originalité scientifique et méthodologique par rapport aux recherches contemporaines ou postérieures.

¹ Une première version du présent travail, entrepris à l'instigation de D. Gambarara, a été soutenue comme mémoire de linguistique à l'Université de Genève, sous l'aimable direction de M. L. J. Prieto. Ce texte a aussi largement bénéficié des judicieux conseils et de l'érudition de MM. R. Engler, R. Godel et G. Redard. J'ai renoncé à indiquer en détail tout ce qu'il doit à leurs remarques, mais tiens à leur exprimer ma vive reconnaissance, ainsi qu'à M. J. Riedlinger, qui a bien voulu mettre à ma disposition les manuscrits de son père.

² Voir la liste des cours professés par Saussure in CLG/De Mauro 344 n. 8 et 405 n. 7, où est toutefois omis le cours de grammaire comparée du grec et du latin de 1909-1910. Voir en revanche SM 17 et 25, ainsi que R. Godel, «Nouveaux documents saussuriens: les cahiers E. Constantin», CFS 16, 1958-1959, 24.



PRÉSENTATION DU COURS

Ce cours de grammaire comparée du grec et du latin nous est parvenu grâce aux notes prises par quelques auditeurs: A. Riedlinger, E. Constantin, C. Patois.

Celles d'A. Riedlinger (R) représentent un dossier en deux parties, intitulées respectivement *Phonétique* (10 cahiers, 344 pages) et *Morphologie* (5 cahiers, 199 pages). Le document est complet et de haute qualité: ayant déjà suivi le cours de grammaire historique de 1907-1908 et les deux premiers cours de linguistique générale (1907 et 1908-1909), Riedlinger prenait des notes à la fois précises et circonstanciées (cf. SM 96, 132).

Les notes d'E. Constantin (C) conservées à la BPU de Genève (Ms. fr. 3972, 18-28), se répartissent en 11 cahiers (8 de phonétique, 3 de morphologie) numérotés de 18 à 28³. De très bonne qualité également, elles sont toutefois incomplètes pour l'un et l'autre cours: celui de phonétique s'interrompt peu après le début de l'analyse du sort de yod en latin (R 294).

Les notes de C. Patois (P), conservées également à la BPU (Ms. fr. 3971), comprennent 3 cahiers de phonétique (244 pages) et 2 de morphologie (111 pages), numérotés respectivement de B1 à B3 et de C1 à C2, et embrassant la totalité du cours. Très claires au début, moins soignées par la suite, les notes de Patois ne retiennent que l'essentiel et ont un caractère nettement plus schématique que celles de Riedlinger et de Constantin⁴.

Des deux parties du cours⁵, seule la *Phonétique* nous retiendra dans cette étude. La *Morphologie*, mieux connue, constitue en effet une source impor-

³ Le 6^e cahier (n° 23) devrait être classé à part: il contient des esquisses (notes de cours recopiées par la suite ou préparations d'examen) et c'est le cahier n° 24 qui fait suite au n° 22.

⁴ Pour le début du cours de phonétique, il faut mentionner également un cahier de notes prises par L. Gautier (Ms. fr. 3973/b), avec, à deux reprises, la mention «d'après Riedlinger». Le texte s'interrompt après le commentaire de τυττόν, Βάκχος et κέπρος sur l'indication: «Après quoi j'ai quitté Genève pour Leipzig.»

Il conviendrait, sur la base du présent travail, de procéder au réexamen et au reclassement des notes de Saussure relatives aux langues indo-européennes (Ms. fr. 3952), dont certaines sont sans doute des préparations directes du cours de 1909-1910 (p. ex. 3952/2 a) 7, à propos de *pōne*, cf. *infra* R 204 et n. 71; 8-11, concernant l'«abaissement» de la spirante *s* dans les groupes *-esno-*, *-esmo-*, *-emso-*, *-enso-* du latin, cf. R. 196-210 – les p. 10 et 12 devraient être interverties et la p. 17 devrait prendre place dans ce dossier! – 3952/2 d) 7 sqq.: yod en latin et en grec, etc.) Le présent cours jette des lumières sur ces documents souvent très fragmentaires, dont la consultation n'est pas facile. On remarquera notamment à quel point le problème des «abaissments» (cf. R 81-129) a occupé Saussure: voir encore 3952/2 d) 18-24, et 3952/2 e) 12 sqq.

⁵ Elles n'ont pas été professées l'une au semestre d'hiver, l'autre au semestre d'été (SM 17 n. 11). Le manuscrit R indique en effet le jeudi 4 juillet 1910 comme date du dernier

tante du CLG; utilisée déjà par R. Godel (SM 166, 173, 174) et R. Engler (CLG/E p. 420), elle mériterait pour elle-même un examen approfondi.

En règle générale, la concordance des trois manuscrits est grande, et il ne fait pas de doute que Saussure écrivait au tableau la plupart des formes qu'il citait. On sait aussi que les étudiants de Saussure avaient l'habitude de confronter leurs notes (cf. CLG/E p. XII). Voici, à titre d'exemple, les versions R, C et P d'un passage tiré du début du cours :

[R 5-6] : « Nous commencerons par la phonétique grecque et latine (phonétique = histoire phonétique, autrement il faut dire phonologie), phonétique historique et historique en la période préhistorique et historique (*sic*; cf. n. 10). Pourquoi est-on obligé de faire de la phonétique et de commencer par là, dès que l'on fait de la grammaire historique? // Il n'est peut-être pas très intéressant en soi de rechercher ce qu'un *s* est devenu etc. et même on pourrait se demander si c'est de la grammaire!

Seulement la phonétique permet de retrouver la relation entre formes originellement associées: or fixer les relations senties entre les formes, cela est la grammaire. C'est la seule raison pour laquelle on étudie la phonétique en grammaire historique. »

[C 18, 3-4] : « Nous commençons notre cours par la *phonétique grecque et latine*, ce qui signifie en réalité c'est (*sic*) l'histoire phonétique en la période préhistorique, en la période historique. Par phonétique il faut toujours entendre histoire phonétique; ce qui dans la phonétique ne serait pas de l'histoire est du domaine de la phonologie. D'abord une observation: pourquoi est-on obligé de faire de la phonétique et de commencer par là dès qu'on parle de grammaire historique? Il n'est pas intéressant en soi de constater qu'un *s* subit // telles ou telles vicissitudes, ce qui fait la substance phonétique des différentes langues. Il faut savoir à quoi cela sert et si c'est bien de la grammaire. Non, la phonétique n'est pas de la grammaire, ne rentre pas dans la grammaire. Mais elle permet de retrouver les relations entre formes originellement associées. Car fixer les relations senties entre les formes, c'est l'essence de la grammaire. Le seul moyen d'y arriver est la phonétique. »

[P B1,4] : « Pourquoi de la phonétique et pourquoi d'abord de la phonétique? La phonétique, il est vrai, n'est pas de la grammaire, mais elle permet de trouver la relation entre formes originellement associées; or, cette relation est l'essence de la grammaire. »

cours de morphologie et le jeudi 7 juillet comme celle du dernier cours de phonétique. Le programme des cours de l'Université (hiver 1909 et été 1910) donne un intitulé commun aux deux cours (*Grammaire comparée du grec et du latin avec étude plus spéciale du latin*). D'après le volume respectif des notes, celui de phonétique devait durer deux heures et celui de morphologie une heure. Le manuscrit C (18, 3) fait en outre allusion à une « heure spéciale » consacrée à la « lecture de textes archaïques latins au point de vue de la grammaire historique ».

On peut affirmer que, dans la plupart des cas, les problèmes d'exégèse qui ont rendu nécessaire la publication intégrale des notes ayant servi de base au CLG ne se posent pas avec la même acuité pour les cours de linguistique historique qui, comme l'a écrit Benveniste, «datent des années où la grammaire comparée était déjà entrée dans l'enseignement supérieur»⁶: les questions abordées sont toutes répertoriées et les interprétations aisément saisissables. Il nous a paru légitime, en conséquence, d'extraire de façon générale les citations du manuscrit R, le plus complet, et de renvoyer systématiquement aux pages de ce seul manuscrit, quitte à signaler en notes les variantes intéressantes.

Etant donné la longueur des notes (344 pages chez R, 8 cahiers chez C, 244 pages chez P), étant donné aussi leur intérêt inégal pour le chercheur d'aujourd'hui, nous avons cru bon de résumer les passages qui, destinés à des débutants, sont consacrés à la revue détaillée et parfois répétitive d'étymologies connues. Nous mentionnons cependant tous les auteurs cités et tous les mots qui font directement l'objet d'une discussion, de manière qu'il soit facile de se reporter au manuscrit en cas de besoin. Ont été reproduits *in extenso* tous les passages relatifs à des questions méthodologiques ou portant la trace des conceptions saussuriennes de la grammaire comparée, de la phonétique, des alternances, etc., ainsi que ceux qui témoignent de vues originales sur tel ou tel problème de phonétique grecque ou latine.

Pour des raisons de cohérence, nous avons conservé dans la partie résumée la terminologie utilisée dans ce cours: «rigides», «douces» et «fortes», «rhotacisation», «déaspiration», «abaissement»... La série des labio-vélaires indo-européennes a été, en vertu du même principe, notée par *k₂*, *g₂*, *g₂h*, et *schva* a été rendu par *ö*.

Les notes infrapaginales que nous avons prévues sont destinées essentiellement d'une part à préciser certaines références, d'autre part à mettre le texte du cours de phonétique en perspective avec le contenu du CLG, parfois avec les doctrines contemporaines ou postérieures en matière de grammaire comparée.

Malgré l'absence de sous-titres systématiques dans les manuscrits, l'organisation du cours se révèle extrêmement rigoureuse. Voici le plan selon lequel les questions sont abordées (les chiffres renvoient aux pages du manuscrit R):

⁶ E. Benveniste, «F. de Saussure à l'Ecole des Hautes Etudes»: *Annuaire 1964-1965 de l'Ecole pratique des Hautes Etudes (IV^e section)*, 31 n. 1.

GÉNÉRALITÉS

- Critique de la notion de «grammaire comparée» 1
- Nécessité de la reconstruction 2
- Phonétique et grammaire 6
- Critique de l'appellation «loi phonétique» 8
- L'analogie 9

LE SYSTÈME CONSONANTIQUE DE L'INDO-EUROPÉEN

- Description 10
- Origine des géminées 12

A *Liquides et nasales* 12

- La prothèse vocalique en grec 13
- La dissimilation 17

B *Occlusives* 23

- I. *p, t, k* 23
- II. *d, b, g* 27
- III. Aspirées douces 33
 - a) En grec 33
 - Prononciation de leur produit 40
 - La «déaspiration» 63
 - b) En latin 81
 - A l'initiale 83
 - A l'intérieur 100

C *Fricative s* 129

- a) En protogrec 129
 - Cas où *s* subsiste 129
 - Cas où *s* > *b* 132 (alternances 136)
 - Valeur de *s* intervocalique 141
 - Positions de *s* à l'initiale 147
 - Valeur de *s* à l'initiale 151
- b) En latin 151
 - A l'initiale 152
 - En fin de mot 155
 - A l'intérieur 164

- Entre voyelles 168 (alternances 175, 184)
- Valeur de *s* intervocalique 188
- Entre fluide et voyelle 189
- Entre voyelle et fluide 202
- Devant rigide douce 215

D *La semi-consonne j* 219

a) Généralités 219

b) *j* en grec 221

- A l'initiale devant voyelle 222
- Après consonne (à l'initiale et à l'intérieur) 228
 - Après rigide 228
 - Après fluide 253
- Distinction *jo/io* 268
- *j* intervocalique 273
- *-esjo-* et *-ewjo-* 280
- Valeur de *-αιο-* et *-ειο-* 287

c) En latin 292

- A l'initiale 292
- Notation 294
- A l'intérieur après consonne 294
(présents en *-jō* 297)
- A l'initiale après consonne 304
- *j* intervocalique 308
(présents en *-jo* 312)
- Valeur de *j* intervocalique 317

E *La semi-consonne w* 322

a) Généralités 322

b) En latin 324

- Notation 324
- A l'initiale devant voyelle 327
- A l'initiale après consonne 329
(cas de disparition de *w* 337)

Remarques 341

CONTENU DU COURS

Les passages entre guillemets et en caractères normaux sont des citations du manuscrit R, où les abréviations ont été résolues, les négligences d'orthographe et de grammaire corrigées, la ponctuation améliorée.

Les passages en petits caractères résument les passages moins importants; ils ne mentionnent que des données contenues dans le manuscrit: les précisions éventuelles sont apportées en note. Le résumé contient parfois de brèves citations de R, signalées par des guillemets et par le renvoi à la page d'où elles sont tirées. Dans les citations, la transition d'une page à l'autre du manuscrit est indiquée par le signe //.

[R 1-10] GÉNÉRALITÉS

«Grammaire comparée: il vaudrait mieux parler de comparatif: dirigerait mieux l'esprit vers une méthode. Le but est l'histoire. Si l'on veut désigner la grammaire par son objet et non par sa méthode, son nom est de grammaire historique: elle ne veut que montrer quelle a été la filiation de la langue à travers les temps. La comparaison intervient nécessairement quand nous nous trouvons en face d'une période antélittéraire, antéhistorique, parce nous n'avons pas alors d'autre moyen de rétablir la filiation.» [R 1]⁷

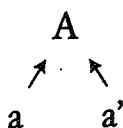
Si lat. *legitōd* est attesté épigraphiquement, le grec ne possède que λεγέτω et il faut recourir aux langues voisines (lat. *legitōd*, skr. *vahatād*) pour rétablir une forme plus ancienne **legetōd*.

«Cet exemple suffit aussi à montrer qu'il n'y a pas de comparaison sans reconstruction visant une époque antéhistorique. Que je le veuille ou non, une comparaison entre *legitōd* et λεγέτω n'a de sens que si je rétablis implicitement par la pensée un commun et actuellement perdu **legetōd*. Si l'on veut, la reconstruction est le but même, mais impliqué dans le moyen.

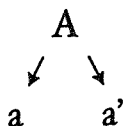
⁷ Sur la critique de la notion de grammaire comparée, voir CLG 16-18 et CLG/E I p. 10: II R 140 n° 60-61 et II p. 14-15: 3286-3287; cf. aussi SM 132.

Voici pour ce passage la variante C (18, 1): «Ce terme de grammaire comparée soulève quelques objections, quelques scrupules. La comparaison n'est qu'une méthode, un moyen, un point de vue. Il vaudrait mieux dire comparatif. Le but est purement l'histoire linguistique et la comparaison est employée quand on est obligé de pénétrer dans une période antéhistorique parce que le fait direct fait défaut. Si l'on veut désigner la grammaire comparée par son objet, le nom qui lui convient est grammaire historique.»

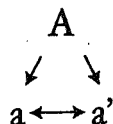
La comparaison pure se marquerait ainsi: $a \longleftrightarrow a'$, tirée si l'on peut des relations entre les deux termes. La reconstruction a ce schéma:



On peut ajouter de suite que puisque notre but, c'est l'histoire, cela va se transformer en ceci:



Nous faisons la synthèse, nous notons les faits qui se sont produits entre A et a, a'. Les deux traits marquent des relations qui sont effectives, un lien // qui est positif, historique.



Si on prend l'horizontale, on peut dire que c'est une relation simplement établie par l'esprit, ineffective. On voit donc qu'il n'y a pas d'utilisation possible de la comparaison autre que la reconstruction. Cela n'a pas toujours été si simple: la grammaire comparée se défiait même de la reconstruction. La comparaison pure n'a pas même de valeur empirique et pratique.» [R 2-3]⁸

La reconstruction permet seule de débrouiller l'écheveau des ressemblances entre lat. *ruber*, *līber*/gr. ἐρυθρός, ἐλεύθερος, lat. *nebula*/gr. νεφέλη, lat. *imber*/gr. ὄμβρος, où un *b* du latin répond à trois sons différents en grec.

«La reconstruction est la projection de ce que nous avons sur un plan chronologique sur un plan chronologique plus ancien et qui est commun à l'histoire des deux langues.» [R 4]

Même quand on parle d'un domaine restreint comme celui du grec et de l'italique, la comparaison doit partir des formes rétablies comme les plus anciennes par la confrontation de toutes les langues indo-européennes, l'existence d'une période commune gréco-italique, intermédiaire entre l'époque indo-européenne et celle où ces langues sont attestées, étant incertaine. On ne risque rien à laisser de côté ces questions de différenciations dialectales qui sont très complexes.

⁸ A propos de la nécessité de la reconstruction, cf. CLG 299-303: «Si le seul moyen de reconstruire est de comparer, réciproquement la comparaison n'a pas d'autre but que d'être une reconstruction» (299; CLG/E I p. 489 n° 3141).

«D'une façon générale, l'exposé sera synthétique»: il supposera «déjà faites» [R 5] les opérations de reconstruction et descendra le temps au lieu de le remonter.

«Nous commencerons par la phonétique grecque et latine (phonétique = histoire phonétique, autrement il faut dire phonologie⁹), phonétique historique et historique¹⁰ en la période préhistorique et historique.

Pourquoi est-on obligé de faire de la phonétique et de commencer par là, dès que l'on fait de la grammaire historique? // Il n'est peut-être pas très intéressant en soi de rechercher ce qu'un *s* est devenu etc. et même on pourrait se demander si c'est de la grammaire!

Seulement la phonétique permet de retrouver la relation entre formes originaires associées: or fixer les relations senties entre les formes, cela est la grammaire. C'est la seule raison pour laquelle on étudie la phonétique en grammaire historique.» [R 5-6]

Sans la phonétique, il est impossible de se faire une idée claire du rapport qui existe entre ὄσσομαι, ὄπωπα et *oculus*, entre εἷς et μία (dont le rapprochement n'est pas plus difficile que celui de ψαλτήρ et ψαλτρία) ou de comprendre les formations en *-bō* et en *-bam* du verbe latin.

«Si l'on fait de la phonétique, on est amené à tout moment à parler de lois phonétiques. C'est un mot qu'il faudrait changer, puisque l'idée de loi appelle l'idée de quelque chose de permanent, qui est au fond d'un code (*sic*)¹¹. Au contraire, la loi phonétique a le caractère d'un événement qui, à un certain moment, a cessé d'exister. Mais d'autre part les différentes unités qui comportent¹² un phonème sont régulièrement frappées. C'est cette régularité, et cet ordre, combinés avec l'événement (les événements d'ordinaire ne sont pas réguliers!) qui font la difficulté de trouver un terme.

⁹ On sait que Saussure conçoit la phonologie comme l'étude de la physiologie des sons dans la parole humaine (CLG 55; CLG/E I p. 90-91 n° 630-642 et p. 327: I R 1. 50, n° 2241; SM 165, 273). Voir les versions C et P de ce passage dans notre introduction, p.19.

¹⁰ Le texte porte ici une abréviation (hist.): à lire éventuellement «histoire»?

¹¹ Cf. CLG/E I p. 202-212, particulièrement p. 208, colonnes 2-5, n° 1557-1558. On trouve une critique approchante chez H. Paul: «Das Wort 'Gesetz' wird in sehr verschiedenem Sinne angewendet, wodurch leicht Verwirrung entsteht. [...] Das Lautgesetz sagt nicht aus, was unter gewissen allgemeinen Bedingungen immer wieder eintreten muss, sondern es konstatiert nur die Gleichmässigkeit innerhalb einer Gruppe bestimmter historischer Erscheinungen.» (*Prinzipien der Sprachgeschichte*, 1^{re} éd. Halle 1880, p. 55 = 3^e éd. § 46; ce texte a connu de nombreuses rééditions).

¹² Le manuscrit R porte *composent*, avec un point d'interrogation rouge apposé dans la marge. C, P et G présentent des leçons plus ou moins approchantes et également incompréhensibles pour ce passage. [C 18, 4]: «Les différentes unités dans les divers phénomènes sont frappées également (à la fois).» [P B1, 5-6]: «Cependant, les mêmes unités qui composent

Il faudrait qu'il ne fût oublier ni l'un ni l'autre, que la loi phonétique a un côté accidentel, historique, et un côté régulier. //

Les lois historiques ont pour effet principal de détruire la relation, le lien existant entre deux formes¹³. C'est un des effets continuels qui nécessitent la phonétique pour rétablir ces liens. Entre *valoir* - *il valt* - *valrai*, la relation est claire; mais entre *il vo*, *valoir*, *vo drai*, il n'y en a plus aucune qui soit claire, il y a anomalie.

Ce lien, que le grammairien cherche, existe aussi pour la langue, pour la conscience des sujets parlants. Pour eux aussi il est détruit.

ἔτυψα ἔτεινα (<*ἔτενσα)

La relation, le lien compréhensif (*sic*) est brisé par le phénomène phonétique.

Pendant que ce facteur est constamment en œuvre dans la langue, qu'il brise les formes existantes et tend à les isoler, il y a une force qui va en sens inverse: l'analogie (les grammairiens grecs avaient bien vu quand ils distinguaient // l'anomalie et l'analogie. Mais ils n'avaient pas vu l'origine vraie (phonétique) de l'anomalie).

L'analogie essaie de rétablir l'unité perdue, elle crée des formes de toutes pièces, mais d'après des modèles. Elle recrée l'unité et souvent à l'endroit où elle avait été effacée.» [R 7-9]¹⁴

Exemple de l'a.f. *je treuve*, *nous trouvons*, où la disparate est introduite par la loi phonétique. L'analogie rétablit l'unité: *je trouve*, *nous trouvons*.

«L'analogie est donc le facteur qui tend à rétablir de l'ordre dans la langue, tandis que le lien est souvent brisé par les effets des lois phonétiques. Pour le phonétiste, l'analogie est ce qui crée le désordre: lorsqu'on recherche la loi phonétique, on est arrêté par le fait analogique qui est venu la traverser, on hésite, mais ce point de vue est subjectif!» [R 9]

le phénomène sont frappées également.» [G Ms. fr. 3973/b 123] («D'après Riedlinger»): «Mais d'autre part les différentes unités qui composent un phonème (?) sont régulièrement frappées.» (Le point d'interrogation est dans le texte et *phonème* remplace *phénomène* biffé).

¹³ [C 18, 4-5]: «Il faudrait un terme qui empêchât d'oublier les deux choses: 1°) fait accidentel sans portée permanente et définitive; 2°) régularité et conditions fixes. L'idée de loi a longtemps égaré les phonétistes et les linguistes.

Les événements phonétiques ont pour objet principal de détruire la régularité des formes, de multiplier les différences entre les formes et de créer des anomalies entre elles à tel point qu'on ne reconnaît plus la parenté des formes.» Cf. SM 56 (14).

¹⁴ [C 18, 5]: «L'analogie est un facteur plus ou moins psychologique. De moment en moment, subconsciemment, nous rétablissons les liens qui ont été brisés. D'après un modèle, l'analogie recrée l'unité (souvent même à l'endroit où s'était produite l'anomalie).»

Exemple de $\iota\chi\theta\upsilon\sigma\iota$, $\pi\rho\acute{\alpha}\gamma\mu\alpha\sigma\iota$, refaits d'après $\theta\eta\rho\sigma\iota$ et créant une exception à la chute de * ς intervocalique en grec.

«L'analogie rétablit donc l'ordre, mais en le rétablissant elle le bouleverse pour le phonétiste. C'est pourquoi l'on voit opposer forme analogique et forme phonétique, et l'on dit pour abrégé: telle forme est phonétique, telle autre est analogique. — L'analogie est éminemment d'ordre psychologique, tandis que les changements phonétiques ne sont guidés par rien de conscient, sont aveugles.» [R 10]¹⁵

[R 10-12] LE SYSTÈME CONSONANTIQUE DE L'INDO-EUROPÉEN

Le «système phonique» [R 10] reconstitué par la comparaison de toutes les langues indo-européennes est remarquablement simple:

$$\begin{array}{l} \text{rigides:} \left\{ \begin{array}{l} \text{occlusives:} \left\{ \begin{array}{lll} t & p & k \\ d & b & g \\ dh & bh & gh \end{array} \right. \\ \text{spirante:} \quad \quad \quad s \end{array} \right. \\ \text{fluides ou semi-consonnes: } r \quad l \quad m \quad n \quad j \quad w \end{array}$$

Il y a donc 16 consonnes dont une seule spirante. La série gutturale, inscrite comme simple, est en réalité double. Il faut distinguer k_1 , g_1 et g_1h de k_2 , g_2 et g_2h . On peut laisser de côté une éventuelle série d'aspirées fortes, dont l'existence prête à controverses et qui n'a pas, quoi qu'il en soit, tenu une grande place dans le système indo-européen.

Ce système ne contient primitivement aucune consonne redoublée ou gémignée, sauf peut-être un certain nombre de - ς - et de - $\tau\tau$ -; mais «en aucun cas la gémignée n'appartient au même élément; elle se répartit toujours sur suffixe et désinence ou racine et suffixe, aucune n'est indécomposable» [R 12]. Exemples: gr. $\sigma\acute{\alpha}\kappa\kappa\omicron\varsigma$, lat. *saccus* sont d'origine sémitique; $\alpha\lambda\lambda\omicron\varsigma < *al-jos$; *penna* < **pet-na*; *pellō* < **pel-nō* ou **pel-dō*; $\epsilon\sigma\text{-}\sigma\iota$ et $\epsilon\sigma\text{-}\sigma\omicron\mu\alpha\iota$ sont décomposables.

«Cela est un des traits qui mettent de la simplicité dans le système dont nous devons partir.» [R 12]

¹⁵ Pour tout ce passage, cf. CLG 221-230 = CLG/E I p. 365-383 n° 2455-2557. Saussure reste ici en deçà de la définition de l'analogie qu'il donnait dans son premier cours de linguistique générale: «< Ainsi, il est > périlleux de se contenter d'opposer le phénomène analogique au phénomène phonétique comme étant psychologique. Il faut < le serrer de plus près et dire que la création analogique est d' > ordre grammatical [...]» (CLG/E I p. 374 n° 2511-2512: I R 2.19 = SM 57 (18)).

[R 12-13] LIQUIDES ET NASALES

La série des liquides et des nasales s'est montrée particulièrement peu sujette à varier à travers les siècles.

R et l se retrouvent tels quels en grec et en latin, comme en témoignent les correspondances gr. -τωρ/lat. -tor (suffixe de noms d'agent); gr. ἄλλος/lat. *alius*; lat. *legō*/gr. λέγω; lat. *mensis*/gr. μήν; lat. *genus*/gr. γένος.

« Parmi les phénomènes particuliers mais qui méritent cependant d'être relevés, je signale un fait grec concernant ces sons liquides et nasaux; quand ils sont placés au commencement du mot, sous une influence indéterminée le grec a développé une voyelle dite prothétique. Il y a là un phénomène qui peut se reproduire dans d'autres langues: prothèse, // développement prothétique, c'est-à-dire voyelle développée phonétiquement devant consonne initiale. Le mot prothèse, prothétique n'est pas très heureux: il sous-entend une action consciente qui n'existe pas, ce développement est mécanique. Il apparaît comme arbitraire en grec, et on ne peut fixer dans quelles conditions il se produit. » [R 13-14]

Constant devant ρ (exemples de ἐρυθρός/*ruber*; ἐρεύγομαι/*rūctāre*; ὀρέγω/*regō*; ὀρύσσω/*runcāre*: r initial n'est pas primitif en protogrec, ῥέω et ῥινός, ῥόδον pouvant être rétablis respectivement en *sr- et en *wr-), plus rare devant μ et λ (ἀμέλγω/*mulgeō*; ἀμείβω/*mūtuis*; ὀμίχλη/lit. *myglā*; ὀμιχέω et glose d'Hésychius ἀμῖξαι·οὐρήσαι/lat. *mingō*; ἐλαχύς/*levis*; ἐλαφρός/vha. *lungar*; ἐλεύθερος/*liber*; ἀλείφω, Hésychius ἀλίνω/lat. *linō*), le phénomène atteint ν de façon moins certaine, malgré ὄνειδος/skr. *nid-* (si le rapprochement est juste). En effet, le nominatif grec ἀνὴρ face à skr. *nar-* et v. lat. *nero* peut s'expliquer par analogie à partir de formes telles que le génitif *ῥρ-ας>ἀνδρός; quant à l'ᾱ- de ἀνεψιός (lat. *nepōs*, skr. *nāpāt-*), peut-être est-il copulatif, signifiant une parenté; enfin, νέρθε/ἐνερθε représentent peut-être deux formes parallèles, fondées sur deux états d'une même racine. Devant un mot comme ἄροτρον avec ᾱ- initial, on ne peut savoir par le grec seul s'il s'agit d'une racine avec α prothétique ou non¹⁶.

« Il est fâcheux que le premier exemple d'un fait phonétique tombe justement sur un cas dont on ne peut donner la loi. L'idée d'un changement phonétique livré au hasard ne doit pas nous tenter. C'est un cas très exceptionnel, nullement douteux, mais dont la règle reste à trouver comme ça a été le cas pour beaucoup de faits phonétiques. » [R 17]

¹⁶ Pour les besoins du résumé, nous avons pris quelques libertés avec l'ordre des formes expliquées.

La classe des fluides est particulièrement exposée à un phénomène particulier, que Secheyhay et d'autres distinguent des faits phonétiques ordinaires : c'est la dissimilation (« influence à distance exercée sur un son par un autre son plus ou moins semblable du même mot » [R 17]), qui résulte d'une « erreur (mentale) dans la transmission des ordres du cerveau aux organes phonatoires » [R 18], provoquant des changements subits, sans transition. La dissimilation au sens large comprend une série de faits « capricieux, intermittents, arbitraires » [R 19], tels que :

1. la transposition (σκέπτομαι, σκοπέω < **spek-* : échange complet de l'articulation des deux occlusives fortes; λίκνον/Hésychius νίκλον);
2. la suppression (φατρια pour φρατρία dans certaines inscriptions, δρύφακτος pour -φρακτος);
3. l'assimilation (*Acrigentum* > *Agrigentum*, **pinque* > *quinque*, *animalia* > **alimalia* supposé par le fr. dial. *aumaille*);
4. la dissimilation proprement dite, de beaucoup la plus fréquente (**alimalia* s'est redissimilé pour donner *armailli*; exemple inverse dans lat. vulg. *vervicem* > *verbicem* par dissimilation puis *berbicem* par assimilation, d'où *brebis*).

Ces phénomènes, dont M. Grammont s'est fait une spécialité, sont fréquents en grec comme en latin. Ils obéiraient selon lui à des lois qui vaudraient pour toutes les langues¹⁷.

Exemples : ναύκρᾱρος > ναύκλᾱρος; ἄλγος/ἀργαλέος, mais κεφαλ-αλγία > κεφαλαργία; λείριον/lat. *lilium*, où, des deux formes, on ne peut pas savoir laquelle reflète la forme primitive; lat. *Pales/Parilia*, et surtout les suffixes -*ālis*/-*āris* et -*al*/-*ar* : **lunālis* > *lunāris*, mais on a *laterālis* (*r* intermédiaire empêche la dissimilation) et *glaciālis* (où le premier *l* est précédé d'une consonne)¹⁸.

Il y a disparition de *r* par exemple dans le groupe -*rl-* (**sterla* > *stella*, cf. all. *Stern*), « mais ce groupe -*rl-* n'a pas d'importance dans la langue » [R 23].

[R 23-33] OCCLUSIVES SIMPLES

En latin comme en grec, *p*, *t*, *k* n'ont pas subi de changement (**pōter* > πατήρ, *pater*). Un groupe important est toutefois constitué par les cas où il y a « rencontre primitive, indo-européenne » entre deux *t*. « Quand nous voyons l'opposition *pator* : *passus* », gr. πατέομαι : ἄπαστος, « nous supposons qu'il a dû y avoir 2 *t* » [R 23].

¹⁷ Il est fait référence ici à A. Secheyhay, *Programme et méthode de la linguistique théorique. Psychologie du langage*. Paris, Leipzig, Genève 1908, 193-198, 204 n. 1, et à M. Grammont, *La dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes*, Dijon 1895. Ce dernier titre, cité en abrégé (« La Dissimilation ») par C 18, 11, pourrait prendre place dans le catalogue qu'a établi D. Gambarara des ouvrages possédés ou cités par Saussure (« La bibliothèque de Ferdinand de Saussure », *Genava* 20, 1972, 319-368).

¹⁸ Autres exemples de mots contenant ces suffixes en R 21-22.

La question englobe aussi celle des groupes *d-t* et *dh-t* (*fodiō/fossus*, *πείθω/πιστός*)¹⁹.

Les faits relatifs à *k*₁ ne posent pas non plus de difficulté²⁰. La triple notation de *k* en latin (*K* devant *a*: *KARUS*, *Q* devant *u*: *PEQVNIA*, *QVOD* et *C* ailleurs; *k* + *s* est noté par *X*, mais par *XS* dans l'ancienne manière) ne doit pas faire supposer des sons distincts: le *k* latin n'a évolué que tardivement vers un son palatal, et c'est seulement devant *yod* qu'une «certaine affection du *k*» [R 25] est peut-être plus ancienne.

«En ce qui concerne la prononciation de *c* latin, on peut dire que le simple fait que l'on ait choisi le même signe au point de vue alphabétique suffit pour indiquer sans autre (*sic*) l'identité de la prononciation. Ce n'est que dans nos habitudes modernes qu'une même lettre désigne plusieurs sons; ceux qui ont choisi les lettres ont pu être amenés à désigner le même son par plusieurs lettres mais non l'inverse: c'est le fait // phonétique qui amène cette antinomie entre l'écriture et la prononciation.» [R 25-26]

Exemples de *k*₁ en grec et en latin: *δέκα/decem*; *δείκνυμι/dīcō*; *καρδ-ία/cor*, *cord-is*; *ὀκτώ/octō*; *δέκσιος/decster*; *ἄκσων/acsis*; «*k*₂ peut donner *k* dans certains cas (*nocs, noctis*)» [R 26].

D est arrivé intact soit au latin, soit au grec (*decem/δέκα*; *sed-/ἔδος, ἔδρα*...).

«Si nous prenons le latin, tout *d* > *d* mais la réciproque n'est pas vraie. Nous suivons une voie proprement synthétique, prospective dans le temps, nous composons l'état latin comme l'histoire l'a composé. Nous ne renversons la question, nous ne procédons analytiquement qu'incidemment. Il est utile de le faire quelquefois.» [R 27]

Comme tout *r* latin ne vient pas de *r* indo-européen, de la même façon certains *d*, à l'intérieur du mot, sont issus de **dh*. Toutefois, si un *δ* du grec répond au *d* latin, ou s'il s'agit d'un *d* initial, il a de ce fait même **d* pour origine.

«Anomalie singulière», *b* «ne semble pas avoir existé en indo-européen primitif» [R 28]. Mais à une époque plus récente, sur des aires géographiques plus restreintes, il a pu se développer conjointement dans plusieurs langues. Un *β* grec a le plus souvent pour origine une gutturale de la série 2 (*βοῦς*, skr. *gaus*, all. *Kuh*); quant au *b* latin, il peut être issu comme dans *bonus* d'un ancien groupe *dv* ou comme dans *nebula* d'un ancien *bb*: c'est rarement un *b* qui en sera la base. Il faut citer cependant un noyau réduit de formes où l'on reconnaît un *b* primitif: gr. *λοβός*, angl. *lap*; lat. *lābor* 'je tombe', sl. *slabŭ*, all. *schlaff*; lat. *faber*, germ. *tapra*, all. *tapfer*, sl. *dobro* < **dhobro*; *lambere*, angl. *lap* (*up*); *βάκτρον/baculus*; *βάρβαρος/balbus*.

¹⁹ Voir à ce propos l'article de Saussure intitulé: «La transformation latine de **t* en *s* suppose-t-elle un intermédiaire **st*?» (MSL 3/4, 1877, 293-298 = *Recueil* 370-375).

²⁰ Saussure renvoie «à une place ultérieure» l'étude de la série *k*₂, *g*₂, *g*₂*h*, qu'il n'abordera pas dans ce cours.

La coïncidence des deux langues suffit à établir **b* dans la plupart des cas, mais il faut faire la part de phénomènes spéciaux: «le grec possède des β qui sont des 'échappées' du φ on ne sait comment, surtout dans le voisinage d'une nasale» [R 30]: ὄμβρος / *imber*, κρυφ-/κρυβ-, alors que *b* intérieur latin représente régulièrement **bh*²¹.

Le couple βραχύς / *brevis* «serait un exemple important de *b* indo-européen» [R 31], à moins qu'il ne faille y voir le même traitement que dans gr. βροτός < **mr̥tos*, ce qui serait le seul exemple, en latin, d'une telle évolution, et que l'on admettrait sur la foi du germ. **mr̥ghus*²².

Pour *bōs*, *bovis*, il y a emprunt aux dialectes italiques, et l'on peut aussi retenir l'hypothèse d'un emprunt pour *bulbus*, gr. βολβός, pour lequel d'autres langues font supposer une gutturale initiale.

Soit en grec, soit en latin, **g* ne change pas pourvu qu'il ne s'agisse pas de *g*₂ (*ego* / ἐγώ; *genus* / γένος; *fāgus* / φηγός; *regō* / ῥέγω). Un γ grec indique par sa seule présence un **g* primitif, sauf dans un petit nombre de cas où le *g* est en rapport avec une ancienne aspirée (θυγάτηρ; θυγεῖν / τεῖχος)²³. En latin, *g* ne représente à coup sûr un **g* que s'il est initial, sauf dans un ou deux mots; à l'intérieur, il faut consulter les autres langues pour savoir s'il ne s'agit pas d'un ancien **gh* (cf. *angō* / ἄγχω). Une correspondance entre γ grec et *g* latin indique un ancien **g* sauf dans les cas comme θυγεῖν / *figūra*. Quant au groupe latin *gv*, il ne vient pas de *g*_{1v} mais de *g*₂, «où *v* est un son parasite qui se développe» [R 33].

[R 33-81] ASPIRÉES DOUCES EN GREC

Une seule langue, le sanskrit, reflète directement les anciennes aspirées douces de l'indo-européen (à part **gh* qui s'y est changé le plus souvent en *h*): «les autres idiomes, sans les confondre avec d'autres séries, leur ont fait subir des changements. [...] Si l'on se contente de la correspondance indirecte, pour ce qui concerne au moins d'abord *bh*: *b* protogermanique et aussi *b* allemand a même valeur que *bh* primitif au moins au commencement du mot.» [R 34]

En grec, ce qui était **bh*, **dh*, **gh* est passé à *ph*, *th*, *kh* (φ, θ, χ) ainsi qu'en témoignent de nombreuses correspondances: νέφος / skr. *nabhas*, μέθυ / skr. *madhu*, ἄγχω / skr. *am̐has*, all. *Angst*, etc.²⁴.

Sans sortir de l'antiquité, le grec a connu deux prononciations différentes des aspirées sorties de **bh*, **dh*, **gh*.

²¹ P. Chantraine (*Dict.* 796) admet que «β peut représenter une aspirée après une nasale» (bibliographie).

²² Cf. l'article «Vieux haut-allemand *murg*, *murgi*», MSL 5/5, 1884, 449-450 = *Recueil* 406-407.

²³ Cf. R 63 où est abordée la dissimilation des aspirées.

²⁴ J'omets ici l'analyse étymologique d'une longue série d'exemples très connus: ἄμφι, φέρω, φράτηρ, ὄφρῦς, ἔφῶ, ἡϊθεός, κλυθί, ἔθηκα, θάρσος, θύρα, λείχω, ἔχω, χάν, χειμών.

«Il y a eu au sein des aspirées un événement phonétique qui a changé leur valeur, il y a eu deux prononciations d'une aspirée connue – mais ce mot met subrepticement une idée fausse dans l'esprit: quand on a donné en latin un nouveau signe au nouveau son, on parle d'événement phonétique qui de **ausōsa* a fait *aurōra*. Mais quand $p + h > \varphi$, on parle de prononciation; pourtant on n'a pas de peine à discerner qu'il s'agit d'événements phonétiques parallèles; l'événement phonétique a la même importance et le fait qu'on n'a pas changé // le signe ne fait rien à la chose; quand on parle de prononciation, on substitue la lettre au son, prend la lettre pour base, ce qui inverse les choses. Il s'agit donc au fond non de savoir comment se prononce un φ , mais quelle était la valeur phonique des sons issus de *bh* en grec.» [R 40-41]²⁵

«On aboutit en gros à affirmer par l'examen des faits qu'il devait y avoir dans la bouche des Grecs un *ph*, *th*, *kh*, un groupe, une combinaison, non un son simple: donc $p + h$, $t + h$, $k + h$, ce qui revient à dire que la douce avait passé à la forte par assimilation à *h* qui est une forte. [...]

Il y aurait danger à ne pas s'entendre sur la valeur de certains sons et sur leurs signes. La phonologie est la classification des sons en dehors de toute question de temps et d'idiome, dans leur ordre naturel²⁶. La phonologie reconnaît:

occlusives	<i>p</i>	<i>t</i>	<i>k</i>
spirantes fricatives correspondantes	<i>f</i>	<i>þ</i>	<i>h</i>

En posant cette correspondance, la phonologie ne dispose, de par l'alphabet latin, que de 4 signes pour les 6 sons:

<i>p</i>	<i>t</i>	<i>k</i>
<i>f</i>		//

et cette notation a de grandes conséquences pratiques: on est obligé de se livrer à des explications pour dire qu'il y a un son fricatif correspondant à *t* et *k* qui est à notre organe comme *f* est à *p*.» [R 41-42]

Il faut donc introduire les signes *þ* (auquel les Anglais ont eu tort de renoncer) et *h* (l'allemand a des *h* marqués par *ch*: «encore un digramme!» [R 42]).

«La question qui se pose en gros est de savoir si les Grecs de la première époque qui marquent φ θ χ veulent dire *ph* *th* *kh* ou *fþh*: il n'y a aucun

²⁵ Sur les imperfections des systèmes graphiques, cf. CLG 48-54 = CLG/E I p. 77-89 n° 509-617, et *infra* R 323-327.

²⁶ Cf. ici même n. 9.

rapport entre ces deux séries : dans la première série, il s'agit d'un son double dont le premier est occlusif, dans la deuxième série, il s'agit d'un son simple et c'est une fricative.

Eh bien tout nous amène à voir clairement que pour toute la première période historique il s'agit de *ph th kh*.» [R 43]

Nous en avons plusieurs preuves :

1) Le latin, qui possédait un *f*, transcrit par des occlusives les aspirées du grec dans PHILEMO, CHARIS, THEO (et même, à la première époque, avant l'inscription de Mummius²⁷ PILEMO, NICEPORUS, DELPIS, SISIPUS, ACILES, CORINTUS). Il en va de même pour les emprunts tels que *ampulla*, *purpura*, *aplusta*, *Poenus*, *urceus*.

2) En grec, au VI^e siècle, on notait φ et χ par des signes doubles ΠΗ et ΚΗ; la lettre θ (occlusive dentale 'emphatique' du sémitique) sembla suffisante pour noter *th*. Dans les inscriptions de Théra, on trouve toutefois un compromis ΘΗ. «Comme au début des alphabets nous ne voyons jamais se produire aucune chinoiserie, que tout est absolument logique, l'hypothèse qu'un son simple aurait été marqué par deux lettres est absolument exclue.» [R 46]²⁸

3) Dans certaines régions de Grèce où l'alphabet était peu développé, ainsi que dans l'alphabet syllabique cypriote, on notait les aspirées par l'occlusive correspondante, graphie incomplète à laquelle on n'aurait jamais pu recourir s'il s'était agi de fricatives.

4) Dans les composés comme ἔφηβος (ἐπ + ἥβος), καχεξία, κάθημαι, la rencontre entre l'occlusive et le souffle *h* est traduite orthographiquement par φ, θ, χ (= *ph*, *th*, *kh*).

«Cette règle d'après laquelle *p t k* + souffle *h* donne φ θ χ n'en est pas une, ne fait que traduire le fait d'orthographe; il n'y a pas de fait phonétique.

Ici il faut ajouter une *observation*: on voit donner sans autre (*sic*) les arguments de ce genre. Mais on aurait tort d'oublier qu'il intervient ici une question de phonétique historique: on ne peut faire abstraction de ce qui se passe sous nos yeux dans des alternances de ce genre. Il est // évident que quand on a commencé à écrire, on n'aurait pas choisi le φ s'il n'y avait pas eu *ph*, mais cela n'exclut pas du tout que plus tard la combinaison *ph* > *f* et qu'on ait la combinaison ἥβη / *efēbos*. Ce n'est pas absurde parce qu'il est intervenu un fait phonétique. Un tel argument [ἐπ' ἥβος / ἔφηβος] vaut pour

²⁷ CIL I² 626 (145 a. C.). L'inscription porte CORINTO (ligne 3), mais TRIVMPHANS (ligne 5). R 44 et G 3973/b 132 contiennent ici une erreur, et confondent cette inscription avec la loi agraire de 111 a. C. à laquelle Saussure avait probablement fait allusion dans le même contexte. Voir d'autres exemples du phénomène évoqué ici chez G. Redard, *Mél. M. Niedermann*, Neuchâtel 1944, 75.

²⁸ Pour cette remarque, cf. CLG/E I p. 102-104 n° 727-745.

un temps donné. Le rapprochement prouve qu'à une époque quelconque il faut qu'on ait dit *ep* + *hēbos* mais non qu'on l'a dit toujours.» [R 47-48]

Par parenthèse, l'*h* n'était prononcé qu'une fois dans ἀφ' ἧβης (cf. C.I.Att. 61 A: ΚΑΘΗΑΠΕΡ, mais plus loin ΚΑΘΑ = καθ' ἧ, où l'on n'a pas cru devoir marquer l'*h*).

5) De même que **bekhō* s'est déaspiré en ἔχω, **ethethēn* s'est déaspiré en ἐτέθην; or, s'il s'agissait de 'epēbēn', on ne comprendrait ni le parallélisme avec le cas de ἔχω, ni l'apparition du *t*.

6) Le grec ne connaît pas de géminées -φφ-, -θθ-, -χχ-: seule l'occlusive est redoublée dans des exemples comme κέπφος, τυτθόν, Βάκχος. Or si, «phonologiquement» [R 50], une séquence -*khh*- apparaît comme difficilement prononçable, le redoublement d'une fricative ne pose pas de problème. Les suites graphiques -φθ- et -χθ- font difficulté, car

«proférer le groupe -*khh*-, -*phh*- peut être estimé impossible. (En phonologie, l'imprononçable n'est que conditionnel; si on met des silences entre les phonèmes, tout est prononçable: mais pour avoir une suite continue, on peut estimer qu'on ne peut prononcer -χθ-, -φθ-.) La solution admise ici est qu'il y a inexactitude de l'orthographe des Grecs, qu'il faut lire -*kth*-, -*pth*-, que le premier n'était pas aspiré, et alors que ce ne serait qu'une affaire de mode (quoique ces affaires de mode soient très rares au début à la constitution de l'alphabet!)» [R 51]

La chose est plausible si l'on considère que ψ et ξ étaient notés initialement par ΦΣ et ΧΣ; à cette époque, Φ et Χ ne marquaient pas du tout une aspiration (on avait ΚΗ et ΠΗ pour cela), mais notaient simplement π et κ dans un groupe. Certaines inscriptions conservent la graphie attendue πθ, κθ (Röhl, *Inscr. antiquissimae* n° 314, 382; CIG 2691, 916), laquelle apparaît aussi dans des transcriptions latines (CIL VIII, 940)²⁹.

«Mais avant d'entrer dans les questions de chronologie, il faut noter:

1) que -*ph*- etc. est un groupe de consonnes qui ne fait pas position dans le vers; il est concevable, il est naturel qu'un groupe comme εφο fasse position comme *epto*. A quoi cela revient-il: que l'une des consonnes offertes tombe dans la syllabe de la voyelle suivante. La première étant chargée de la durée du *p* devient longue dans sa somme: *ep/to*. Donc puisque *ph* ne fait jamais position, le partage était toujours celui-ci: *e/pho*. Si l'on avait partagé dans la prononciation comme en allemand *Berg-haus*, la poésie aurait compté long le *e*. Donc, c'est un caractère à ajouter aux autres caractères de ce groupe, *ph* a toujours été prononcé tautosyllabiquement de façon que *p* et *h* étaient toujours dans la même syllabe.» [R 53]

²⁹ Saussure suit d'assez près dans ce passage l'argumentation d'Ascoli, *Vorlesungen* 128-138.

2) Il serait inconcevable qu'on ait passé directement de *ph* à *f* : les intermédiaires ont dû être les affriquées *pf*, *th*, *kh*, cf. all. *phund* > *pfund*, qui devient *fund* dans certains dialectes.

« Seulement il faudra maintenir ce qui était dit tout à l'heure du *ph* etc. : cette affriquée fut du moins pour un moment très court tautosyllabique : *e/ph* > *e/pforos* > *eforos*. C'est ce qui a facilité le passage et aussi c'est ce qui a donné le *f* simple. Cette question de coupe syllabique est à maintenir tout le temps. » [R 54]

3) Le *f* résultant de la spirantisation de *ph* devait être à l'origine un *f* bilabial, différent du *f* labiodental du latin.

Pour fixer la chronologie du changement (ce que rend difficile l'étendue du territoire où était parlé le grec), on peut se fonder sur certains témoignages :

– Au V^e siècle p.C., Priscien (I, 12, éd. Herz) se demande s'il faut ranger *φ* parmi ce qu'il appelle les muettes (= occlusives) ou parmi les semi-voyelles, question qui n'a de sens que s'il prononçait une fricative.

– A peu près régulièrement à partir du IV^e siècle et même beaucoup plus anciennement dans les inscriptions plébéiennes (*Dafne* à Pompéi, CIL VI, 680), *φ* est transcrit par *f*.

– Quintilien (XII, 10) définit le *φ* du grec comme plus doux ('*dulcius*') que l'*f* latin, preuve que *φ* était déjà un *f* bilabial.

– Hess (IF 6, 124) a montré qu'au II^e siècle p.C., en Egypte, on prononçait encore *ph* etc., mais déjà *β*³⁰.

En grec moderne et en tout cas déjà au V^e siècle, le *f* est devenu labiodental.

Le fait que les Grecs aient, même anciennement, transcrit l'*f* latin par *φ* ne doit pas étonner : ils étaient bien obligés de recourir à un à peu près. On peut évoquer ici l'exemple du lituanien, qui transcrit tout *f* par *p*. Cicéron (rapporté par Quintilien I, 4) se moque d'un Grec qui ne pouvait prononcer '*Fundanius*' : cette difficulté a dû subsister pour les Grecs tant que *ph* n'était pas devenu *f*.

Jusqu'à l'époque alexandrine, les grammairiens appellent σύμφωνα δασέα les occlusives aspirées, σύμφωνα ψιλὰ les sourdes simples et σύμφωνα μέσα les sonores. « Ce terme δασέα nous satisfait parfaitement vis-à-vis de ψιλὰ (ras, net, poli); // δασέα : qui a une toison, velu. Le souffle qui la couvre empêche d'avoir la lettre (= son!) nette en face de nous. Mais μέσα : pourquoi ? Les Latins traduisent par *media* (les Allemands répètent machinalement - *die Medien*!) » [R 57-58].

C'est donc à une époque assez tardive que les fricatives ont remplacé les anciennes aspirées du grec, quoique le changement ait pu être plus précoce dans certains dialectes. On a évoqué en éolien des échanges *φ/θ*, qui indiqueraient la présence de fricatives, sujettes à ce genre de phénomènes (*φῆρες* pour *θῆρες*, thess.

³⁰ Dans un article intitulé « Zur Aussprache des Griechischen. Griechische Umschriften demotischer Wörter » (IF 6, 1896, 123-134).

Φιλοφειρος = Φιλόδηρος, béot. θεόφεστος où apparaît le mot -θεστος 'invocatus'). Mais ce phénomène doit être attribué à une tout autre cause: en éolien, *g₂b* aboutit à *ph*. En laconien, le fait est en revanche certain pour *θ* qui est passé à *s* devant voyelle palatale (témoignages chez Aristophane, Thucydide, Xénophon; une série de gloses d'Hésychius sont du laconien: σερμοί·θερμοί; σηρίον·θηρίον; κάβασι·κατάβηθι, Λάκωνες; ἄττασι·ἀνάστηθι, etc.). Les inscriptions laconiennes n'enregistrent cette 'affection' qu'avec un très net retard. Au lieu d'une évolution *th* > *t_h* > *p* > *s*, il faut plus probablement supposer *th* > *ts* > *s*. M. Baunack (*Die Inschrift von Gortyn*) émet l'hypothèse que le changement ne se présente que devant voyelle palatale, et c'est vrai dans la plupart des cas³¹.

«Ainsi il s'agirait d'un changement combinatoire (non spontané) du *θ*. En général, devant une voyelle neutre, le laconien aurait admis le *θ*: *th* > *t_h* > *p* mais devant voyelle palatale on aurait l'autre série: *the* > *tse* > *se*. [...]

Donc sur la base *BH DH GH* on a eu assimilation partielle en //

	<i>PH</i>	<i>TH</i>	<i>KH</i>
puis	(<i>pf</i>)	(<i>t_h</i>)	(<i>k_h</i>)
	<i>f</i>	<i>p</i>	<i>h</i>

Le fait capital dans toute cette histoire est le premier; les autres se reproduisent souvent dans l'histoire des autres langues. C'est ce durcissement qui caractérise le grec par exemple vis-à-vis du germanique qui a gardé la douce. Si l'on prend un dialecte dont on sait peu de chose, dont on ne sait pas la position exacte vis-à-vis du grec, le macédonien, unité très voisine mais à opposer à l'ensemble du grec – or il est très frappant qu'en macédonien les aspirées en sont restées à la douce. Ce fait est donc antigrec, bien que se passant à la porte de la Grèce!» [R 61-62]

Exemples: Βερενίκα; ἀβροῦτες·ὄφρυς, ὑπὸ Μακεδόνων (Hésychius); δώραξ 'foie' = gr. θώραξ.

Il faut ajouter ici quelques mots sur le phénomène de la «déaspiration» [R 63]. Quand deux aspirées se trouvaient en tête de deux syllabes appartenant au même mot, le grec a, par un fait de dissimilation, laissé tomber l'aspiration de la première. Le phénomène de déaspiration agit quel que soit le rôle des éléments qui lui sont soumis.

1) Exemples de composés: ἐκχειρίᾱ, Ἐκέφυλος (inscription de Delphes), ἀμπεχόνη, mais de nombreuses exceptions comme hom. ἀμφίφαλος, susceptible de réfection analogique. De toute manière, les composés ne forment pas une véritable unité; ils datent d'époques fort diverses.

³¹ M. Lejeune (*Phon.* § 49) cite pourtant ὀρσά pour ὀρθή et ἀγασώς pour ἀγαθούς chez Aristophane. L'ouvrage ici mentionné (*Die Inschrift von Gortyn*, bearbeitet von J. und Th. Baunack, Leipzig 1885) faisait partie de la bibliothèque de F. de Saussure (cf. D. Gambarara, *art. cit.* 328).

2) Exemples de reduplications, au parfait et au présent: πέφυκα, τέθηκα, κέχυται; τίθημι, πιφαύσκω, etc. Or le principe de la reduplication demande l'identité de la consonne redoublée avec celle qui commence le mot.

«Si l'on prend la chose historiquement (et non morphologiquement, // en quel cas on formulerait le reduplication d'après ce qui est devant nous!): φ demande un φ etc.» [R 64-65]

3) Exemples d'aoristes passifs: ἐτύθην de τύω, ἐτέθην de τίθημι, où c'est la syllabe radicale qui est frappée. Beaucoup d'exceptions sont dues à l'analogie (ἐχύθην).

4) En face de ἔνθα, ἔνθεν, exemples de ἐνταῦθα (= ἐνθα-υ-θα, où ἔνθα contient un vieux pronom *en et la particule locative -θα) et ἐντεῦθεν (= ἐνθε-υ-θεν, où le v final est un v épheleystique)³².

Les exemples les plus nombreux sont fournis par la comparaison, à laquelle il est indispensable de recourir quand la déaspiration a touché des syllabes radicales: πᾶχυς, all. *Bug*; πενθερός, racine de l'all. *binden* et du skr. *bandhu-* (le sanskrit connaît lui aussi la déaspiration, mais non le durcissement des aspirées: la combinaison du grec (π...) et du sanskrit (b...) permet donc de restituer les deux aspirées, données directement par le germanique dans l'angl. *bind*); πεύθεται, skr. *bodhate*; πυθμήν, lat. *fundus*; πείθω, lat. *fīdō*; παχύς, skr. *bahú-*; τεῖχος, got. *daigs*; κεφαλῇ, v.h.a. *gebal*, et καβαλάν, glose d'Hésychius qui doit être un mot macédonien³³.

Les oppositions du type τρίχες/θρικ-σί, θρίκ-ς, τρέφω/θρέπ-σω, ταχ-ύς/θάσσω, etc. ont été expliquées par le phénomène dit 'saut de l'aspirée', qui ne représente rien de réel. Ce n'est pas une forme *trikh- qui serait devenue *thrik- quand l'aspirée était empêchée de se manifester. En réalité, il s'agit d'un cas limité aux mots qui fournissaient deux aspirations consécutives. On a une forme de base *thrikh- et le changement s'est effectué en deux étapes qui n'ont rien à voir l'une avec l'autre:

³² Cette étymologie de ἐνταῦθα, ἐντεῦθεν est mise en cause, en 1890 déjà, par Blass (*Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache* von R. Kühner, 3. Auflage in neuer Bearbeitung besorgt von F. Blass, Hannover 1890, I, 1, 279 et 618 n. 4), dont les idées sont reprises par Wackernagel (IF 14, 1903, 370 n.); pour ces auteurs, l'ion. ἐνθαῦτα se rattache à ἔνθα comme τοιαῦτα à τοῖα, et les formes attiques ἐνταῦθα, ἐντεῦθεν témoignent d'une transposition de l'aspirée visant à donner à ces mots la même finale que ἔνθα, ἔνθεν. Cette explication est accueillie par Schwyzler (I 628 n. 8) et par Chantraine (*Morph.* § 129).

R 66 porte en marge une référence à «Kühner B. I p. 294 i)» à propos du v épheleystique de ἐντεῦθεν. Cette référence, qui, vérification faite, se fonde sur la 3^e édition de l'ouvrage, ne se retrouve pas dans les autres manuscrits et peut, comme dans d'autres cas analogues, résulter d'une recherche personnelle de Riedlinger, car Saussure néglige, dans ce passage du cours, l'étymologie de ἐνταῦθα proposée par Blass. Remarquons qu'il possédait la 2^e édition (et non la 3^e, remaniée par ce dernier) de la grammaire de Kühner (D. Gambarara, *art. cit.* 346).

³³ C'est l'hypothèse aujourd'hui retenue, voir P. Chantraine, *Dict.* 508 s.v. κεβλή.

J'omets ici le détail des rapprochements, auxquels s'ajoute (R 71) celui de κριθή/lat. *hordeum*, all. *Gerste* (étymologie qui pose quelques problèmes).

«époque I **thriksi* (1 asp.) a en face de lui **thrikhes* (2 asp.)
 époque II **thriksi* (1 asp.) **trikhes* (1 asp.)» [R 74].

Loin de refléter la forme originelle, *τρίχες* est la forme la plus récente³⁴.

«Le chronologiste fait des différences entre des types» [R 74], entre les cas de *θρίξ* et de *θᾶσσων* < **χίων*: le phénomène qui a fait disparaître l'aspirée dans le second exemple est plus récent: «le jod après consonne a subsisté jusqu'en grec (et ce n'est qu'en grec que **χj* > σσ)» [R 75]. Mais là aussi, c'est tout à la fin qu'intervient la déaspiration qui fait passer **θαχύς* à *ταχύς*.

Les exemples, tantôt de l'espèce *θρικ-σί*, tantôt de l'espèce *θᾶσσων*, sont assez nombreux: *τάφος/θάπτω*; *τρυφή/θρύπτω*; *τρέχω/θρέξομαι*; *τᾶχύς/θράσσω*; «tous ces exemples se trouvent, par hasard, sans correspondant dans les autres langues, sauf *τρέχω*» [R 76].

D'autre part, il n'y a pas d'exemple clair d'une telle alternance dans la série labiale. On attendrait *πεύθομαι/φυστός, φύστις* et non *πυστός, πύστις*; de même pour le couple *παχύς, πάσσων*.

«On ne sait pas comment se tirer de la chose, sinon en supposant qu'il y a eu action analogique, (*πιστός* etc.) mais pourquoi la chose ne se passe-t-elle pas si l'initiale est dentale, est-elle limitée // à un cas phonétique?

Remarquons que l'analogie a pu s'exercer dans un autre sens et donner un *θ* à des formes qui n'y avaient pas droit: pour *τρέχω*, nous ne sommes pas en face de *dbregh-* ou *threkh-* mais de *tregb-*, bien que ce type de racine soit rare en indo-européen; *tregb-* est confirmé par le celtique et le germanique: celt. gaulois *ver-tragus* (= *ὑπερ-τροχος*, chien rapide), got. *þragjan* = *τροχέω* affirmaient *t - gb*. Par conséquent le futur n'a jamais pu être normalement autre que '*τρέκσω*' et c'est l'analogie qui sans raison historique a introduit le *θ*.» [R 76-77]³⁵

Concernant les problèmes de chronologie, il faut noter que la déaspiration, qui est à ranger parmi les phénomènes de dissimilation, s'est opérée à l'époque grecque, sur des aspirées déjà durcies, mais après la réduction relativement récente des groupes *-χj-*, *-κj-*, *-τj-*. Un tel traitement n'a évidemment pu affecter que de véritables aspirées: «cela prouve que, antéhistoriquement, seule cette prononciation est assurée» [R 78].

Mis à part les cas d'analogie, aucune forme ne comporte de double aspirée à l'époque historique; des graphies comme *θυφλός* ou *θρόφος* que l'on rencontre dans des inscriptions résultent d'erreurs: à côté de *θρόφος*, on rencontre aussi *Χάστωρ* pour *Κάστωρ*, dans un mot où il n'y a jamais eu d'aspirée (cf. vol. I des *Studien* de Curtius, qui contient toute une collection de ces formes).

³⁴ Voir CLG 137-138, et CLG/E I p. 221 n° 1632 et 1633 où ce passage est cité intégralement.

³⁵ D'autres formes indiquent toutefois une racine **dbregh-*, par exemple v. irl. *droch* 'roue' < **drogho-*, cf. Frisk II 929 et Chantraine, *Dict.* 1136.

Il faut «séparer soigneusement de la déaspiration certains faits qui mériteraient le nom de saut de l'aspiration mais qui sont dialectaux» [R 79]. L'ionien d'Asie dit *κιδών* pour *χιτών*, *ἐνθαῦτα* pour *ἐνταῦθα* etc. (cf. n. 32).

Un phénomène semblable à la déaspiration se produit en cas de coexistence, dans un même mot, d'un esprit rude et d'une aspirée (d'où l'alternance *ἐχω/ἔχω*). Entamé toutefois par l'analogie (*ὄδι*, etc.), il témoigne de ce que la déaspiration est postérieure au passage à *b* de *s* initial.

[R 81-129] ASPIRÉES DOUCES EN LATIN

Comme le grec, la branche italique a remplacé les anciennes aspirées douces d'abord par des sourdes aspirées *ph*, *th*, *kh*, et ensuite par des fricatives *f*, *h*, *h*, par l'intermédiaire des affriquées *pf*, etc. A la différence du grec cependant, l'italique a déjà franchi les deux étapes lorsqu'il entre dans l'histoire³⁶. L'italique et le grec étant les seuls membres de la famille indo-européenne à avoir durci l'occlusive aspirée, on s'en est autrefois servi comme d'un argument pour établir une période gréco-italique nettement délimitée.

«Mais il faut rappeler le cas du macédonien tout proche du grec qui semble n'avoir jamais participé à ce durcissement des aspirées (*Berenika*) et comme l'unité gréco-macédonienne³⁷ est autrement serrée que l'unité gréco-italique, ce simple fait suffirait à ruiner l'hypothèse des Gréco-Italiotes, s'il en était besoin! // C'est donc séparément qu'a eu lieu ce phénomène parallèle.» [R 82-83]

L'histoire des fricatives en italique est compliquée par deux faits: 1) les fricatives, «entre tous les sons», sont exposées à des «sauts d'un organe à l'autre» [R 83]; 2) pour le latin au moins, un grand phénomène s'est produit: c'est «l'abaissement, à l'intérieur des mots, des fricatives fortes en fricatives douces» [R 83].

Il faudra donc, en latin, distinguer le traitement des aspirées en position initiale et en position intérieure.

[R 83-100] 1° A l'initiale

– **bh > *ph > *f*, antéhistoriquement bilabial, puis labiodental. Exemples de *ferō*, *frāter*, *fāgus*, *fuī*, *findō*.

³⁶ Nous commentons cette partie du cours en conclusion p. 91.

³⁷ Le problème de l'unité gréco-macédonienne est loin d'être clairement résolu, cf. Schwyzer I 69-71 et *passim*, et A. Meillet, *Aperçu d'une hist. de la langue grecque*, 8^e éd., Paris 1975, 61.

– **dh* > **th* > **p* > *f*. «Le *p* qui a joué un grand rôle dans la phonétique historique italique a été complètement éliminé dans la période historique» [R 84]. Exemples: famille de *femina* (gr. *θη-μένη*, à séparer de **dhē*-poser), *fecundus*, *felix*, *fenus*, *fēlare*; *fūmus* (skr. *dhūmas*); *fores* < **ḥwor*-, cf. *θύρ-α*; *faciō* / *fēcī* (gr. *ἔθηκα*), avec l'alternance *ē/a* que l'on retrouve dans *sēvi/satus*, *rēmi/ratis*, *rēri/ratus*, et l'extension au présent du suffixe gréco-italique d'aoriste *-k-*, comme dans *jaciō*: «Il y a eu une nouvelle séparation *fē-ā* → *fēc-ī* (*k* est ressenti comme faisant partie du radical)» [R 86]; *feriae* en face de *πολύ-θεστος*; *fligō*, gr. *θλίβω*.

– **gh* > **kh* > **h* > *h* (= souffle): *h* (cf. all. *Sache*) est allé en s'ouvrant de plus en plus par un phénomène d'un autre ordre que le saut d'organe qui a fait passer *p* à *f*. Le latin est allé plus loin que le grec, qui en reste, encore à l'heure qu'il est, à la fricative.

Exemples (tirés sauf exception de la série *g₁h*): *hesternus*, all. *gestern*; *homo*, all. *Bräutigam* < *brūti-gomo* et *humus*, gr. *χαμαί* (sera laissée de côté ici la question du groupe initial de *χθών*); *hi-em-s*, gr. *χιών*, et *hibernus*, peut-être comparable à *χειμερινός*; *helvus* (Varron), all. *gelb*; *hirundō*, gr. *χελιδών*; *haedus*, got. *gaits*.

Il faut noter que l'*h* latin a tendu très tôt à disparaître sans laisser de trace (*Annibal* pour *Hannibal*), sauf dans une certaine tradition d'école. C'est ainsi que *anser* correspond à *χᾶν* et all. *Gans*, *ericius* à *χῆρ*; on est de même conduit à rétablir l'*h* devant *arēna* à cause de la forme dialectale *fasēna*. A l'inverse, l'*h* a pu être introduit dans des mots qui n'y avaient pas droit: (*h*)*umerus* face à grec *ὤμος*, *hauriō* face à *ἐξ-αυστήρ*, *h-aud* auquel il n'est généralement pas comparé οὐδέ³⁸ (cf. *ou* > *au* dans *lau-tus* / gr. *λούω*, *auris* / οὖς).

Une minorité de *h* initiaux ont en latin un aboutissement différent: *fūtilis*, *fundō* / gr. *χέω*, got. *giutan*; *fel*, *fellis*, gr. *χόλος*, v.h.a. *galla*; famille de *fatiscor*, *fatuus*, *fatigāre*, *fames*, *affatim*, cf. gr. *χατίς* (Hésychius), *χατίζω*³⁹; *formus*, skr. *gharmās* (**g₂h*); *frendō*, gr. *χρεμετίζω*; *fragrāre*, skr. *ghrāti*⁴⁰.

«Observation:

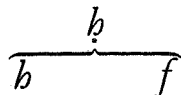
Dans le cas de *f* pour *gh*, la première chose à noter c'est qu'on n'a jamais passé par *h*. Nous ne voyons pas les conditions positives, mais la condition négative que nous voyons, c'est qu'on ne s'est jamais engagé dans la voie du *h*, car on ne comprend pas comment le *h* aurait pu donner un phonème

³⁸ Cette étymologie de οὐδέ n'est pas la seule retenue aujourd'hui par les dictionnaires étymologiques. Une note marginale de Riedlinger (93) précise pourtant: «M. de Saussure est persuadé de la justesse de ce rapprochement.»

³⁹ Rapprochement souvent mis en doute, cf. Frisk II 1078 et Ernout-Meillet 215.

⁴⁰ *Frendō* et *fragrō* contiennent sans doute une ancienne aspirée, mais le détail des rapprochements fait problème: les auteurs sont partagés quant à l'interprétation de l'initiale (**gh* ou **g^wh*?) et l'on s'explique mal, d'autre part, le redoublement particulier que présente *fragrāre*.

aussi consistant que le *f*, surtout en latin où *b* a tendance à s'évanouir à tout moment. Nous avons donc un arbre s'établissant ainsi :



2) Du moment qu'il n'y a que passage de fricative à fricative, la chose phonologiquement est compréhensible, pas plus extraordinaire // que $\bar{p} > f$. Il est vrai qu'on voit plus souvent le changement d'organe inverse (*after > achter* en allemand).» [R 97-98]

Il ne semble malheureusement pas possible de poser une règle stricte selon laquelle *b* passerait à *f* devant liquide et devant *u* car les exemples vont au-delà.

Les formes du type *faedos* pour *baedus*, *fostia* pour *hostia*, données comme archaïques par Festus et Varron, ne permettent pas d'affirmer que *f* a donné *b* (comme par exemple en espagnol), puisque le phénomène n'est pas général : A. Ernout (*Les éléments dialectaux du vocabulaire latin*)⁴¹ considère que ces formes en *f*, lues sur des inscriptions non loin de Rome, ont été prises pour archaïques alors qu'elles étaient dialectales (*Foratia* pour *H...*, inscription de Préneste, CIL 14, 3138).

[R 100-129] 2° A l'intérieur

«Là on voit de suite qu'il s'est passé quelque chose de tout à fait différent puisque nous avons *nebula* en regard de νεφέλη. En gros on peut dire qu'à l'intérieur du mot – intervocaliquement – ce que nous voyons à la place des anciennes aspirées, c'est *b, d, g*. On ne peut mieux marquer ce double aboutissement qu'en prenant all. *Biber* 'le castor' : lat. *fiber*, ou de même

ghr - ghr
fragrāre

L'illusion que peut donner ce fait, c'est que la route parcourue par les aspirées initiales n'aurait jamais été con- // nue des autres et que *b* est l'ancienne douce qui aurait perdu l'aspiration. Cette idée a été soutenue sérieusement par Corssen, 'Ueber Aussprache etc.', très peu linguiste⁴²; mais cette vue n'a qu'un intérêt rétrospectif; si l'on considère l'ensemble des faits et les dialectes comme l'osque et l'ombrien, elle est insoutenable.

Toute la première partie est identique pour les aspirées à l'initiale et à l'intérieur. La fricative intérieure a subi des modifications ultérieures qui l'ont fait aboutir à *b, d, g*.

⁴¹ Paris 1909, 69-72.

⁴² Le titre, presque illisible chez R (101) et non rapporté par les autres manuscrits, est certainement *Ueber Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache*, 2^e éd., Leipzig 1868-1870, cf. 802-805 où Corssen attaque la théorie d'Ascoli adoptée ici par Saussure (cf. n. 129) en la traitant de «haltlos» et de «willkürlich».

Il faut voir la chose de plus haut: l'italique avait acquis les fricatives *f*, *þ*, *h*, seulement à côté il en possédait une quatrième qui lui venait tout directement de l'indo-européen: *s*. Quoique la provenance soit différente, la classe phonologique est identique et il est intéressant de voir ce que devient *s* en latin: *s* au commencement du mot est parfaitement conservé, à l'intérieur – intervocaliquement – *s* > *r* mais en passant par *z* [...] // Donc le latin a eu la tendance d'abaisser une fricative *s* à l'intérieur – intervocaliquement – à *z*, c'est-à-dire de la sonoriser. Il est assez probable qu'il a dû sonoriser les trois autres – parallèlement:

$\begin{matrix} -f- & & -þ- & & -h- \\ -b- (= v \text{ bilabial}) & -d- \text{ (cf. ang. mother)} & -z- \text{ ([...] cf. Tâge} \\ & & & & \text{des Allemands du Nord.)} \end{matrix}$

Ce fait est absolument parallèle à ce qui s'est passé en germanique, bien que *f*, *þ*, *h* en germanique aient une origine différente. Et la troisième phase aussi est parallèle: *z* > *r*, *þ*, *d*, *z* se sont occlusivifiées (*sic*), c'est-à-dire qu'elles sont devenues fermes (le contact de lâche est devenu ferme). Il ne peut y avoir aucun doute sur cette filière; il y a plusieurs raisons, entre autres que l'osque et l'ombrien ont encore la dure à l'intérieur: ombrien *pufe* (*ubi*).

On peut comprendre si l'on veut sous le nom d'abaissement l'ensemble // des deux phénomènes qui ont été nécessaires pour que *f* > *b*:

$\left. \begin{matrix} f \\ þ \end{matrix} \right\} \text{ adoucissement, sonorisation}$
þ > *b* » [R 100-103].

1) Exemples d'abaissement de *f* à *b* à l'intérieur (il suffit que les phonèmes entourant ne soient pas des rigides): *ambō*/ἄμφω; *umbilicus*/ὀμφαλος; *orbis*/ὀρφανός; *sorbēo*/ρόφῆω, lit. *srebiū*; *albus*/ἄλφος (Hippocrate); *lubet*/got. *liubs* (**bh*); *tibi*, *ubi*, cf. suffixe -φι du grec et skr. *tubhyam*.

2) Abaissement de *þ* à *d*: *medius*/skr. *madhyas*, got. *midjis*; *vidua*/ἡτῦθος; *aedēs*/αἶθω; *fidō*/πεῖθω; *fundus*/skr. *bundhnās*; *offendimentum* (Festus) et *offendix* (Isidore)/got. *bindan* (**bendh*-), gr. *φενθερος 'beau-père'; suffixe de présent lat. -dō/gr. -θω. On constate un traitement divergent de **dh*- en -*b*- à proximité de *r* dans des exemples comme *ruber*/έρυθρός; *uber*/οὔθαρ, v. sax. *ûder*; *liber*/ἐλεύθερος; *flā-brum*, *delu-brum*, cf. βά-θρον, κλη-θρον; *verbum*/all. *Wort*.

«M. de Saussure croit qu'il faut ajouter que immédiatement devant *l* la même chose a dû se passer.» [R 107]

Ainsi dans *sta-bulum*/gr. θήμε-θλον. L'étymologie de *arbōs* et de *rōbur* n'est pas sûre (**bh* ou **dh*?), et *arduus* ne présente pas le traitement attendu face au skr. *ūrdhvas* et peut-être gr. ὀρθός (action négative, conservatrice du son *w* labial qui

suivait?)⁴³. En osco-ombrien subsiste l'état italique représenté par **nefela*, avec fricative sourde à l'intérieur comme à l'initiale: osq. *a m f r e t* 'ambeunt', *s i f e i* = v. lat. *sibi*, ombr. *pufe* 'ubi', *alfu* 'alba' (**bh*); osq. *mefiai viai* cf. lat. *medius*, toponyme *Venafrum* = 'endroit où l'on chasse', cf. finales -ῥον du grec et -*brum* du latin, ombr. *staflarem* = lat. **stabularem*, cf. gr. -ῥλον, pélign. *pristafalacirix* = lat. **prae-stabulatrix* (**dh* > *p*, puis *p* > *f* par saut d'organe).

«C'est donc un trait des dialectes non latins d'en être restés à l'état de fricative sourde, forte, à l'intérieur; mais plutôt il faudrait renverser et dire que c'est un trait distinctif du latin⁴⁴ dans la famille italique d'avoir passé à des occlusives.

Deuxième observation: puisqu'en latin les fricatives fortes intérieures ne subsistent pas, il en résulte que le son *f* à l'intérieur du mot devrait être inconnu. Ce son est en effet extrêmement rare et toutes les fois que le cas se présente, on peut être sûr qu'il y a des causes particulières en jeu.» [R 112]

Emprunt à l'osque pour le nom de la rivière *Ufens*, origine dialectale également pour *rufus* à côté de *ruber* et *rōbus* (Festus), pour *vafes* à côté de *vaber*, pour *nefrendes* et *nefrundines* (la confirmation de l'origine dialectale de ces derniers est donnée directement par Festus). Une forme comme *fefelli* (alors qu'on attendrait '*febelli*'; cf. gr. σφάλω) s'explique très aisément par l'analogie du type *pepuli*, etc.; le très ancien *fefaked* de la fibule de Préneste n'est peut-être pas même du latin; *infula* 'bandeau sacré' serait hors de question s'il s'agissait d'un composé, susceptible d'avoir été créé postérieurement à la loi (cf. *opifex*). Quant à des mots proprement latins comme *infrā*, *inferus* (skr. *adharas*), on ne comprend pas pourquoi l'*f* ne s'y est pas abaissé. Y a-t-il quelque chose qui tienne au groupe rare -*nf*? «Monsieur de Saussure ne veut ni l'affirmer ni dire le contraire.» [R 115]⁴⁵

S'il n'est «pas question d'attendre un abaissement dans *opi-fex* (le composé dans sa genèse peut être postérieur à la loi)», il faut noter que «les lois du mot simple valent si le mot a cessé d'être ressenti par les sujets parlants comme un composé» [R 116]. Exemples: *probrum* < **profrom* de *proferre*, dans lequel s'est probablement introduite une confusion avec le suffixe -*brum* < **-dbrom*, très répandu; *crēdō* (racine **dhē-* de τίθημι), *perdō* et *condō*, mais ceux-ci pourraient aussi être des composés de *dare*⁴⁶.

⁴³ C'est pour cette raison qu'une telle étymologie de *arduus* n'est plus admise par Ernout-Meillet 45, ni par Chantraine, *Dict.* 819 s.v. ὀρθός. Voir pourtant Walde-Hofmann I 64-65.

⁴⁴ Et du vénète, cf. M. Lejeune, *Manuel de la langue vénète*, Heidelberg 1974, § 188 n° 13.

⁴⁵ On admet volontiers que les mots *infula* et *inferus* ont été pris pour des composés de *in* (cf. *infero*), à moins qu'ils ne soient d'origine dialectale (Leumann 169; Ernout-Meillet 317).

⁴⁶ Les textes des étudiants témoignent d'une certaine réticence de Saussure à voir la racine **dhē-* dans *condō*: il trouvait «assez extraordinaire qu'un mot composé avec *cum* ait été ressenti comme un mot simple» alors que «toute la composition verbale est récente» [R 118-119].

3) Abaissement de *h* à *g* à l'intérieur, par l'intermédiaire de la douce *ʒ*: les meilleurs exemples (et ce n'est pas un hasard) se présentent après nasale et liquide: *angō*/gr. ἄγχω, all. *eng*; *lingō*/gr. λείχω; *fiŋgō*/got. *daigs*; *longus*/germ. **langa-s*, angl. *long* qui suppose **gh*; *lingva*, v. lat. *dingva* donné par Marius Victorinus et remontant à **dn̥ghwā*, angl. *tongue* (le passage latin de *d* à *l* peut résulter d'un rapprochement analogique avec *linguō*); *unguis*/all. *Nagel*; peut-être *tergum* si on le considère comme parent de τράχηλος; *largus*, qu'on peut rapprocher sûrement de skr. *dirghas*, gr. δολιχός (**d̥l̥gho-s* > **dalgus* > **lalgus* > *largus*)⁴⁷; *fragrāre*.

Entre voyelles, les seuls exemples présentant -*g*- appartiennent à des familles comportant un présent en *n* et sont susceptibles d'avoir subi une action analogique (*ligūrīre*, *figūra* et *figulus*). Ailleurs, dans un petit nombre de mots, on ne trouve qu'un traitement par *h*: *vehō*/all. *be-wegen*; *trahō*, dont l'étymologie n'est pas assurée, mais qu'il y a de bonnes raisons de rapprocher de τρέχω, malgré la différence de vocalisme et le futur θρέξομαι, qui peut être analogique (cf. n. 35); *mihī*, skr. *mahy-am*; le composé *prae-hendō* (gr. χανδ-άνω), dont on ne peut savoir s'il représente un traitement de **gh* à l'initiale ou à l'intérieur. «Cela dépend comme le mot a été ressenti, si c'est comme simple ou comme composé.» [R 123]

H étant instable en latin, nous disposons aussi d'une série d'exemples indirects: *liēn*, qui pourrait être un ancien **s(p)lihen* apparenté au skr. *plīhan-*, mais le gr. σπλήν n'éclaircit pas le rapprochement; *meiō* < **meihō* (doublet de *mingō*, gr. ὀμίχέω):

«...mais comment faut-il le lire, question qui se pose chaque fois qu'il y a

AIA AIO
EIA EIO

Ai, *ei* font toujours position, pourquoi? Les dictionnaires écrivent *ai*, *ei*, ce qui n'est pas probable; c'est *meijō*. // Il y aurait une monographie à écrire sur ces groupes. Nous sommes en face de **meihō*, *h* tombe: *mei-ō*, et *ei* développe un *j*: *mei-jō* qui conserve le *ei* et l'empêche de > *i* (cf. **dei-kō* > *dīcō*).

Nous sommes sûrs que c'est *ēij* et non *ei* par *Troia*, transcription pour Τροία (écrit *Troiia* dans Lucrèce).» [R 123-124]

Même séquence dans *aiō* < **ahjō*, cf. skr. *āha*, glose ἤχανεν · εἶπεν, exemple qui pose quelques questions⁴⁸.

Pour *perdō*, un «pendant védique (donner au loin, en lâchant, en abandonnant).le rapproche de *dare*» [R 118] (allusion à *pra-dā-*?)

⁴⁷ Cette étymologie, due à Louis Havet, est remise à l'honneur par Ernout-Meillet 342. Cf. déjà *Mémoire* 264 = *Recueil* 246.

⁴⁸ Les auteurs voient aujourd'hui une gutturale non aspirée dans *aiō* (cf. *adagium*) et rejettent en tout cas le rapprochement avec skr. *āha* (Walde-Hofmann I 25 et Ernout-Meillet 19).

«Il semble que la loi soit ceci: après une liquide (par exemple dans *linhō* par opposition à *wehō*) le *h* reste fricatif, au contraire // dans *wehō* il suit la même filière qu'au commencement du mot: avant l'abaissement il donne *h*:

$$\begin{array}{cc} \frac{linhō}{linhō} & \frac{wehō}{wehō} \\ \mathfrak{h} & \\ g & \end{array}$$

Le *h* échappe de sa nature à tout abaissement, n'étant qu'un souffle. Là où la fricative est restée intacte commence l'évolution $\mathfrak{h} > g$. Donc *h* italique à l'intérieur a été abaissé à condition qu'il n'ait été éclairci, atténué en *h*.» [R 124-125]

Toutefois, le voisinage de *u* a sans doute entravé cette évolution et maintenu la fricative, car outre *figūra*, *ligūrīre*, il y a l'exemple de *sūgere*, v.h.a. *sūgan* < **gh*, où aucun présent nasalisé ne peut exercer d'influence⁴⁹. Pour *brevis*, *levis*, qui ont perdu la gutturale, il est bien entendu impossible de dire si c'est par la filière de l'abaissement ou par celle de l'*h*, de même pour *nivem* à côté de *ningvit* (**sneigh-*; **gw* et **ghw* subissent le même traitement). La question de **gh* en latin n'est claire pour aucun phonétiste, du moins ceux qu'on peut consulter.

Observations: le cas de *rufus*, *inferus* et celui de *vehō* ne présentent pas d'analogie; *vehō* n'est pas un exemple de résistance à la sonorisation, c'est

«une transformation latérale du *h* qui enferme d'avance l'impossibilité d'un abaissement. Mais en revanche, il y a une analogie entre le double produit au commencement: *fundō* - *hesternus* et le double produit à l'intérieur: *liguriō*, *angō* - *vehō*, *mihī*. Là où *h* initial a donné *f*, c'est là où il n'a pas passé à *h*.

Il y a eu un scindement pas très clair dans sa cause, et tout à fait indépendant du scindement à l'intérieur

$$\begin{array}{cc} h - h & h - h \\ f - h & g - h \end{array}$$

Dans les deux cas, ce qui paraît avoir joué un rôle, c'est le contact avec *u*: *fundō*, *liguriō* sont les principaux exemples.» [R 127]

En concluant sur ce problème des abaissements, on peut dire que si, à l'initiale, *b*, *d*, *g* sont en général primitifs et excluent en tout cas l'origine par aspirée, le recours aux autres langues est nécessaire pour qui veut déterminer leur «signification

⁴⁹ Walde-Hofmann II 622, Ernout-Meillet 664 et J. Pokorny, *Indogermanisches etymologisches Wörterbuch*, Berne 1959-1969, 913 posent pour leur part une racine **seu-*, élargie par *g* en latin et par *k* en germanique, ce qui rendrait plus fragile la règle formulée par Saussure.

étymologique» [R 128] en position intérieure. Exemple de *vas*, *vadis*, got. *wadi*, gr. ἄφευ-λο-ν⁵⁰.

«Il y a très peu d'autres cas où le consonantisme latin ne soit pas d'emblée reconnaissable dans sa valeur étymologique, et c'est cette confusion qui nécessitait de considérer plus longuement les aspirées indo-européennes en latin. //

Laissant de côté la deuxième série des occlusives, nous arrivons à l'unique fricative que possédât l'indo-européen, dans sa transmission au grec et au latin : *s*.

Nous donnons plus de temps au latin qu'au grec. Nous nous bornerons à un exposé sommaire tant qu'il s'agit du grec.» [R 128-129]

[R 129-151] S EN GREC

«Il est plus simple de présenter la formule d'après ce qui est commun aux différents dialectes, c'est-à-dire d'après le protogrec, que de se placer dans *un* dialecte, où des faits récents sont venus s'ajouter à des faits anciens, et il est plus clair d'énumérer d'abord les cas où *s* n'est pas attaqué.» [R 129]

S primitif est intact en fin de syllabe quelle qu'elle soit (abstraction faite des importantes modifications dialectales ultérieures).

Exemples en fin de mot (ἵππος, γύπ-ς); en fin de syllabe devant consonne rigide (ἔσ-τι, βάσκιω, μισθός, *ῥσδος > ῥζος, éol. ῥσδος) et devant fluide (*ἑρεβσνός, *ἑσμι).

«Il y a fin de syllabe devant *j* et *w* : *os/jo*; ainsi se fait la séparation indo-européenne des syllabes et elle est absolue, mais il semble que le protogrec a changé la séparation en : *o/sjo*; si ce n'est pas le cas, il faut alors faire une exception et dire que *j* et *w* ne protègent pas *s* se trouvant en fin de syllabe.» [R 130]

L'*s* protogrec subsiste aussi en début de syllabe s'il est protégé par une consonne qui précède (γυπ-σί, τέλσον, πόρσω, *χανσες, *όμσος) ou par une occlusive qui suit (στᾱ-, σκέπτομαι). Mais il disparaît habituellement en début de syllabe devant liquide ou nasale (*sm-*, *sn-*, *sr-*, *sl-*)⁵¹. Si l'on ajoute les cas de *sw-* et *sj-*, on voit que c'est toujours en début de syllabe que *s* est attaqué en protogrec.

⁵⁰ Le rapprochement de ἄφευλον est aujourd'hui rejeté, cf. Walde-Hofmann II 736.

⁵¹ Voir plus loin (dès R 199) les incertitudes de Saussure concernant ces groupes.

Des différences dialectales telles que dor. ἡμί/ion. εἰμί = ἔμι, éol. σέλαννα, dor. σελάνα, ion. σελήνη, témoignent du caractère postérieur de certaines réductions.

A l'initiale devant voyelle, entre voyelles et devant *j* et *w*, *s* devient *h* par un intermédiaire *h̥*, et cela à une époque absolument antéhistorique. Un changement analogue a eu lieu indépendamment dans d'autres langues, notamment en iranien.

A l'initiale: ἐπτά/lat. *septem*; ὁ/skr. *sa*; ἔδος/skr. *sadas*; ἡμι-/lat. *sēmi*-; ἔρπω/lat. *serpō*, skr. *sarpāmi*; ἄλς, ἄλός/lat. *sal*, *salis*; ἄλλομαι/lat. *salīō*. Intervocaliquement: νύος/skr. *nuṣā*, all. *Schnur*; ἴος/lat. *vīrus*, skr. *viṣam*; exemples d'*s* final de racine (« même position phonétique, mais cas morphologique différent » [R 134]): γεύομαι/lat. *gustus*; εὖω < **euḥō*/lat. *ustus*; hom. τρέω/skr. *trasāmi*, lat. *terreō*; νέομαι/all. *ge-nesen*; ζέω/v.h.a. *jesan*; **es*- dans ἔων, ἔω.

«Remarque: Quand le même phonème, suivant les conditions où il se trouve, est affecté différemment, il s'ensuit une alternance qui aura lieu dans une même formation morphologique (même racine, etc.). Cette conséquence de l'alternance est toujours très importante: elle est grammaticale, à preuve qu'elle entre dans la conscience des sujets parlants. Dans une même racine, il y aura alternance: zéro/*s*. Cette conséquence est toujours à distinguer du phénomène phonétique qui aura pour formule:

$$\left. \begin{array}{cc} s & s \\ \downarrow & \downarrow \\ \text{zéro} & s \end{array} \right\} \text{selon les positions.} \text{ [R 136]}^{52}$$

Exemples de l'alternance: γεύομαι/ἄγευστος; τρέω/ἄτρεστος; νέομαι/νόστος, Νέστωρ; ἔδντες/ἐστί, ἔσ-σομαι.

«Il en résulte qu'une correspondance est conçue entre des groupes radicaux comme νε-/νεσ-, γευ-/γευσ-, comme représentant des groupes équivalents, et alors il arrive que l'alternance se traduit au dehors par la formation analogique.» [R 137]

Exemple de ἄπλευστος, formé sur la racine πλεу- qui n'a jamais eu d'*s*; ζέμα 'décoction' pour *ζεσμα est sûrement postérieur.

Exemple du phénomène à la fin du thème, qui est la base de la flexion: μῦς, μυός/skr. *mūs*, nom. pl. *mūṣas* (le mot grec ne se distingue plus d'un thème dépourvu d'*s* comme ὕς, ὕός); tous les neutres en -*es* du type γένος, gén. -εος > -ους et les adjectifs simples ou composés qui leur correspondent (ψευδής, -έος, δυσμενής) les neutres en -ας (δέπας), les féminins comme αἰδώς, -όος > -οῦς, ἥώς (éol. αὔως).

⁵² Ce cours contient plusieurs passages très importants concernant les alternances, cf. *infra* R 175-179, 184-186, à mettre en rapport avec CLG 215-220 = CLG/E I p. 355-364 n° 2403-2454.

Pour ces thèmes, l'alternance joue entre les formes qui perdent l'*s* et celles qui le conservent (nom.-acc. γένος, voc. Σώκρατες, dat.pl.hom. ἔπεσ-σι > ἔπεσι, σάκεσ-φι, comparatifs et superlatifs comme σαφέσ-τερος, -τατος).

«Après avoir vu le principal sur la chute de *s* intervocalique, on peut se dispenser de parler des *exceptions apparentes* de *s* intervocalique. Ces *s* représentent autre chose que *s*. Il y a des cas très importants // où nous avons affaire à des réfections analogiques.» [R 141-142]

Datifs pluriels tels que ἰχθύσι comme θηροσί, γυπ-σί etc.; futur θή-σω comme τύπ-σω; δύνασαι comme τέτυπ-σαι, quoique la restitution ne se soit pas étendue à la conjugaison thématique: φέρεαι/skr. *bharase*; ἐδύνασο comme ἐτέτυπ-σο, mais ἐφέρεο, et même, en attique et chez Homère, ἐδύναιο: même les verbes en -μι n'ont pas subi complètement la restauration au plus-que-parfait; cas où *s* intervocalique résulte de groupes tels que **tj*, **thj*, **ts*, **ss* (πόσος, hom. πόσσοσ < *ποτ/ος; μέσος, μέσσοσ < *μεθ/ος) ou de l'assibilation singulièrement irrégulière, cf. hom. φάτις, de τ devant ι (γένεσις, φύσις etc.; τίθησι, φησί, dor. φᾱτί).

Entre voyelle et *j* (-*esjo-*), *s* a reçu le même traitement qu'un *s* intervocalique, mais le fait a été accompagné d'un phénomène connexe qui concerne plutôt l'histoire de l'yod: yod a déteint sur la syllabe précédente: **jugasjo* (skr. *yugasya*) > ζυγοῖο, par une filière que Wackernagel a décrite ainsi: **-osjo-* > **-ohjo-* > **-oiho-* > *-oi-o*⁵³.

Les groupes du type -*eswo-* ont dû subir un traitement analogue, mais les faits sont moins clairs et les exemples peu importants.

En protogrec, *s* subsiste donc dans les groupes suivants:

-ekso-	-esko-	-esgo-	-esso-	-emso-	-esmo-	
-epso-	-espo-	-esbo-		-enso-	-esno-	
-etso-	-esto-	-esdo-		-elso-	-esro-	douteux:
	-eskho-			-erso-	-eslo-	-eswo-
	-espho-					
	-estho-					

Il passe à *h* dans les groupes -*eso-*, -*esjo-*.

Les modifications qui ont fait passer *χανσες à χῆνες sont dialectales et secondaires:

«il n'y a pas de différence en protogrec entre le cas de

ἐστί et ὄζος = *ὀσδος

et ἐστί et *ἐσμι (εἰμί)

et δεκσιός et *χανσες (χῆνες).

⁵³ «Zum Zahlwort», KZ 25, 1881, 260-291 = *Kl. Schr.* I, 1953, 204-235, où Wackernagel cite d'ailleurs à deux reprises le *Mémoire*. M. Lejeune (*Phon.* § 127) pose au contraire une évolution -*osjo-* > -*ohjo-* > -*ojjo-* > -*oijo-* > -*oi-o* d'après une hypothèse initiale de Danielsson (IF 14, 1903, 381). Cf. n. 98.

Donc si *s* est absent il ne faut pas chercher à l'expliquer par le changement *s* > *h*, protogrec et absolu: c'est autre chose.» [R 147]

Positions de *s* à l'initiale: il faut se poser là des questions plus complexes. Au début du mot, *s* subsiste devant *k*, *p*, *t*. Il passe à *h* devant *j* (cas peu importants) et devant *w* (*ἐκυρός* < **ἑκυρος* < **swekuros*, *ὄς* < **swos*): le changement est le même que devant voyelle. Le groupe *sm-* ne subsiste jamais (*νυός* < **smu-*); quant à *sm-*, des exemples comme *μειδιάω*/angl. *smile*, *μία* < **smia* s'opposent à d'autres mots d'origine peu claire comme *σμερδαλέος*, *σμήχω*. S'agit-il du même changement *s* > *h*? Non, et il faut séparer nettement l'évolution des groupes *sno-*, *sno-* qui ne perdent pas *s* à la même date ni par le même phénomène, comme le prouvent les assimilations que présentent des composés où l'*s* est encore proche comme *φιλο-μειδής*, *ἀγά-ννιφος*, et qui ne peuvent s'expliquer par un passage de *s* à *h*.

Groupes *slo-* et *sno-* (gr. *ῥυτός*, skr. *srutas*):

«M. de Saussure est très incertain sur ce cas. Il croit qu'on est trop affirmatif quand on suppose que c'est par le canal de l'*h* qu'a eu lieu la chute de l'*s* (explication ordinaire). A priori, phonologiquement, // c'est le même cas que *sn*, *sm*. Si nous prenons les composés *ἀμφίῥυτος*, nous sommes confirmés dans ce sens.» [R 149-150]⁵⁴

Observations: 1) Tout *r* initial, s'il n'est pas précédé de la prothèse, résulte de groupes **sr* ou **wr*: *p* initial porte toujours l'esprit rude, cette circonstance joue en faveur d'une évolution *s* > *h*, généralement admise.

«Mais cet argument n'est pas absolu; les cas de *w* qui sont postérieurs à la chute de *s* par quelle voie que ce soit peuvent avoir influé analogiquement par une règle d'extension.

2) Pourquoi tout *r* est-il redoublé dans la phonétique des composés? C'est que tout *r* initial était précédé // d'une consonne *s* ou *w*. Mais ce fait régulier ne s'explique pas avec *bru* où il ne peut être question d'une assimilation de *h* (qui n'est qu'un souffle!) à *r* (*ἀμφίῥυτος*).» [R 150-151]⁵⁵

⁵⁴ Un prolongement de «l'explication ordinaire» se trouve chez M. Lejeune, *Phon.* § 112, pour qui **s* > *h* (sourd) dans tous les groupes initiaux (cf. graphies archaïques *ph-*, *lh-*) pour s'assimiler ensuite, engendrant un son double qui se simplifie à l'initiale absolue. Brugmann (*Grdr.* I², 750) voit, comme Saussure dans ce passage, des exemples d'assimilation dans *μειδιάω* et *ἀγάννιφος*, sans préciser toutefois si, à ses yeux, cette assimilation frappait des groupes **sm*, **sn* ou **hm*, **hn*.

⁵⁵ M. Lejeune admet (*Phon.* § 157) que «le traitement de **wr-* est, en définitive, pareil à celui de **sr-*». La façon dont Saussure aborde le traitement de **s* en grec se caractérise par le souci de définir strictement un phénomène **s* > *h*, «protogrec et absolu», ayant lieu dans les groupes du type (-*e*)*so-*, (-*e*)*sjō-*, (-*e*)*swo-*, où *s* doit être considéré comme explosif. Toutes les évolutions de **s* dans les diverses autres combinaisons sont pour lui ultérieures et dialectales.

Comme à l'intérieur entre voyelles, un *s* initial devant voyelle n'est jamais primitif en grec, mais remonte à des groupes variés comme **tj-*, **kj-*, **tw-* (σε<τφε); σῦς, σῦός à côté de ὕς, ὕός cf. lat. *sūs*, v.h.a. *sū*, est un «cas énigmatique, une circonstance spéciale a dû être en jeu mais qu'on n'aperçoit pas jusqu'à présent» [R 151].

[R 151-218] *S EN LATIN*

«Aucun phénomène n'a affecté *s* qui est resté conservé dans toutes les positions en italique primitif – mais non pas en latin.» [R 151]

[R 152-155] 1° *A l'initiale*

A l'initiale, *s* subsiste en latin devant voyelle ou consonne rigide (*septem*, *spondeō*, *stāre*), mais tombe à une date assez récente devant *n* et *m*: *nurus*/skr. *snusā*; *nāre*/skr. *snāmi*; *nix*, *nivis*/lit. *snēgas* (**sneig₂b-*); *nūtrix* (racine **sneu-/snu-* 'couler'); *mīrus* (**smei-*) 'qui provoque le sourire de l'étonnement'. Dans le groupe *sl-*, *s* persiste longtemps: v. lat. *stlocus*, *stlis*, pour lesquels on peut poser soit un traitement divergent, peut-être dialectal *sl-* → *stl-*, soit une évolution unique *sl->stl->l-*.

↘ *l-*

Si *lūbricus* (got. *sliupan*) était attesté à date ancienne et dialectalement, il apparaîtrait probablement avec une initiale *stl-*⁵⁶.

A l'initiale comme à l'intérieur, les groupes *sr* passent à *fr* (saut d'organe) par un intermédiaire *pr*: *frīgus*/gr. *ῥῑγος* < **srīgos*; *frāga* (n. pl.)/gr. *ῥᾱξ*, *ῥᾱγός*.

Dans un groupe initial où *s* est en seconde position, il se maintient et c'est l'autre consonne qui disparaît: **ks>s* dans *sipāre*, sûrement parent de skr. *ksipati*, et dans *s-uper*, all. *über*, où l'initiale vient de **s*, forme abrégée de *ex*⁵⁷; **ps>s* dans *sabulum*/gr. *ψάμμος*.

[R 155-164] 2° *A la fin du mot*

A la fin du mot, *s* s'est maintenu partout après consonne rigide (*vōc-s*, *inop-s*). Si cette consonne est *t*, elle disparaît: *mor(t)s*, *sacerdō(t)s*, *legen(t)s*, *men(t)s*.

Il met d'autre part en doute la possibilité que les groupes initiaux **sn-*, **sm-*, **sr-* aient vraiment passé par un stade **hn-*, **hm-*, **hr-* avant de subir une assimilation, considérant que *h*, étant un souffle, ne peut s'assimiler, et que le double traitement à l'initiale que présente **sm-* suffit à prouver que ce changement ne dépend pas du passage **s>h* protogrec, mais d'un «phénomène dialectal postérieur» (C 21, 15). Voir p. 94.

⁵⁶ Pour Ernout-Meillet 363, «une initiale *stl-* a peu de chance d'être indo-européenne».

⁵⁷ Etymologie due à Osthoff et aujourd'hui mise en doute, cf. Walde-Hofmann II 616.

«S'il y a une brève devant, alors nous avons le cas de **mīlēs* > *mīlēs*, **divēs* > *divēs*, mais dans le cas de brève il n'y a pas de doute que le *t* s'est fait sentir assez longtemps par *mīless*, ce qui explique la scansion par deux longues chez Plaute. Une longue de nature n'aurait jamais donné *mīlēs* dans Virgile!

mīless ego } Une assimilation de ce genre ne
mīlēs tu } se fera voir que devant voyelle.

-*ts* a donc donné *ss* mais a été réduit immédiatement en *s* après consonne (loi en dehors de la phonétique, loi phonologique!) Il n'a pu se manifester qu'après une brève en vieux latin.» [R 156]

Après fluide, il a dû y avoir assimilation (*sal*; *vel*, qui est la véritable deuxième personne de *vult* < **velt*). La forme *fers* en regard de *fert* résulte d'une restitution.

Dans un groupe -*ns* final, c'est *n* qui a disparu (*eqvōs* < -*ōns*, avec allongement de la voyelle).

Après voyelle longue, *s* final se maintient (*rēs*, *pater familiās*).

Après brève, il semble être bien conservé également si l'on prend les auteurs (*lupūs*, *eqvōs*).

«Mais si l'on regarde les monuments, on voit que *s* latin a périclité // dès l'origine et a été menacé de disparition en vieux latin. Les formes comme nom. *filiu* sont fréquentes. La métrique des vieux poètes latins permet qu'après brève on puisse faire abstraction de l'*s*. Les exemples sont fréquents, cf. Ennius:

Et laterali(s) dolor certissimu(s) nuntiu(s) mortis

Mais nous sommes dans la phonétique syntactique, il se forme un groupe instable entre la fin du mot et le commencement du suivant. C'est ce qui arrive pour d'autres consonnes que *s* et à un degré plus ou moins fort suivant les idiomes que l'on prend. En reconnaissant que nous sortons de notre cadre (le mot pris comme un tout se suffisant à lui-même), il faut constater que devant consonne initiale du mot suivant *s* final en vieux latin ne se prononçait pas, mais: *nuntius ego* devant voyelle. Puis ensuite une des formes // est favorisée: il s'était créé un doublet, il y a lutte et une forme prend le dessus et est rétablie partout. C'est la forme avec *s*, aidée par la langue officielle, artificielle: il fallait mettre l'*s* pour bien écrire. Cette forme graphique a aidé la langue à remettre l'*s* partout. L'*s* a été si bien restauré qu'il a pénétré dans le latin vulgaire (puisque toute la distinction entre le cas régime et le cas sujet en roman c'est l'*s*, il fallait donc qu'il fût restauré dans la prononciation de tout le monde).

Mais nous avons la trace de cette ancienne loi: dans *magē* à côté de *magīs*, (*magē* c'est *magi* comme *difficilē* est pour *difficili*). Il ne s'agit pas seulement du nominatif: dans n'importe quelle forme où *s* était après brève il en a existé une autre dépourvue de l'*s*.» [R 157-159]

Un cas mêlé à cette question et difficile à résoudre est celui de *ager*, *acer* etc. où il y a remplacement de toute une syllabe (**agros*, **acris*). Aucune solution n'est très satisfaisante.

«La plus probable, c'est que la disparition de l'*s* rentre dans le cas général de l'*s*, le reste n'en est qu'une suite. Si nous prenons non pas *r* mais *l*, le fait se trouve éclairé: *facul* développement normal de: **facēlis* > **facēli*.

Ici intervient un fait latin sans rapport avec *s*: la chute de *i* surtout après liquide:

**facel* puis *facul* (fait indépendant).

La chute de *i* est indépendante de la chute de *s* mais n'est possible qu'après la chute de *s*. Cette chute de // *i* est le même fait que:

animal, *tribūnal* pour **animali*.

Si nous prenons *ager*: nous n'avons pas seulement **agrōs*, **sagrōs*, **librōs*, mais **liberōs*, **virōs* (*r* après voyelle). Si la suite a été la même nous avons **agrō*, **liberō*, **virō* et cette voyelle, voisine de la liquide dans une certaine prononciation ancienne, tombe entièrement: **agr*, **libr*. Dans cette position, l'*r* était invité à devenir vocalique, en tout cas devant consonne dans la phrase: **agr*, **libr*.

Cet *r* était de deuxième génération: les *r* anciens, indo-européens, qui ont donné *or* (*cor*) n'existaient plus. Ce nouvel *r* a développé une autre voyelle que l'ancien *r*: *liber*, *ager*. //

Il y a des difficultés: après longue, rien de semblable: *vērūs* reste *vērūs*. La formule doit changer: '...si *r* était dans certaines positions: après brève ou consonne' (en m.h.a. il se passe quelque chose de semblable: *bēre* 'l'ours' devient *Bär* sans s'occuper de la longue). Mais d'autre part pour **animāle* la chute a lieu quand même *a* est long! Une solution nette est difficile à obtenir!» [R 160-162]

Une autre hypothèse consiste à rapprocher de ce phénomène le cas des mots comme *tertius* (< **tr̥tius*) ou *certus* (**cr̥tos* < **critos*). Il faut alors admettre une évolution **acris* > **acr̥s* > **acers* (ou **tris* > **tr̥s* > **ters*) qui s'achève par la réduction du groupe *-rs* (cf. *-ls* > *l* dans *sal*). La chute de l'*s* terminerait ainsi le processus au lieu de l'avoir rendu possible. «Mais cette explication qui au premier moment est spécieuse» [R 163] est incapable de rendre compte des exemples comme **agros*, où la voyelle n'est pas *i*,

et comme *liberos, *viros, où le groupe n'est pas consonne + *ri*. C'est par hasard que *ter* peut s'expliquer de deux manières.

«Toute explication se distinguera en celles qui admettent *agrs* et celles qui ne l'admettent pas. // Eh bien M. de Saussure est d'avis qu'il faut admettre la chute de l'*s* comme primordiale. De toute façon la chute de l'*s* est mêlée à d'autres phénomènes, à des questions de vocalisme.» [R 163-164]⁵⁸

[R 164-218] 3° A l'intérieur du mot

A l'intérieur du mot, *s* en contact avec une rigide est maintenu (*acsis*, *dic̄sī*; *gnos̄cō*; *vesper*; *hostis*, *gustus*, *magister*), mais les groupes *-tr-* passent à *-sr-* (*concutiō*/*concussī*, etc.). Pour *Juppiter*, il n'y a pas lieu de supposer un traitement **sp* > *pp* sur la base de Ζεύς πατήρ. Il faut admettre l'explication donnée par Louis Havet⁵⁹: *Jū-piter*, cf. vocatif Ζεῦ-πάτερ, puis évolution de voyelle longue + consonne en voyelle brève + double consonne.

Les groupes *-sr-* se sont maintenus: *gessī*, *ēs* 'tu es' < **ēs* («ne pouvait d'ailleurs se manifester que devant voyelle» [R 165]), *haussī*, mais se sont postérieurement simplifiés après voyelle longue ou diphtongue (*hausī*). Les formes avec *-sr-* sont encore historiques et souvent écrites.

Le groupe *-sr-* latin peut venir de *-sr-*, de *-tr-*, mais aussi de *-tt-* (*passus*, *quassus* etc.). Après consonne, il y a simplification (**verttos* > **verssos* > *versus*) (cf. n. 19). Il ne faut pas admettre que *-sr-* vienne jamais de *-st-* comme il semblerait dans les superlatifs en *-issimus* (**-is-timus*, cf. skr. *-tamas*, lat. *op-timus*, et *mag-is-ter* qui contient deux suffixes de comparatif). Cette classe a dû subir l'influence analogique des nombres ordinaux: **vicent-timo-s* > **vicenssimus* > *vicēssimus*⁶⁰.

Dans certaines positions intérieures,

«nous savons que les trois autres anciennes fricatives *f*, *þ*, *h* se sont abaissées et ont donné comme première étape: *ḥ*, *ḏ*, *ḑ*, et alors il est naturel d'admettre pour *s* la fricative douce correspondante *z*. On peut se demander

⁵⁸ Dans tout ce passage, la recherche d'une explication globale, propre à rendre compte de plusieurs phénomènes à la fois, est particulièrement apparente. Cf. p. 93.

Les explications données ordinairement du samprasāraṇa ne font pas la part de la débilité de la sifflante finale après voyelle brève en vieux latin, et posent soit l'évolution **agros* > **agrs* > **agers* > *ager* fustigée ici par Saussure (Leumann 143), soit une légère variante de celle-ci (P. Monteil, *Eléments* 102). Niedermann (*Précis*³ 48 et 118-119) propose pour sa part une filière **sacros* > **sacers* > **sacerr* > *sacer*. Voir aussi A. Maniet, *La phonétique historique du latin dans le cadre des langues indo-européennes*, Paris 1975, 105 (avec indications bibliographiques).

⁵⁹ MSL 5/3, 1883, 230. Louis Havet est l'auteur le plus souvent mentionné dans ce cours.

⁶⁰ A moins qu'il ne s'agisse d'un suffixe **-so-mo-*, cf. E. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris 1948, 144.

si cela a bien été le cas dans toutes les positions. Mais pour les principales, c'est absolument clair:» [R 167]

a) Entre voyelles [R 168-189]

Intervocaliquement, $*s > *z > r$ comme en germanique où la rhotacisation joue un rôle important, et où le gotique conserve le z . Dans toutes les langues où $*s$ passe à r («qui demande un son laryngé» [R 168]), le z est l'intermédiaire.

Le passage de $*s$ à z date de la première époque historique, mais les Latins n'ont pas cherché à améliorer leur notation, ce qui aurait été facile, en adoptant pour z une lettre spécifique comme les Osques. D'après les témoignages de Martianus Capella et de Pomponius Sextus, il y avait encore lutte en z et r au IV^e siècle, et c'est Appius Claudius, censeur en 312, qui fit triompher l'orthographe *Furii, Valerii* à la place de *Fusii, Valesii*. (cf. L. Havet, MSL 3, p. 193⁶¹). Comme l'y, le z a fini plus tard par être introduit à la fin de l'alphabet latin pour la transcription du grec.

Exemples de rhotacisation entre voyelles: 1) s n'est pas placé dans une position morphologiquement importante: *auris*/lit. *ausis*; *nurus* < $*snus$ -; *here*/gr. $\chi\theta\acute{\epsilon}\varsigma$, skr. *byas*; *aurōra* < $*auzōza$, germ. *aus-tra*; *corulus*/v.h.a. *hasul*; *soror* < $*swesor$, skr. *svasar*, Hésychius $\epsilon\sigma\epsilon\varsigma$; *lira* (Nonius), *dēlirāre*/all. *Ge-leise*.

2) s final de racine, «ce qui lui donne une importance morphologique» [R 171]: *ūrō*/εῴω < $*eusō$; *au-gur-es* < $*avi-gus-es$ 'qui éprouvent les présages fournis par les oiseaux' et *augurium* 'trouvé bon par les oiseaux', cf. got. *kīusan*⁶²; *eram*, *erō* < $*es$.

3) s final de thème: *mūr-es*/gr. $\mu\upsilon\epsilon\varsigma$; *nār-es*/skr. *nāsā*, all. *Nase* qui suppose $\tilde{a}$: «c'est donc un thème dégradatif *nās-*, *nās-*» [R 172]; *mares*, *rūra*, *iūra*.

4) Là «où il s'agit non seulement d'un thème de déclinaison, mais d'une classe entière de thèmes» [R 172]: neutres du type *genus*, *-eris*, *corpus*, *-oris* et leurs dérivés: *fenerāri*, *decorāre*, *temperāre*; masculins du type *honās*, *-ōris* (nom. sg. devenu *honor* par analogie des autres cas; cf. gr. $\alpha\iota\delta\acute{\omega}\varsigma$); comparatifs en $*-iōs$, $*-iōris$ (*melior*); infinitifs (*vive-re*, ancien locatif, cf. véd. *jīvase*, ancien datif); subjonctifs imparfaits (*viverem*).

5) Cas morphologiques de toute espèce, comme *serō*, ancien présent redoublé $*si-sō$ (l'alternance *sēvi/sātus* se retrouve dans *rēri/rātus*, *fēci/fāctus*).

«Observations:

1) Du moment que nous avons un élément traité différemment suivant sa position, il en résulte une alternance: s/r ⁶³. Ajoutons de suite: il y a un r // latin qui n'est pas sujet à l'alternance, c'est celui venant de l'ancien r : ce sera toujours r dans n'importe quelle position: il en résulte que morphologiquement,

⁶¹ Référence complète: MSL 3/3, 1877, 193.

⁶² Etymologie rejetée par A. Ernout (MSL 22, 1921, 234-238 = *Philologica* I, Paris 1946, 67-71) pour des raisons formelles et sémantiques. A sa suite, les auteurs rattachent aujourd'hui *augur* à *augeō*, *augustus* (il serait alors une formation en $-e/os-$ de genre animé, cf. *vetus*, *-eris*): Walde-Hofmann I 83, Ernout-Meillet 56-57.

⁶³ Voir *supra* R 136-141 et n. 52.

tandis que dans d'autres langues il y a des alternances parfaitement claires, ici l'alternance ne pourra pas s'élever au-dessus d'un certain degré de certitude, car il y a deux *r* mélangés dont l'un n'a pas de *s* en face de lui. Donc il y aura :

ūrō/ustus
augures/gustus
gerō/gestus
maereō/maestus
hauriō/haustus
quaerō/quaestus, quaestor

tandis que cette alternance ne se vérifie pas bien entendu pour d'autres *r* qui viennent de indo-européen *r* :

inserō/insertus
pariō/partus //.

Si l'on prend les *s* finals de thème, l'alternance est naturellement encore plus riche que pour une fin de racine : ainsi *genera, corpora* est déjà en alternance avec son nominatif *genus, corpus* (étymologiquement cet *s* ne peut être une terminaison, et morphologiquement cet *s* est aussi plus ou moins ressenti comme appartenant dans les neutres au corps du mot), puis avec les dérivés : *onus-tus, corpus-culum; tempestas/tempor-is*. » [R 175-177]

Les masculins en *-ōr, -ōris* < *-ōs, -ōris* ont à côté d'eux une série de dérivés qui maintiennent l'*s* devant rigide : *arbus-tum, bones-tus*; de même pour certains comparatifs : *majes-tās, majus-culus*; cf. aussi *mus-culus, aus-cultō* pour **aus-clutō*⁶⁴, *besternus*, en regard, respectivement, de *mūs, mūris; auris; here*.

« Ajoutons cette remarque sur l'alternance : dans toute forme comme *besternus*, il n'est pas nécessaire de dire que ce qui a maintenu *s*, c'est le contact avec rigide; c'est ce qui fait que le groupe *-ss-* est conservé en latin (*gessī*) : les deux sons ont mutuellement le rôle de soutien : le suivant est conservé comme après rigide (*ac-sis*) et le précédent comme devant rigide (*gestus*). Or // il peut se trouver qu'une forme comme *es-se* cumule deux alternances :

- a) *es-se/vīve-re*
- b) *es-se/er-ō, er-am*

d'une part il y a le suffixe *-se/-re* et d'autre part la syllabe radicale *es-/er-*. De même pour *legis-se/ leger-ō*.

Deuxième observation. Souvent l'alternance est le seul moyen de

⁶⁴ Etymologie admise par Walde-Hofmann I 86, rejetée par Ernout-Meillet 60.

constater si un *r* latin est sorti de *s* ou non. Ainsi pour *gerō* qui n'a pas de correspondant dans les langues parentes: mais *ges-tus* suffit à restituer *s*. Ce sera le cas de beaucoup de noms géographiques.» [R 178-179]

Exemples: *Falerii/Faliscus*, *Ligures/Ligusticus*, *Etrūria/Etruscus* indiquent **s*.

«Troisième observation qui concerne les changements analogiques introduisant postérieurement *r* dans les formes en possession phonétiquement de *s*. Il s'agit presque uniquement de la position finale.

Dans un paradigme comme *honōs*, *honōris* et *arbōs*, *arbōris*, il y avait deux raisons pour créer un *arbōr*: la première et plus générale qui aurait peut-être suffi: un paradigme tend à unifier le cadre dans lequel il court. La deuxième plus spéciale c'est qu'il y avait en latin deux *r*:

r/r

r/s

et cet *r* primitif se trouvait dans *victor*, *-oris* (cf. δώτωρ, μνήστωρ); par la force de l'analogie // il fallut dire **honōr* comme **victōr*, puis comme toute longue s'abrège devant *r* final, on eut ultérieurement

honōr, *-ōris* *victōr*, *-ōris*.

La double forme, le couple *honōs* et *honor* n'a subsisté que dans un petit nombre de mots. La plupart ne connaissent plus que *-or*. Beaucoup nous sont donnés encore par les grammairiens (cf. Quintilien 1. I: *arbōs*, *labōs* etc.). Le cas d'*arbōs* est tout à fait le même sauf que *arbōs* est du féminin et qu'on a *ō* aux cas obliques. Au point de vue vocalique, c'est *arbōs* le plus fidèle: *arbōs*, *-ōris*/αἰδώς, -ό(σ)-ος. Toute la grande classe *honōris* a fait un pas de plus dans l'analogie, mais pour le vocalisme, en étendant *ō* à tout le paradigme.» [R 180-181]

La classe du grec ψευδής, συγγενής n'est pas inconnue du latin: *Cerēs*, *-eris*, et *congener*, *dēgener*, *-eris* où l'*r* a gagné tout à fait le nominatif.

Les neutres en *-us*, *-oris* ont en général gardé l'*s*; *rōbur*, *-oris* à côté de *rōbus* (Caton) et de *rōbus-tus* a pu subir l'influence d'anciens thèmes en *r* comme *jecur* ou *femur*; *aequor*⁶⁵ ne se distingue de *rōbur* qu'en ce que l'*o* a subsisté après *v* jusqu'à l'époque impériale. Un autre type de réfection, peut-être analogique de *ūber*, apparaît dans *verber*, mais *tuber* pourrait bien avoir un *r* ancien d'après la forme du dérivé *tuberculum*. Dans les comparatifs, alors que l'ancien nominatif en **-ās* est totalement oublié, le neutre en *-us* < **-as* est maintenu (*melior*, *melius*).

⁶⁵ Saussure adopte, tout au long du cours, une graphie distinguant rigoureusement *u* latin de *u*, cf. *infra* R 324-327.

Cette action analogique « s'est fait sentir surtout dans les classes étendues. Pour les mots isolés, c'est plus rare de rencontrer cet *r* analogique » [R 184]. On a *mās*, *maris*, *flōs*, *flōris*, mais *Lār*, *Lāris* (*Lāses* dans le chant des Arvales).

Observation :

« Quand le phonétiste vient à parler d'alternance, il quitte le terrain phonétique pour entrer dans la morphologie. C'est encore plus le cas quand il s'agit de modifications dans un paradigme.

Pourtant on ne peut refuser au // phonétiste de s'arrêter à l'alternance. Car par l'alternance, il peut faire voir la conséquence grammaticale des faits phonétiques. Le phonétiste, lui, veut seulement montrer que la continuation dans le temps de

	<i>gesō</i>	<i>gestus</i>
c'est	↓	↓
	<i>gerō</i>	<i>gestus</i>

Mais s'il prend l'alternance :

et	<i>gerō</i>	↔	<i>gestus</i>
	<i>inserō</i>	↔	<i>insertus</i>

alors il peut rendre sensible par la grammaire elle-même la portée du fait établi. Et l'importance, on peut la voir en ouvrant une grammaire latine, où on dit que l'infinitif se forme en ajoutant *-re* au radical du présent.

Dans un deuxième cas (innovations analogiques) le phonétiste se trouve intéressé pour prévenir les objections relatives aux exceptions apparentes à sa loi phonétique, montrer qu'elle se vérifie // et, si l'on objecte les cas comme *melior* au cas de *pater familiās*, il faut qu'il puisse montrer que des cas comme *melior* ne comptent pas, qu'ils sont le résultat d'une action complètement indépendante de l'action phonétique. » [R 184-186]⁶⁶

Le souvenir de l'ancien *s* intervocalique est resté vivant pour les Latins à l'époque littéraire, et les grammairiens citent quantité de formes telles que *helus*, *helusa* pour *holus* et *holera* (abrégé de Festus), *āsa* (qui concorde avec le mot osque) pour *āra*, *hasēna* et *fasēna* pour *arēna*, *Fūsī* pour *Fūrī* (Pomponius)... Dans tous ces mots il faut lire *z* et non *s*. *Aurēliī*, du sabin **auselius* 'soleil' a été invoqué pour donner une étymologie à gr. ἥλιος, mais à tort : celui-ci est pour **sāwelios*, « parent définitivement de *sōl*, *-ōlis* latin » [R 187].

Les exceptions à la loi de rhotacisation ne sont qu'apparentes : un double *s* s'est simplifié après longue dans *haesi*, *causa*; *rōsa* et *cāsa* peuvent venir d'emprunts. Le cas le plus important est *nāsus* (à côté de *nāres*), pour lequel le skr. *nāsā* ne permet pas

⁶⁶ Tout ce passage sur l'analogie et l'alternance est à rapprocher de CLG 221-230 = CLG/E I p. 365-383 n° 2455-2557, particulièrement 2489-2498 et 2514-2516 (exemple de *bonōs*). Voir aussi notre conclusion p.90.

de rétablir un double *s*. «Pour M. de Saussure, *nāsus* n'est qu'une dissociation entre le singulier et le pluriel.» [R 189] On avait **nās*, où *s* s'est trouvé conservé par sa position, gén. *nāris*⁶⁷.

«Donc a) entre voyelle et voyelle il y a un double phénomène:

eso > *ezo* (sonorisation de *s*)

ezo > *ero* (rhotacisation de *z*).

C'est le premier fait le plus important quoique le moins visible; c'est lui seul qui a permis, rendu possible la rhotacisation, c'est lui seul qui montre le parallélisme avec *f*, *þ*, *h* (*nefela* > *nebelā*), avec les autres fricatives italiques.

b) entre fluide et voyelle: il y a abaissement de *s* > *z* (pas rhotacisation qui est un fait spécial!) Si le parallélisme *f*, *þ*, *h*, *s* se vérifie aussi dans cette position, il faut dire oui (cf. *albus*, *ambō* qui ont eu *f*). Pour *s* il faut en tous cas envisager // séparément

-elso- *-erso-* / et *-enso-* *-emso-*» [R 189-190].

b) Entre fluide et voyelle [R 190-202]

-elso- a dû subir une sonorisation *-elzo-* avant que n'intervienne l'assimilation dont témoignent *collum* (all. *Hals*) ou *velle* < *vel-se*. Un groupe *-ll-* latin peut provenir de sources diverses qui n'ont rien à voir avec l'*s*: *-ln-*, *-ld-*, *-dl-*, «ce qui fait que les *-ll-* sont tirés en différents sens par les étymologistes» [R 191].

-erso- a comme produit latin *-erro-*, où l'on hésitera encore moins à admettre l'intermédiaire *-erzo-*.

«Peut-être qu'il n'y a pas même à poser une assimilation par contact avec l'*r* voisin, mais on peut concevoir le deuxième *r* comme l'aboutissement spontané de *z* (comme dans *auris*).

Un parallélisme instructif (comme pour toutes ces fricatives) est celui du germanique. Il est dans une situation plus compliquée: il a à la fois *-erso-* et *-erzo-*. Or *-erzo-* seul > *-erro-*, l'autre se maintient avec sifflante, cf. all. *irren*, got. *airzjan* (pour **irzjan*).

Par là nous apprenons qu'il serait assez improbable que **torseō* soit > *torreō* sans qu'on ait à poser entre // deux **torzeō*.» [R 191-192]

Exemples latins du phénomène: *torreō*, *terra*, cf. gr. τέρο-ο-μαι, all. *Durst*; *horreō*, skr. *barṣas*, gr. χέρσοος; *errāre*, got. *airzjan*, gr. παλίν-ορσοος, ἄψορρος: la compa-

⁶⁷ Ernout-Meillet 429 citent la forme slave *nasŭ* où l'*s* peut reposer sur *-ss-* aussi bien que sur *-s-*. Voir également, à ce propos, la note de Saussure concernant les «Exceptions au rhotacisme», MSL 3/4, 1877, 299 = *Recueil* 376.

raison avec gr. ἔρπη appelle des réserves, cf. Kühner-Blass I pp. 92 et 147⁶⁸ qui suggèrent un *F* initial, ce qui rapprocherait le mot de lat. *verrō*, all. *ver-wirren*; *terreō* < **terseō* pour **tres-*, gr. τρέω, skr. *trasati*; *verres*, de la racine **wers-/wrs-*; *far*, *farris* n. < **bhar-s-*, cf. got. *bar-iz-eins*; *ferre* < **ferse*.

Observations: 1) Il est évident que des groupes *-rs-* ou *-ls-* ne sont jamais primitifs: *arsī* < **art-sī*; *arsus* < **arssos* < **art-to-s*; *fulsī* < **fulc-sī*; *ursus* < **orssos* < **ḡkso-s*, skr. ḡkṣas, gr. ἄρκτος; *accersō* (racine de *currō* < **curs-ō*) doit avoir base *-cers-sō*, cf. *visō* < **vid-sō* (Thurneysen, KZ 32, p. 571)⁶⁹.

2) «Il y a des cas où, encore en latin, par des formes alternantes, nous pouvons apercevoir *s*» [R 195]: *torreō/tostus* où *r* disparaît devant *s* + rigide comme dans **Turs-co-s* > *Tuscus*, *Mārspiter* > *Māspiter*, **tersta* > *testa*, cf. *terra*.

-emso-:

«Quoique le groupe avec *m* soit beaucoup moins fréquent que avec *n* il y a une raison de commencer avec *-emso-*» [R 196]

Les seuls exemples sont des parfaits en *-mpsī* de verbes comme *dēmō*, *sūmō*, *cōmō*, *prōmō*.

«Conclusion: le groupe *-emso-* semble avoir développé en latin une occlusive intercalaire; nous pouvons considérer l'orthographe *dēmsī* comme secondaire (comme *emtus* pour *emptus*). Par le fait de cette occlusive, nous n'avons plus l'occasion de voir si ce groupe laissé à lui-même aurait donné *-emzo-*. Dans le groupe *-empso-*, l'*s* se trouve dans un tout autre cas (comme *tesō*), après rigide, et n'a pas de raison de changer.

Première observation. Comment se traduirait le *z* s'il n'y avait pas eu intercalation du *p*: probablement par *-emmo-* (cf. *velle* pour *velze*).

Deuxième observation. Il est regrettable que nous n'ayons jamais d'exemples non grammaticaux, c'est-à-dire où le groupe ne serait pas réparti entre un élément radical et suffixal: *em-sī*, parce qu'on a à redouter là l'analogie (avec *promptus*?) mais sans vouloir rechercher si *promptus* et *prompsī* ne sont pas indépendants l'un de l'autre, M. de Saussure croit que c'est *prompsī* qui est le modèle, la forme qui a développé phonétiquement un *p*.

Troisième observation. Comme exemple non grammatical, on aurait pu espérer avoir le réflexe latin de **ōmsō-s* 'l'épaule' que nous avons dans got. *amsans* (seulement acc. pl.) valant germ. **ōmsō-ns* ou gr. ὤμος = **ōμσος*.

⁶⁸ La référence est donnée en marge du texte par Riedlinger, cf. n. 32.

⁶⁹ L'article de Thurneysen, «Italisches», date de 1893 (KZ 32, 554-572). Le rapprochement de la racine de *currō* n'est retenu ni par Walde-Hofmann I 63, qui admettent toutefois une forme de désidératif, ni par Ernout-Meillet 44, qui préfèrent rapprocher la famille de *arceō*.

Si notre supposition phonétique est juste, un tel mot eût donné en latin '*ūmpsūs*' pour '*om(p)sos*' – *ūmērūs* suppose une forme collatérale **ōmēsōs*, trisyllabique dès l'origine et ne livrant donc pas *-ms-* à notre observation.

Par parenthèse, il faut citer à l'appui de cette forme collatérale une glose d'Hésychius ἀμέσω = ὤμοι 'les épaules' (d'un dialecte illyrien, macédonien, à cause de *s* intervocalique qui ne s'explique pas en grec – mais la forme ne peut être suspectée: beau duel indo-européen tandis que Homère dit déjà ὤμοι! -α- est un vocalisme aussi non grec).» [R 197-198]

-enso-:

« Avec *-enzo-* nous aurions comme aboutissement *-enno-* (comme *collum*). Le fait que *s* ici se maintient ne paraît pas avoir frappé les étymologistes. Il faut d'abord donner les exemples car les origines de cet *-enso-* peuvent être très différentes. » [R 199]

Exemples: *censeō*, skr. *çamṣati*; *pinsere*, *pistus*, skr. *piṣṭas*; *anser* < **ghans-*, gr. *χᾱνες*; *menses*, gr. *μῆνες*; *mansi* en regard de *maneō*; *ensis* < **ḡsis*, skr. *asiṣ*, cas particulier où *ens-* « n'est pas de toute antiquité » [R 200].

« Appréciation de ce *-enso-* qui se transmet comme *-enso-* au latin.

Pour le groupe *-emso-*, nous avons vu le développement *-empso-*: il est assez naturel de supposer le même développement pour *-enso-* parallèlement à ce qui se passe dans d'autres mots; en effet, toutes les fois que le latin a connu *-ts-*, il ne présente plus que *s*. On ne // peut donc savoir si plus anciennement **anser* n'a pas été **antser*. L'avantage de cette hypothèse serait de supprimer l'exception avec les groupes comme **amfō* où l'occlusive s'est abaissée en *ambō*. Cela revient à dire que tandis que *anser* représente le même groupe que all. *Gans*, le rapport en réalité est plus indirect:

1. **hanser* 2. **hantser* 3. *anser*

Il faudrait toutefois admettre que cela s'est passé dans la branche latine, car le développement ombrien n'est pas parallèle (fait la différence entre *-ns-* et *-nts-*), mais cela n'empêche pas d'admettre l'hypothèse dans la branche latine. » [R 200-201]⁷⁰

Donc, si *torreō* (*-rs-*) s'oppose à *arsī* (*-rts-*) et *arsus* (*-rtt-*), *anser* (*-ns* < *-nts-*) ne se distingue pas de *sensī* (*-nts-*) ni de *sensus* (*-ntt-*). « Cela suggère l'hypothèse que dans *anser* aussi un *t* s'est intercalé primitivement. » [R 202]

⁷⁰ A. Martinet (*Economie* 345) se pose lui aussi le problème de la conservation en latin du groupe *-ns-* devant voyelle; il l'explique en reconnaissant à *s*, « fricative de longue date », une articulation plus ferme que celle des autres spirantes issues d'occlusives. Le rapprochement du cas de *dempsī* auquel procède Saussure est toutefois extrêmement ingénieux.

c) Entre voyelle et fluide [R 202-214]

« Aussi bien qu'on avait *albus* (f), *orbis* (f), on avait *rubro-* (f), *fragrāre* (h) (abaissement).

Eh bien, dans cette même position, que devient la quatrième fricative? Il s'agit des groupes *-esno-* *-esmo-*

-eslo- *-esro-*;

-esno- aboutit à *-ēno-* et il y a toute raison de supposer que c'est par l'intermédiaire de *-ezno-* (du moins on est plus près de l'assimilation avec *-ezno-* qu'avec *-esno-* et aucune raison d'admettre le contraire). // L'allongement est un allongement dit de phonétique compensatoire: en effet, pour la position,

$$\begin{array}{l} -esno- \\ -ezno- \end{array} = -ēno-$$

Il est absolument rare qu'un changement phonétique quelconque entame la quantité syllabique.» [R 202-203]

Exemples: *aēnus* (écrit parfois *abēnus* pour marquer l'hiatus) < **ajes-no-s*, cf. gr. ὀρεινός < *ὀρεσ-vo-ς; il est probable que la contraction en diphtongue dans *aeris*, *aera*, est plus ancienne que la réduction de *-esn-* en *-ēn-*, et **ajos* (qui aurait donné **aus*) a été remplacé analogiquement par *aes*; *cānus* < **cāsno-*, cf. *cascus*; *pōne* < **pos-ne* (ne pas y mêler le *t* de *post*, qui est de dérivation⁷¹), cf. *pos-sideō*⁷², *pos-terus*, *pos-tumus*; *dēgūnere* (Festus) < **gus-no-*, cf. *gustus*; *egēnus/egestas*; *vēnum*; skr. *vasnas*, gr. ὠνός se rapportant plus probablement à ὀνίνημι (sans *ʃ*)⁷³.

-esmo- a subi un traitement analogue en *-ēmo-* par *-ezmo-*. Les exemples ne sont pas nombreux, à moins de recourir aux composés (**dis-moveō* > *dīmoveō*).

«Il est toujours dangereux de mêler les deux sources; les deux phonétiques peuvent coïncider souvent, mais la phonétique du mot composé est à moitié à cheval sur la phonétique de la phrase et à moitié sur celle du mot simple.» [R 206]

⁷¹ Mais l'ombrien a *postne*, ce qui appuie une origine **post-ne*: cf. Walde-Hofmann II 335 et Ernout-Meillet 520.

⁷² Rapproché définitivement aujourd'hui de *possum* (premier terme *potis*), cf. Walde-Hofmann II 347, Ernout-Meillet 526.

⁷³ C'est pourtant le rapprochement avec *vēnum* qui prévaut à l'heure actuelle (Frisk 1149, Ernout-Meillet 721), M. Mayrhofer, *Kurzgef. etym. Wb. des Altind.*, Heidelberg 1956, III 177; il faut relever en outre que skr. *vasna-* est le plus souvent neutre. Voir MSL. 4/4, 1880, 311 où L. Havet écrit: «Le latin *vēnum* est, comme on sait, parent des mots grecs ὠνός, ὠνή, et des mots sanscrits *vasnás*, *vasnám*...»

Observations: 1) En latin classique, aucun groupe *-sn-* ou *-sm-* de quelque provenance que ce soit ne subsiste. En latin archaïque, on en trouve des exemples dont il paraît douteux qu'il s'agisse de *-esno-*, *-esmo-* primitifs: LOSNA (CIL I, 56) = *lousna* < **loucsna* (*lūceō*), av. *rāoḥšna* < **le/ouksno-*, d'où le nom perse de *Roxane*; TRIRESMOS (CIL I, 195), dans une inscription d'époque impériale qui pastiche les formes archaïques: *rēmūs* n'a probablement jamais eu d'*s*, cf. germ. *rōpra*, et si les auteurs de l'inscription ont recopié quelque chose d'ancien, il faudrait supposer un groupe complexe *-etsmo-*⁷⁴; *duśmo* (abrégé de Festus) pour *dūmus* pourrait être quelque chose comme **ducsmo-*; *cesna* (Festus également) pour *cēna* repose sûrement sur un autre groupe que *-sn-* (on a supposé **cersna*⁷⁵).

2) L'examen des groupes *-esno-* et *-etsno-* permet de constater que leur aboutissement est le même que celui du groupe *-esno-* (*lūna*; *sub-tēmen* < **tecsmen*), mais

«la chronologie n'a pas dû être la même; cela est à supposer d'avance et est confirmé par le fait que des groupes qui ont perdu récemment un *k* ou un *t* arrivent comme *-sn-*, *-sm-* en latin archaïque, et non ceux qui depuis l'origine avaient *-esno-*, *-esmo-*; ces groupes ont été réduits beaucoup plus anciennement, alors

3) la supposition de l'abaissement *-ezno-*, *-ezmo-* n'est pas mise en danger: il y a deux phénomènes:

<i>-esno-</i>	<i>-esno-</i>	
<i>-ezno-</i>	<i>-e(c)sno-</i>	
<i>-ēno-</i>	<i>-esno-</i>	latin archaïque
<i>-ēno-</i>	<i>-ēno-</i>	latin classique

Ce dernier *-ēno-* est obtenu par une tout autre voie que l'autre.

L'inscription du tombeau de Romulus (trouvée il y a six ans au Forum) – la plus archaïque que nous ayons: il y a la forme ultra-archaïque *iouxmenta*. // Il doit s'agir de ce qui est latin classique *jūmenta* 'bêtes de somme'; l'intermédiaire **jousmenta* ne nous est pas conservé; ainsi à l'époque contemporaine où l'on disait *jouxmenta* on devait dire **egeznos*, tandis qu'à l'époque classique on ne voit aucune différence.» [R 209-210]

-eslo- aboutit à *-ēlo-*. Encore une fois, il n'y a pas à s'occuper des groupes complexes (*tēla* < **tecsla*; *vēlum* < **vecslom*, cf. *vexillum*, *vehere*).

⁷⁴ Les dictionnaires d'aujourd'hui expliquent la forme par un suffixe **-smo-* attesté en grec et en lituanien (Walde-Hofmann II 428, Ernout-Meillet 569). En cas de groupe **-tsmo-*, peut-être pourrait-on rapprocher les formes à *t* comme ἐπέτης, ἐπετμόν, *ratis*.

⁷⁵ Ou plutôt **kert-snā*, Walde-Hofmann I 198, Ernout-Meillet 112.

Exemples: *pīlum* < **pis-lo-*; *vīlis*, issu probablement de **veslis*, cf. *vēnum*⁷⁶: «la modification *i* > *e* (*sic*), *u* > *o* est connue en latin, mais la loi n'en est pas connue (cf. Niedermann, 'e und i im Lateinischen')» [R 211]⁷⁷; le couple *bālāre*/*an-bēlāre* contient une alternance qui ne peut guère s'expliquer que par la présence ancienne d'un *s* (**bāslā-*, **anhēslā-*) («conclusion tirée par M. Ls. Havet» [R 211])⁷⁸.

-*esro-* reçoit un traitement très particulier. A l'initiale, **sr-* donne **pr-* puis *fr-* (*frīgus* < **srīgos*): or l'évolution est semblable pour le groupe **sr* intérieur: **fūnes-ri-s* > **-epris* > *-efris*, qui subit l'abaissement pour devenir *fūnebris*, cf. **rubro-* > **rufro-* > *rubro-*.

Les exemples sont plus nombreux que pour **sr-* initial: *lūgubris* < **lūgos-ri-s*; *muliebris* < **mulies-ri-s*, cf. *mulier* («remarquons la solidarité des observations phonétiques: le *b* d'un mot nous enseigne que l'*r* d'un autre vient d'un *s*!» [R 213]); *sobrinus* < **sosr-īnos*, cf. *soror*; *tenebrae* < **temōsra-*, cf. *temere*, skr. *tamas* (le *n* latin pose la seule difficulté)⁷⁹; *membrum* < **mems-ro-*, got. *minz*; *crābrō* contient aussi un groupe **-sr-*. Ce groupe n'a pas pu, comme on l'a cru, se développer en *-str-*: ce dernier remonte soit à *-str-* (*nos-tro-*, *sē-mestris*) soit à *-itr-* (*eqves-tris* < **eqvet-tri-s*).

d) *s* devant une rigide douce [R 215-218]

Quoique rien ne s'oppose, «phonologiquement» [R 215], à la prononciation de *-sd-*, *-sg-* avec l'*s* dur, ces groupes semblent avoir été convertis en *-izdo-*, *-izgo-* dès l'indo-européen. C'est là le seul cas où l'indo-européen aurait connu le son *z*, comme représentant de *s* devant rigide douce. «De fait, c'est que les langues qui ont conservé la sifflante dans ce groupe la présentent comme *z*» [R 215] (**nisdo-s*, lit. *lizdas*, alors qu'en germanique la sifflante ne peut apparaître que comme dure puisque *d*, *g* > *t*, *k*: *Nest*). Dans le latin *nīdus*, le *z* est éliminé avec allongement compensatoire.

«Pris en lui-même, le phénomène est parallèle de caractère et de date à celui de **egeznos* > *egēnus*, mais ce qui est différent, c'est la date du *z* lui-même: **egeznos* est en italique encore **egesnus*, tandis que un millier d'années avant cet état (**egeznos*), on avait déjà **nizdos*.

Ce *z* n'a donc rien à faire avec l'abaissement italique des fricatives, il est constitué dès l'origine.» [R 216]

⁷⁶ Etymologie accueillie par Walde-Hofmann II 790, rejetée par Ernout-Meillet 736.

⁷⁷ Darmstadt 1897, 51, 92.

⁷⁸ De manière indirecte, dans une note sur *īlico* (MSL 5/3, 1883, 229-230; cf. Niedermann, *ibid.* 52).

⁷⁹ La forme védique *tāmīsrās* (pl.) qui permet de reconstituer ce prototype n'est pas donnée ici.

Exemples de *sīdō*, ancien présent redoublé **si-sd-ō*, cf. gr. ἴζω qui représente **si-zd-ō*; *pēdō*, slovène *pezd-ēti*.

Groupe -*sg-* (-*zg-*):

«Il est intéressant de constater ici qu'il n'y a pas eu assimilation, perte de la consonne, mais rhotacisation comme pour les autres *z* qui n'avaient pas été réduits.» [R 217]

Exemple: *mergō* (et *mergus*, nom d'un oiseau), skr. *majjati*, lit. *mazgó-ju*.

Il est toutefois exclu d'admettre, comme on a pu le faire, que *z* se soit rhotacisé devant des consonnes autres que *g*: *carmen* ne peut être pour '*casmen*' qui deviendrait '*cāmen*'.

Groupes -*esdho-*, -*esgho-*, -*esbho-*: le traitement italique des aspirées leur confère une destinée toute différente de celle de **-esdo-*: «la fricative s'interpose à un certain moment» [R 218].

[R 219-221] LA SEMI-CONSONNE *j*: GÉNÉRALITÉS

«Il y aurait en réalité un préambule phonologique à donner à l'histoire du *j* et *w*, et portant sur la nature de ces sons au point de vue physiologique de l'analyse de la parole. Cela nous conduirait trop loin.

Bornons-nous à dire qu'il faut entendre par *j* et *w* un *i* et un *u* consonnes (ce qui ne dit rien, ce n'est qu'un mot! – mais cela signifie que: à la différence d'autres voyelles, ces voyelles *i* et *u* suivies d'autres voyelles donnent l'impression de consonnes, et un des faits ou signes qui accompagnent la chose, c'est que dans ces cas *i* et *u* ne font pas syllabe). Physiologiquement, on ne découvre aucune différence entre *i* et *j*, *u* et *w*: c'est la même articulation, et cependant ces sons opèrent d'une façon différente sur l'oreille: tel est le problème, identité à la fois et diversité de *u* consonne et voyelle. //

Autre fait: il ne peut y avoir de *w* et *j* que devant voyelle: on ne peut avoir *ejg* ou *ej/*, il faut toujours une voyelle après pour que *j* puisse fonctionner comme consonne.

Le *j* possède un sosie qui ne paraît pas avoir existé en indo-européen. Voici sa place phonologique:

	<i>k</i>	<i>ḥ</i> (fric.) (<i>machen</i>)	<i>ḥ</i> (fric. palatale) (<i>ich</i>)
douces	<i>g</i>	<i>ǵ</i> (signe anglo-saxon) (<i>Taǵe</i> dans une prononciation très septentrionale de l'allemand)	<i>ǵ</i> (<i>seliǵe</i> , id.)

Les phonétistes allemands disent que c'est *ǰ* qui fonctionne dans *Jahr* tandis que c'est *i* consonne dans le français *bien, mieux* [... // ...] (notons que, avec *ǰ*, on peut avoir des groupes *eǰg, eǰ/*, tandis que avec *i*-consonne c'est impossible à moins de tomber dans la diphtongue, ce qui est tout autre chose).

i dépasse la valeur que nous donnons au jod. Une des valeurs à donner à *i, u*, c'est le *j* et *w*; mais l'autre valeur, c'est aussi de *i* et *u* dans diphtongue: *ei*; là nous n'admettons pas *j*! (tous les ouvrages de linguistique ont abandonné *j* pour *i* – M. de S. n'adopte pas cette dernière notation).» [R 219-221]⁸⁰

[R 221-292] *j* EN GREC

Le grec a supprimé radicalement *j* en toutes positions, à l'initiale devant voyelle (*jō-*), après consonne (*djō-, sjo-, -edjō-, -esjō-*) et entre voyelles (*-ejo-*).

[R 222-228] 1° A l'initiale devant voyelle

A l'initiale devant voyelle, **j* reçoit de manière inattendue deux traitements différents, l'un par l'esprit rude (*ἦπαρ/jecur*), l'autre par ζ (*ζυγόν/jugum*). Aucune explication satisfaisante de ce fait n'a été donnée.

«Le plus raisonnable est de supposer avec Brugmann⁸¹ qu'il faut séparer dès l'origine un *j* = *i*-consonne et *j* = *ǰ*. M. de S. ne croit pas qu'on puisse démontrer la chose, mais remarquons qu'elle n'a pas de conséquences: il ne s'agit que d'expliquer ζυγόν, mais en // définitive la question n'a pas de ramifications.» [R 222-223]

Exemples de la série ἦπαρ, «qu'on peut dire normale» [R 223]: ἄγιος, ἄζομαι, skr. *yajati*; relatif ὅς, skr. *yas*, ainsi que ὅτε, ὅδι, ὅσος (à distinguer du démonstratif **so* > ὅς dans ἦ ὁ ὅς; la forme **so*, équivalente à la pause, est conservée dans l'article ὁ); ἦ-σω, de ἦμι < **ji-jē-mi*, lat. *jēci*; ὑμεῖς, dat. skr. *yusma-bhyam*, mais l'esprit rude n'a pas de valeur positive pour l'étymologie quand on a affaire au timbre *u* initial qui s'en est chargé partout⁸², cf. ὑπό, skr. *upa* etc., par une analogie, «qu'on pourrait appeler moutonnière (car le sens n'y est pour rien)» [R 225], des cas où *u* initial venait de **su-* ou de **ju-*.

⁸⁰ Cette dernière remarque, entre parenthèses, est donnée en marge du manuscrit (R 221). Pour ce passage qui concerne la théorie saussurienne de la syllabe, cf. CLG 91-93 = CLG/E I 142-144 n° 1043-1066, et «Notes inédites de F. de Saussure» publiées par R. Godel, CFS 12, 1954, 49-71: «L'apparition, il y a une dizaine d'années, des signes *i* et *u* avec le sens qu'on leur connaît me plongea, s'il est permis de l'avouer, à cette époque, dans un étonnement sans pareil. (...)» (N° 5, 52-53). Cf. n. 138.

⁸¹ Cf. *Grdr.* I² 1 262, 2 793.

⁸² Aussi est-il également possible de rattacher ὑμεῖς à la racine du latin *vōs*, cf. Chantraine, *Dict.* 1156, Frisk II 964, M. Lejeune, *Phon.* § 167 n. 3.

Exemples de la série ζυγόν: ζέω, v.h.a. *jesan*, skr. *yasati*; ζεία (skr. *yavas*, lit. *javas*) pour lequel on peut poser *ζεφεσ-ā plutôt que *ζεφjā au vu du skr. *yavasa-s* (hom. ζεί-δωρος, peut-être bien pour ζεφεσ-); ζύμη < *ζυσ-μā, lat. *jūs*, *jūris* 'jus', skr. *yūṣa-s*; ζώννυμι, lit. *jūs-ti*.

Cette série ζυγόν a quelque chose d'énigmatique. En général, ζ grec vient d'une combinaison consonne + yod (*dj, *gj). Peut-être a-t-on eu, en grec anté-historique, une prononciation *djugom (cf. *Jacobus*, qui donne *Giacomo* en italien et *dj* dans tout le roman). «Mais ce n'est pas une solution du moment que ἦπαρ, etc. ne vérifient pas l'unité du traitement.» [R 228]

[R 228-272] 2° Après consonne (à l'initiale et à l'intérieur)

La fréquence du groupe intérieur consonne + yod tient à l'existence de quatre suffixes importants commençant par j: 1) suffixe verbal -je-/jo- spécifique du présent, servant à dériver un verbe d'un nom (*kārūk-jo-men); 2) suffixe primaire de présent -je-/jo- s'ajoutant à une base (racine) (*sed-jo-men); 3) suffixe -jā, gén. -jās formant des féminins de thèmes consonantiques (*legont-jā, *Krēt-jā); 4) suffixe primaire -jōn, -jōnos de comparatif (*mak-ro-s, *mak-jōn).

-edjo->-ezo-. Il faudrait se demander ce que représentait ζ (noté σδ en quelque position qu'il soit par certains dialectes). Il semble que le groupe commençait par une sifflante en protogrec: peut-être était-ce un double z, et «peut-être d'une espèce particulière -zz-. La question est très vaste et ne peut être traitée en dehors de la question du -σσ- de κηρύσσω (ne valant probablement pas pour -σσ-!).» [R 232]⁸³

Exemples: 1) présents secondaires: *πεμπαδ-jω>πεμπαζω; παίζω/παιδ-; φροντίζω/φροντιδ-; δωρίζω/δωριδ-; 2) présents primaires: ὄζω/ὀδ-μή; σχίζω/σχίδ-αξ; ἔζομαι/ἔδος; σκύζομαι/σκυδ-μαίνω; φράζω/φράδ-μων; féminins primaires en -jā: σχίζα; ῥίζα < *φριδ-jā, cf. *rādīx*.

dj->ζ. L'exemple principal est Ζεύς. Le latin, qui réduit *dj- à j-, ne peut être invoqué pour départager les ζ initiaux du grec en ceux qui viennent de *dj- et ceux qui viennent de *j-.

-egjo->-ezo- comme -edjo-, mais «il est possible et même assez probable que les deux produits n'ont d'abord pas été identiques» [R 234].

Exemples: 1) présents primaires: στίζω/στιγ-μή; στάζω/σταγ-ών; φρέζω/φέρων; présents secondaires: πομφολύζω/πομφόλυγ-ες; ἀρπάζω/ἀρπαγή; στηρίζω/στηριγξ; 3) féminins en -jā: hom. φύζα/φυγή; μάζα/μαγίς, -ίδος, μάγειρος⁸⁴; 4) comparatifs en -jōn: Hérod. μέζων < *μεγ-jων (att. μείζων soulève, comme κρείσσων, un problème par son ει, dont la présence est indépendante du

⁸³ Saussure avait une idée bien particulière de ces groupes, cf. *infra* R 238-243. Voir aussi Ascoli, *Vorlesungen* 115-116 et L. Havet, «Sur les divers sons du z grec: renseignements tirés des langues italiotes», *MSL* 3/3, 1877, 192-196.

⁸⁴ Le rapprochement de μάγειρος est très douteux, cf. Frisk II 156; Chantraine *Diat.* 656 ne l'envisage même pas.

*j); ὀλεῖζων/ὀλίγος, où ει s'explique dès l'origine par l'état de la racine, le comparatif en -jōn étant «coordonné à l'adjectif» [R 236] et non dérivé de lui⁸⁵.

«*Observation.* Depuis que nous nous occupons du jod, nous procédons par conclusions morphologiques en nous dirigeant sur l'alternance. Cette méthode // est légitime, mais a besoin d'un contrôle permanent. Si nous continuions à l'employer sans autre, nous trouverions que βj a aussi donné ζ.» [R 236-237]

Exemple: víζω/χέρ-νιβ-α. Or l'alternance β/ζ n'apparaît que quand β est pour *g₂: à aucun moment il n'y a eu -βj-, mais c'est *-g₂j- qui, comme *g₁j-, aboutit à ζ:

«au point de vue de la méthode, nous voyons que l'alternance peut tromper très souvent et doit être contrôlée: dans le cas présent, cf.: all. *Nixe*» [R 237].

gj- initial donne ζ: exemple important de la famille de ζῆν, ζω-ός, qui concerne aussi *g₂. «Racine voisine (sans jod, mais avec i)» [R 238] dans βίος < *βιFος. -ekjo- et -ekhjo-: ces groupes aboutissent «à un certain son double rendu graphiquement dans la plupart des dialectes par -σσ-» [R 238].

Exemples: 1) présents secondaires: φυλάσσω/φύλακ-ς; κηρύσσω/κηρυκ-ς; φοινίσσω/φοῖνικ-ς; 2) présents primaires: λεύσσω/λευκός; πτύσσω/πτυχή; πτώσσω/πτωχός; ὀρύσσω/ὀρυχή; 3) féminins en -jā: Κίλισσα/Κίλικ-ς; ion. Θρήϊσσα/Θρηῖκ-ς; 4) comparatifs en -jōn: ἥσσω/ἥκ-ιστα (ἥσσα pouvant être citée comme formation primaire en -jā); hom. μάσσω/μακ-ρός; ἐλάσσω/ἐλάχ-ιστα; θάσσω/ταχύς; ἄσσω < *ἀνσσω/ἄγχιστα.

kj- initial est rare; il donne σ- dans σεύω < *kjeu-/kju-, skr. *gyu-ta-s*, pft. hom. ἔσσομαι.

«*Observation sur ce -σσ-.* Il ne coïncidait pas avec un -ss- quelconque. Nous avons un point de repère 1) en comparant ce que donnent -ss- issus de -kj- ou -χj- avec ce que donnent -ss- issus de:

-ss-	-ts-
ἔσσομαι	ποσσί
aboutit à ἔσομαι	ποσί ↓

⁸⁵ On peut déduire de ce passage que Saussure rapprochait ὀλίγος de λουγός 'destruction, mort': mais ὀλεῖζων peut aussi être analogique de μείζων, etc. (Frisk II 376, Chantraine *Dict.* 791).

En regard de μείζων et de ὀλεῖζων, R 236 porte en marge des références à Kühner-Blass (p. 565 sv. et p. 567); cf. n. 32.

Au contraire, pour -σσ- issu de -kj- ou -χj- nous trouvons plus tard : φυλάσσω (koinè), φυλάττω (attique).

La difficulté est de dire de quelle façon ces -σσ- se distinguaient : une hypothèse est qu'à l'origine -kj- > -bb⁸⁶. En tous cas il faut admettre une différence avec -σσ- ordinaires de -σσ- ou -τσ-.

2) Après nasale

[*παντ-σί]

[*ἀγχχjon plus près]

*πανσσί

πανσί (crétois etc.) *ἀνσσον

πασί

ἄσσον

La nasale se réduit bien comme devant autre sifflante, mais ce qui est à remarquer, c'est que ce groupe conserve toute son épaisseur après nasale, n'a cessé d'être double. // L'opposition serait encore plus marquée si nous avions la forme attique qui serait 'ἄττον' (τ a commencé par être une sifflante ou quelque chose d'approchant, autrement v ne serait jamais réduit).

3) Il règne une incertitude parallèle entre ce qu'était -σσ- pour -kj- et -ζ- pour -gj-, et peut-être y avait-il parallélisme dans la prononciation primitive, l'un étant le groupe dur et l'autre le groupe doux.

Dialecte commun attique béotien

σσ

ττ

ττ

ζ

ζ

δδ

(σφάδδω = σφάζω = <*σφαγγω).

D'autres dialectes ont -ττ- ou -δδ- sans que cela se corresponde comme pour le béotien. Il faut noter simplement que pour une recherche sur ce qu'a pu être le ζ on ne peut se passer de considérer -σσ-/-ττ- issus de -kj-.

4) Les dialectes qui ont -δδ- à la place de ζ à l'intérieur ont en partie δ initial à la place de ζ (cf. Δεύς, béotien (Aristophane, *Acharn.* 911)). Pour kj-initial, c'est σ (σεύω) pour σσ. Il se pose la question : en attique, ne devrait-on pas pour cet s avoir τ ? // Et en effet ; σεύω (Tragiques) ne paraît pas être attique, et cf. τήμερον attique pour σήμερον (composé de *ki-s – cf. *citra* – : *kj-āmeron). L'opposition est donc la même que de φυλάττω à φυλάσσω.» [R 241-243]

-etjo-, -ethjo- :

«Il existe un ou deux mots qui semblent refléter le traitement normal de -tj-, et nous voyons que le produit coïncide avec celui de -s- et -t- et est donc formellement différent de -kj-.» [R 243]

⁸⁶ On pose ordinairement une évolution *kj > *tj > ts (M. Lejeune, *Phon.* § 69).

Exemples : *μεθ̥ιος > hom. μέσσοις et μέσοις, comme ἔσσομαι et ἔσομαι, puis μέσσοις ; *ποτ̥ιος > hom. πόσσοις et πόσοις, ultérieurement πόσοις (et de même τόσοις).

« Mais l'immense majorité des cas se comportent autrement et ont adopté ce qui n'est régulièrement que le produit de *-kj-*. On parle de substitution analogique, mais qui est bien difficile à justifier, à comprendre. » [R 244]⁸⁷

Exemples : *μελιτ̥-*jǎ* > μέλισσα, att. -ττα; Κρήσσα; νήσσα/lat. *anat-*; χαρίεσσα ou -εττα < **-Fet-jǎ*; πλάσσω, -ττω.

« Ces exemples sont donc contraires à ce que faisait attendre μέσοις, un exemple aussi clair et sûr (même en laissant de côté πόσοις). Si dans certaines classes on peut admettre une analogie, dans des exemples isolés comme νήσσα le fait est bien difficilement attribuable à l'analogie : un contact s'est établi – inexplicable – entre *-tj-* et *-kj-* et qui n'est pas originaire. C'est pour cela qu'on peut supposer pour ζ < *-δj-* et *-γj-* qu'il y a là aussi un fait mystérieux qui a rapproché les deux produits de *-δj-* et *-γj-* différents à l'origine. » [R 245]

Après ν, le groupe *-tj-* est resté fidèle à l'évolution régulière : *παντ̥-*jǎ* > πάνσα (crét.) > πᾶσα par opposition à ἄσσον (**-vχj-*); *φεροντ̥-*jǎ* > -ονσα > -ουσα avec un σ panhellène, alors que ἄσσον pourrait apparaître dialectalement comme ἄττον⁸⁸.

-epjo-, *-ephjo-*:

« Il n'y a pas de doctrine absolument reçue sur ce qu'a donné le *-pj-* en grec. La question se trouve presque limitée en fait à savoir ce que l'on pense des présents comme τύπτω, ῥίπτω, σκάπτω, κάμπτω, κόπτω, κλέπτω.

Ce sont des présents en *j* : *τυπ̥jω, et ces présents établissent le traitement de *-pj-* pour lequel il faut admettre comme produit *-πτ-*. Il est extraordinaire qu'on n'admette pas la force démonstrative de ces présents.

1) Si *-πτ-* n'est pas le type représentant le traitement de *-pj-*, on doit conclure qu'il n'y avait jamais de présent en *-jω* après racine en π, attendu qu'on ne les // trouverait pas ailleurs. Or qu'y a-t-il de plus invraisemblable que cette lacune, pourquoi le grec éviterait-il systématiquement de former un présent en *-jω* dès que la racine est en *-π*? On ne connaît aucune répugnance du grec pour une consonne quelconque.

⁸⁷ Les données mycéniennes vont d'ailleurs contre une explication par l'analogie (M. Lejeune, *Phon.* § 93 et 98) et ce double traitement reste mal expliqué.

⁸⁸ Pour M. Lejeune (*Phon.* § 101 n. 1) ἄσσον est une réfection de *ἄσον (*ἄνσον, de *ἄγγχον) d'après ἔλασσον, etc.

2) Ce serait alors un présent en -τω; or on ne découvre que quelques indices d'un tel présent: un des exemples rares c'est ἀνύτω à côté d'ἀνύω (τίκτω est pour *τί-τκ-ω).

Ainsi deuxième invraisemblance: une formation très difficile à découvrir ailleurs deviendrait courante quand la racine finirait par π.

Chaque chose revient à sa place si on voit dans τύπτω etc. le vrai type de la formation -πj-. » [R 246-247]

Pour un cas, il existe des correspondants clairs en latin et en sanskrit: σκέπτομαι (avec inversion de la racine), cf. skr. *paçyati*, lat. *speciō*, exemple «qui donne donc un argument dans sa particularité (la classe en donnait un dans sa généralité)» [R 248]. Exemples où -πτ- est pour *-phj-: βάπτω/βαφή; ἄπτω/ἄφή; κρύπτω/κρύφα.

phj- initial donne πτ- dans πτύω⁸⁹, lit. *spjūtas* (racine *spju-/pju- dès l'origine, cf. *steg-/teg-, et caprice supplémentaire dans lat. *spuēre*, qui repose sur *spu-: on trouve une alternance analogue dans la racine *sjū-/su-, lat. *suō*, got. *sjujan*, gr. κασ-σύω).

Après avoir été très contesté, le traitement -πj->-πτ- «est cependant admis par Brugmann aujourd'hui» [R 250]⁹⁰. Un autre exemple clair est fourni par χαλέπτω, qui ne peut être dérivé de χαλεπός par autre chose que par -jo-.

Quand -πj- paraît donner -σσ- (πέπων/πέσσω), il s'agit toujours d'un π issu du k vélaire primitif k₂ (ici: *pek₂-, v. sl. *pekō*, lat. *coquō* < *quoquō < *quequō < *pequō).

Exemples: ὄπωπα/ὄσσομαι, ὄσσε < *ok₂-j-, lat. *oculus*; Féπος/hom. (F)ὄσσα < *wok₂-ja, lat. *vōcem*.

Remarques: 1) Dans le groupe -kj-, il est indifférent pour le produit que le k soit de l'espèce 1 ou 2. 2) C'est la seule position où *k₂ s'est «déchargé de son parasite labial w» [R 252]. Si l'élément labial s'était maintenu, on aurait -πτ- et non -σσ-. 3) Le rapport πέπων/πέσσω (k₂) a son pendant dans χέρνιβα/νίζω (g₂). 4) Un verbe en -πτω ne peut en principe venir d'une racine terminée par k₂. Par exemple, le rapprochement que l'on aime à faire entre ῥάπτω et *sarciō* est impossible: c'est 'ῥάσσω' qui serait la forme orthodoxe; d'autre part, ῥαφή indique un ancien *ῥαφ-jω. Mais cela ne doit pas exclure la possibilité d'un présent analogique postérieur en -πτω, cf. πέπτω pour πέσσω chez Théophraste, qui «est construit sur la proportion κλέψω: κλέπτω = πέψω: x» [R 253].

Les groupes fluide + yod: il faut séparer ce qui s'est passé a) pour -lj-, b) pour -rj-, -nj-, -mj-.

-eljō- s'assimile en -ello- dans tous les dialectes sauf le cypriote. Exemples: ἄλλος/lat. *alius*; φύλλον/lat. *folium*; présents en -jo- comme ἄλλομαι/lat. *salio*, στέλλω/στολή, d'autres verbes en -λλω pouvant aussi s'expliquer par -νω, par

⁸⁹ L'arménien *t'k'anem* 'cracher' permet toutefois de supposer une initiale *pt-* étymologique en grec (Chantraine, *Dict.* 951).

⁹⁰ Le traitement -πj->-πτ- est en effet admis comme «wahrscheinlich» par Brugmann (*Grdr.* I² 1 277).

exemple βάλλω⁹¹; comparatifs comme μάλλον < *μαλ-ιον, où l'*ā* inattendu n'a rien à faire avec yod (cf. μεῖζων)⁹². Le cypriote diffère curieusement des autres dialectes, y compris de l'arcadien dont il est en général très proche, et présente αἶλων pour ἄλλων, Ἀπειλων et Ἀπέλλων pour Ἀπόλλων, mais la variation dialectale est très forte pour la deuxième syllabe de ce mot et la forme ne remonte pas sûrement à -lj-⁹³.

-rj-, -mj-, -nj-: «Une très forte anomalie nous force à considérer séparément» [R 256] trois positions différentes.

1) Après syllabe contenant *a* et *o* se produit le changement panhellène dénommé épenthèse («mot qui n'éclaire pas le phénomène»): il s'agit du «passage apparent d'un *i* dans la syllabe précédente» [R 256] (-ανjo-, -αρjo->-αινο-, -αιρο-).

«La manière exacte dont s'est fait le passage reste discutée entre phonétistes. Autrefois, on admettait le développement d'un *i* dans la syllabe précédente, provoqué par le *j*, puis chute du *j*: -ανjo->-αινjo->-αινο-, aujourd'hui on admet qu'une consonne mouillée aurait déteint sur la syllabe précédente en se guérissant elle-même de sa mouillure.» [R 256]⁹⁴

Le groupe -amjo- se confond avec -anj-: on suppose en effet que κοινός est issu de *κομ-jo-ς, où *-mj->-nj-.

Exemples d'épenthèse: χαρᾶ/χαίρω; ἐφάνην/φαίνω; βαίνω < *βαμ-ιω, all. *kommen*, skr. *gam-*; ὀνομαίνω; μάκαρ/μάκαιρα; μέλας/μέλαινα; probablement χλαῖνα qui peut être parent de χλαμύς; μοῖρα/μόρος; δέσποινα < *ποτνια⁹⁵. Dans ces cas, le processus est commun à tous les dialectes.

2) Pour les groupes -ερjo-, -ενjo-, le tableau devient différent selon les dialectes.

Eolien	Ionien, Doris mitior	Doris severior
χαίρω, φαίνω	χαίρω, φαίνω	χαίρω, φαίνω
μοῖρα	μοῖρα	μοῖρα
φθέρρω, κτέννω	φθεῖρω, κτείνω	φθῆρω [κτήνω]

Dans le cas de χαίρω, la diphtongue est panhellène; dans le cas de φθεῖρω, «la diphtongue n'est que dialectale et qu'apparente» [R 259].

Car s'il y a une vraie diphtongue -ei-, héritée de l'indo-européen dans des mots comme δείκνυμι, τεῖχος, γλυκεῖ < -εφι, il y a une fausse diphtongue -ei-, purement graphique, notant *ē* fermé dans γλυκεῖς < -έφες, φιλεῖτε < -έετε. Il faut opposer τεῖχος (ει), φιλεῖτε (ē), θῆσω (η). Les *ē* prennent naissance lors des contractions de deux *e* et chaque fois que *e* subit un allongement compensatoire: *ὄρεσνός >

⁹¹ En pareil cas, on attendrait en ionien-attique un traitement analogue à celui de στήλη < *στάλνᾱ.

⁹² Saussure voyait aussi -jo- dans πολλός, cf. sa remarque du 9 février 1889 à la séance de la Société de linguistique de Paris (*Recueil* 602).

⁹³ Nouveau renvoi à Kühner-Blass (I p. 10 et n.) dans la marge de R 255, cf. n. 32.

⁹⁴ C'est ce que M. Lejeune appelle palatalisation régressive (*Phon.* § 176 n. 1).

⁹⁵ L'exemple de δέσποινα en regard de πότνια contredit cependant la règle consonne + fluide + *iā* formulée plus bas (R 270).

ὀρεινός, *έσμί>είμί; ils n'apparaissent ni en éolien, qui redouble sans allonger, (έμμί, ξέννος), ni en hyperdorien où εε>η (φιλητε) et où le produit de l'allongement compensatoire est marqué par η (ήμί, Φαηνός, ξηνος).

Il y a toute une période (celle qui précède l'introduction dans l'alphabet de H et Ω) où l'on peut observer, dans les inscriptions attiques, la notation de la pseudo-diphtongue. Alors qu'on écrit ΔΕΜΟΣ comme ΓΕΝΟΣ, ΜΕΝ = μέν et μήν, mais ΤΕΙΧΟΣ et ΕΙΜΙ 'j'irai', on a ΕΜΙ 'je suis' = έμι. Donc Ε = ε, έ, η dans la première orthographe.

	ε	η	έ	ει
1 ^{re} orthographe	Ε	Η	Ε	ΕΙ
2 ^e orthographe	Ε	Η	ΕΙ	ΕΙ

«Cf. pour les exemples la 'Grammatik der attischen Inschriften' de Meisterhans, 3^e éd.» [R 263]⁹⁶

Dans les dialectes où ει apparaît pour έ, on trouve également une pseudo-diphtongue ou notant ο fermé (vraie diphtongue dans σπουδή, ού, pseudo-diphtongue dans μισθοῦμεν<-όομεν, γούνατα<*γονφατα, éol. γόννατα).

Comme pour d'autres groupes tels que -σν-, -νφ-, il y a un «allongement compensatif» [R 264] dans φθείρω en face du redoublement éolien. Le traitement est donc encore plus différent qu'il ne semblait de χαίρω, qui possède pour sa part une vraie diphtongue.

«Le cas remarquable, c'est celui de χαίρω panhellène: // plus la voyelle était ouverte, plus elle a laissé de place à l'jod pour se manifester par épenthèse. Avec *φθερjω, il ne s'est d'abord rien passé, puis s'est faite la réduction habituelle du j, différente suivant les dialectes.» [R 264-265]

Exemples: τείνω/τέν-ων; σπείρω/σπορά; άγείρω; féminins en -jā: στεῖρα/στέρομαι; πεῖρα/ex-per-ior; dérivés en -jā: τέρεινα<-τεν-jā; δμήτειρα<-τερ-jā; σώτειρα; comparatifs: χείρων/éol. χέρρων, hom. χέρ-ηες.

3) Les groupes -rjo-, -urjo-, ont donné en éolien -rpo-, -urpo-, ailleurs -ipo-, -ūpo- (même aboutissement pour -vjjo-, etc.). Exemples: όλοφύρω, éol. όλοφύρρω; κρίνω, éol. κρίννεμεν.

«A remarquer sur l'ensemble des groupes:

1) Le protogrec a connu encore pleinement le jod après consonne, mais peut-être pas dans tous les groupes en question, et chacun devrait être repris à part: ainsi, pour unir la différence dialectale -σσ-/-ττ-, il n'est pas sûr que nous ayons à poser pour le protogrec -kj-: il se peut qu'au moment de la séparation dialectale on ait eu -h̥p- et seulement plus anciennement -kj-.

⁹⁶ Titre complet: K. Meisterhans, *Grammatik der attischen Inschriften*, 3^e éd. par les soins de E. Schwyzler, Berlin 1900. Cf. D. Gambarara, *art. cit.* 350.

Mais dans beaucoup de cas, *j* doit probablement être restitué: en tous cas pour *-ep-jo-*. Pour *-ljo-*, le cas est particulier: donne *-λλ-* dans tous les dialectes sauf dans le cypriote; sans le cypriote, il n'y aurait pas de doute que le protogrec s'était déjà débarrassé du *j*; mais à cause de cypriote, nous sommes obligés d'admettre encore le jod au point de convergence: et c'est chaque dialecte // qui a opéré la réduction par assimilation. Donc, il faut poser **ἀλjos* en protogrec et non *ἄλλος*.» [R 267-268]

2) Les groupes consonne + yod doivent soigneusement être distingués de ceux qui contiennent *i* voyelle en hiatus: *jo/io*, *njo/nio*. Les hiatus n'étaient pas absents de l'indo-européen contrairement à ce qu'affirment certains ouvrages sur la foi du sanskrit qui les a supprimés. La différence transparaît aisément dans des exemples comme *ἄλλος* (*-jo-*)/*ἄλιος* (*-io-*); *μοῖρα/μόριον*; *κτείνω/ἔνιοι*; *πεζός/πεδίον*; *ἄζομαι/ἄγιος*; *κόπτω/ῥήπιος*.

Pour les groupes *-tjo-* (*ῥσσο;* *φέρουσα*) et *-tio-* (*αἰτία*, *πόντιος*, mais *ἐνιαύσιος*, *γερονισιά*), il faut signaler «qu'une partie des *t* est changée en *σ* même devant *i* voyelle, par une loi qui n'est pas claire mais qui est postérieure (pas connue de l'hyperdorique)» [R 269].

«Une question: un même élément peut-il affecter les deux formes: peut-on trouver dans un même élément radical ou suffixal le *j* et le *i* etc.? En général, il ne faut pas l'admettre. Si cela a lieu, cela se produit dans des conditions déterminées.» [R 270]

Par exemple, on a *-ia* pour *-ja* après consonne + fluide (suffixe *-τρ-ια*; *πότνιᾶ*, *(σ)μίᾶ*). Mais d'autres suffixes ne se comportent pas ainsi, comme celui des présents en *-jō*, qui n'apparaît pas avec la variante *-iō* (**onomn-jō* > **onomn-jō* > **αν-jω* > *-αίνω*).

Le suffixe de comparatif *-ίων* (*ἡδίων*)/*-jων* (**χῆρ-jων*) semble cependant irréductible à toute règle. Comme l'explication par la quantité de la syllabe précédente ne suffit pas à justifier la répartition dans tous les cas, on a admis qu'il y a deux formations distinctes du comparatif (Thurneysen)⁹⁷: **-jas/-is-* (*ἡδίων* < **o(s)a*) et **-is-on-* (cf. germ. *-izan*) > *-ιον-*. Il y aurait eu contamination de ces deux suffixes.

«M. de Saussure ne veut pas pourtant prendre la responsabilité de cette hypothèse, mais l'admet comme essai d'explication de l'alternance irrégulière *-jων/-ίων*.» [R 272]

⁹⁷ L'idée de Thurneysen (KZ 33, 1895, 551-559) est admise par Schwyzler I 536-537, pour qui le nominatif *-ίων* aurait été créé analogiquement selon la proportion *δαίμοσι: δαίμων = ἡδίοσι: x*. M. Lejeune (*Phon.* § 177 n. 10) admet pour le comparatif un double suffixe **-jos-* et **-i(y)os-*, alors que P. Chantraine (*Morph.* § 112) pose **-ijos-* pour la forme à diérèse.

[R 272-291] 3° *j* intervocalique ou postérieur à une consonne sujette à disparaître

Un des sièges principaux de *j* intervocalique se trouve dans la série des verbes contractes (dénominateurs à suffixe de présent en *-jō*: *μισθό-*jō*, *φιλέ-*jō*, *τιμά-*jō*, skr. *deva-ya-ti*). Il existe aussi les adjectifs en *-jos* du type de χρῦσεος. Yod est final de thème ou de racine dans les thèmes en *-ei/-i*. La forme d'une diphtongue indo-européenne *-ei-*, *-eu-* étant toujours *-ej-*, *-ew-* devant voyelle, on aura par exemple *πόλε*j*-ε*s* > πόλεε*s* > πόλει*s* (ē), *τρέ*j*ε*s* (skr. *trayas*) > τρέ*s*.

Autres exemples: **dwei-* dans **dwej-os* > δέος, **de-dwoj-a* > δειδω à côté de δεινός, δειδιμεν; hom. 3° pl. κέ-αται < **kej-ηται*, à côté de κείμαι; suffixe *-mejōs* «où *j* ne correspond à aucune frontière morphologique» [R 277]: skr. *ayas-maya-s*, hom. ἀνδρό-μεα (κρέα); **mei-jōn*, où *j* est après diphtongue en *i* («mais il ne faudrait pas attribuer le *-i-* à quelque contrecoup du jod» [R 277]) à côté de μινύθω; classe des adjectifs en *-aios*, skr. *-eyas* < **aijos*: ἀρχαῖος, σπουδαῖος, où un suffixe *-ijos* s'ajoute à l'*a* du féminin.

Remarque: la chute protogrecque de **j* et **s* intervocaliques, puis celle de **w* accomplie ultérieurement (cf. ΣΤΟΝΟΦΕΣ(Σ)ΑΝ, inscription de Corcyre), à des dates variables selon les dialectes, ont fait du grec une langue «fourmillant d'hiatus» [R 278] (ρόαων, δηῖόφωεν), alors que l'indo-européen en était pour ainsi dire franc (à part les types *-io-*, *-uo-*).

Si l'on a γένη, mais γλυκέα, c'est que le premier repose sur *-esa* et l'autre sur *-ewa*: le hiatus du second n'a pu se former qu'après que le premier s'était déjà réduit.

-esjo- aboutit à *-ei-o-* par un degré intermédiaire qui a dû être *-ehjo-* > *-eihō-* > *-ei-o-*⁹⁸. Ce «produit protogrec» [R 280] est en général conservé dans la langue homérique, puis subit suivant les dialectes et les voyelles qui le composent de grosses modifications. Dans la langue d'Homère, la différence avec le groupe **-ejo-* (qui n'a jamais connu *i*) est tout à fait claire.

Exemples: *τελέ*s-jō* (skr. *namas-ya-ti*) > hom. τελείω ≠ *φιλέ-*jō* > hom. φιλέω, alors que plus tard, en attique, les deux types se confondent (φιλῶ, τελῶ): chez Homère déjà on peut avoir τελέω, mais il suffit que la concordance ne soit pas complète pour qu'on soit sûr de la formation. Hom. ἀκείομαι/ἄκος; ἵπποι-ο,

⁹⁸ Schwyzler (I 273) et M. Lejeune (*Phon.* § 127) admettent une assimilation entre le souffle sourd et la semi-consonne, mais on sait que Saussure n'acceptait pas l'idée qu'un souffle pût s'assimiler. La présence d'un double produit de *-asjo-* en grec homérique ne semble pas poser de problème à Saussure, qui n'admet à aucun moment de double yod, alors que Lejeune rend compte de la forme sans *i* par une «réduction occasionnelle», ayant lieu «dans des conditions difficiles à préciser», du double yod à un yod simple (*loc. cit.*). Il existe des notes manuscrites assez détaillées de Saussure lui-même sur la question de l'**s*, avec des vues parfois différentes de celles exposées dans ce cours (Ms. fr. 3952/2 C, p. 32: *-asjo-* > *-oiso-* > *(-oiho-)* > *-oio-* «de sorte que la chute de l'*s* n'a pas eu lieu devant joden définitive...»)

ἵπποο < *-asjo⁹⁹ et ἵππου (= ō); ἐμεῖο < *eme-sjo; εἶην < ἔσ-ῆην¹⁰⁰ qui, lui, subsiste; présent *νασ-ῖω > ναῖω/μετα-νάσ-της; Ἴφι-, ἥρι-γένεια < -εσ-ῖα; classe des féminins en -us-ja > -υῖα sur suffixe de participe en -wōs (δεδι-ώς, etc.), cf. lit. *likusi*, skr. *viduṣi* (Ἰδουῖα); même produit dans μυῖα, lat. *musca*, lit. *musė* < *-iā.

-ewjo-:

«Il y a un certain scrupule phonologique à admettre ce groupe qui figure dans tant de manuels. En effet, le *w*, phonologiquement, n'a point de sens à la fin d'une syllabe, ou bien c'est -e/wjo- (et celle-ci est brève) ou bien -eu/jo-.

Mais peut-être la difficulté ne se présente-t-elle pas d'une manière aiguë en grec attendu que le produit a très vite éliminé ce groupe -ew[jo]- par épenthèse, par la formation d'une diphtongue: -eīwo-. Rien ne nous empêche d'ailleurs de dire que le *w* est dans la deuxième syllabe.

Quant à -eu/jo-, βασιλεύω (= *βασιλευ/jō) en regard de γλυκεῖα (= γλυκεFjā) montre que les deux groupements: -eu/jo- et -e/wjo- existaient en grec et la différence de traitement prouve l'exactitude de la distinction (vid. les *Remarques* 1)¹⁰¹.» [R 285]

Exemples: γένειον/γένυς; καίω/καῦσις (*καFjω > καίFω, opposer ναῖω < *νάσ-ῖω!); κλαίω/κλαυ-θμός; δαίω 'allumer'/Hésychius δεδαυμένον · περιπεφλεγ-μένον.

Remarques: 1) un groupe comme -aio- ou -eio- peut avoir des provenances assez diverses:

1. -aiFo- (αἰών, lat. *aeuom*)
2. -ai(σ)o-
3. -aFjo- par l'intermédiaire de -aiFo- (καίω)
4. -asjo- (ἵπποιο)

⁹⁹ On pose parfois une double désinence (*-asjo et *-as-o) à la base du gén. sg. thématique, cf. Chantraine, *Morph.* § 15. A propos de ces génitifs, R 282 renvoie à Kühner-Blass I 366, 3 (toujours en marge).

¹⁰⁰ Mais voir *infra* R 307: «très difficile d'établir le suffixe de l'optatif; est-ce -iē- ou -jē-? Cf. scrit *s-γā-m* qui est scandé *s-iā-m*.»

¹⁰¹ Ici même R 341. En marge de ce passage, R 285 porte la mention suivante: «En posant -eu/jo- et l'épenthèse, on aurait le parallélisme complet avec τάλαινα (le ms. porte τέλαινα):

*ταλαν/jα	*γλυκευ/jα
τάλαι/να	*γλυκει/Fα
	γλυκεῖ-α»

C (25, 6) et P (B III 23) ne mentionnent ni βασιλεύω ni le développement *y* relatif: ils ne nous éclairent pas non plus sur ce passage qui pourrait bien être une réflexion de Riedlinger lui-même.

Mais en aucun cas *-αιο-* ne peut remonter à **-ajo-*¹⁰².

2) Il est bon de considérer ce que donne la série *-esio-*, *-ewio-*. Alors que *-jo-* et *-io-* se distinguent clairement dans *πεζός* et *πεδίον*, « nous ne sommes pas dans une position aussi excellente pour *-esjo-*, et *-esio-*, et il est très difficile de faire le départ » : *τελείω* remonte à **τελέσσω*, mais l'adjectif *τέλειος* repose-t-il sur **τέλεσος*? Pour cette dernière formation, la terminaison *-jos* est très rare (*πεζός*), « tandis que la grande terminaison est *-ias* dont on n'a pas le droit de s'écarter sans autre » [R 288] : il faut poser **τελεσ-ιο-ς*. Les deux groupes se rejoignent en fin de compte, mais par des voies différentes :

<i>-esjo-</i>	<i>-esio-</i>	
<i>-ehjo-</i>	<i>-eio-</i>	(comme γένει de <i>*genesis</i>)
<i>-eihō-</i>		
<i>-ei-o-</i>	<i>-eio-</i>	(contraction)

Dans la première série, « il n'y a jamais eu d'hiatus entre *e* et *i* » [R 289].

Une évolution parallèle a eu lieu pour *-ewio-* face à *-ewjo-*, et *γένειον* peut reposer sur **γενεῖον* aussi bien que sur **γενεῖον*. La plupart des adjectifs dérivés comme *ἄστεϊος* doivent être reconstruits comme **ἄστεῖος*.

Le moment de l'hiatus n'est malheureusement pas accessible : les faits homériques sont difficilement interprétables pour des raisons métriques (« on peut lire d'un bout à l'autre d'Homère **Ἀργεῖος* ou *Ἀργεῖος* » [R 289], et **τελέϊος*, avec trois brèves consécutives, n'entrerait pas dans l'hexamètre). Il est toutefois possible de rétablir l'hiatus pour *-ewio-* (hom. *οἴεσσι*, de **owios*).

C'est *i* et non *j* qu'il convient de rétablir dans la grande classe des abstraits féminins en *-iā* (*σοφίā*) qui ne doit pas être confondue avec celle en *-jā*, même quand ce dernier suffixe se présente comme *-iā* (*πότνια*, etc.). Des deux critères (signification et forme du nominatif), le second manque en attique : ce dialecte a confondu les classes pour les dérivés en *-jā*, *-iā* : *ἐνέργειā* (traces de la longue chez Aristophane et chez Eschyle : *ἐνκλειāν*), conservant cependant la distinction pour les dérivés en *-ewiā* : *βασίλειā* < *-efjā* 'reine' et *βασιλειā* < *-efiā* 'royauté'.

3) N'ont pas été considérés ici les groupes *-ewjo-*, *-ewio-* (après longue) qui, par une loi postérieure à la réduction de *w*, pourront, dans certains dialectes, se confondre avec les groupes à voyelle brève : « *βασιλεύς* n'a *-eu-* que par la loi d'Osthoff » [R 291], et il faut poser **βασιληῖā* à la base de *βασιλειā*, ce qui est confirmé directement par l'ionien *βασιληῖη*.

[R 292-321] *j* EN LATIN

[R 292-294] 1° A l'initiale

La position initiale est à peu près la seule où **j* n'ait subi aucun dommage en latin.

¹⁰² Sur l'éventualité, que l'auteur envisage avec précaution, d'une gémination occasionnelle d'un **j* indo-européen, voir M. Lejeune, *Phon.* § 173.

Exemples: *jugum*; *juvenis*, skr. *yuvan-*, all. *jung* < **juwunga-s*, cf. lat. *juvencus*; *jūs*, *jūris* 'soupe', gr. ζύμη; *jecur*, skr. *yakṛt*, gr. ἥπαρ; *janitrices*, sl. *jetry*, skr. *yātar-as*, gr. εἰνατέρες; *jaciō* «offrant une forme *jē-/jā-* comme véritable base» [R 293], cf. *sēvi/sātus*.

«C'est la seule place où *j* existe en latin. En général, il n'y aura que des groupes *-io-* et non *-jo-*.

Il y a lieu de se poser la question comment ce *j* est représenté par l'écriture latine. Il n'y a pas d'autre signe que *i*: *IACIO* = *jāciō*. // Les Latins répètent donc pour le *j* et *i* ce qu'ils font pour *w* et *u*. C'est regrettable. La distinction de *i* et *j* dans l'écriture ne date que de la Renaissance (avant, *j* n'a pas une valeur opposée à *i*, se met au commencement d'une ligne!) C'est artificiel et antihistorique d'écrire *jaciō*, mais puisqu'on a les deux signes, il faut s'en servir; il n'y a que deux ou trois cas où il y ait une difficulté dans l'application pratique de cette distinction (*Pompejus*?).» [R 293-294]¹⁰³

[R 294-308] 2° Après consonne

A l'intérieur du mot après consonne, *yod* a été remplacé par un *i* voyelle quelle que fût la consonne qui précédait, et il faut recourir au grec pour départager les groupes **-jo-* et **-io-*.

Exemples: **aljos* (deux syllabes, cf. gr. ἄλλος) > *aliūs* (trois syllabes); **mēpios* (gr. μέσος) > lat. *mediūs*; ἄλλομαι/*saliō*; σκέπτομαι/*spēcō*.

Il faut voir un groupe **-io-* dans les types *rēg-iūs*, *orātōr-iūs*, *milit-ia*, *audac-ia*, cf. le védique où la scansion permet de rétablir *madbias*, *rājiam* (le sanskrit confond plus tard *-ia-* et *-ya-* par un processus inverse de celui du latin). Il y a aussi d'autres données plus fragmentaires en iranien et en «slavo-lette» [R 296].

Pour *socius* (de la racine **sek₂-* de *sequor*), on est amené à rétablir **sokjos*:

«La voie latine de *k₂* est de se développer en *kw* devant toute voyelle, aussi bien *i*, mais jamais devant consonne quelle qu'elle soit: ainsi *relictus*, *insectārī* (pas de même en grec où *π* se présente aussi bien devant consonne). Et alors *socius*, comparé à *colloquium*, *reliquiae*, apparaît comme ayant eu *j*: autrement il n'y aurait pas de raison pour ne pas avoir *soqvius*.» [R 296]

Le latin n'offre pas comme le grec la catégorie des féminins en *-jā*. On avait à l'origine:

<i>-jā</i>	(<i>-jō</i>)	forme faible
<i>-ī</i>		
<i>-jā</i>		forme forte

¹⁰³ Ce passage peut être rapproché de CLG/E I p. 131 n° 940, particulièrement I R 1.40 et N 14 b [3304].

Laissé complètement par le grec, l'*i* se cache en latin dans *victr-ī-c-s*, etc. On a pensé que l'autre série se retrouvait en latin dans *seriēs*, *faciēs*, féminins qui seraient alors à comparer aux féminins primaires comme $\phi\upsilon\zeta\acute{\alpha} < * \phi\upsilon\gamma-j\acute{\alpha}$ (il y aurait une forme forte *-jē* à côté de *-jā*).

«L'immense classe des présents en *-jō* dérivés secondaires (tirés d'un nom) manque. C'est un trait important de la morphologie latine, et pas assez relevé, d'avoir rompu avec cette formation et d'avoir substitué à *-jō* un *-āre*, étant donné

nōmen-on forme *nōmināre* (cf. gr. $\acute{o}\nu\omicron\mu\alpha\acute{\iota}\nu\omega = *-\mu\alpha\nu j\omega = *-\mu\eta-$)

genes- on forme *generāre*

mīlet- on forme *mīlitāre*

judic- on forme *judicāre* //

Nous n'avons pas à voir par quelle voie cette transformation s'est accomplie, mais le fait est que cette formation en *-iō* n'existe pas en latin. Il y a *fulgurīre* (à côté de *fulgurāre*) qui a pu commencer par un type comme $\tau\epsilon\lambda\acute{\epsilon}\sigma j\omega$.» [R 297-298]¹⁰⁴

Le latin conserve en revanche de nombreux présents primaires en **-jō > -iō* (*salīō*, *speciō*, *rapīō*, *capīō* et tous les présents de la troisième conjugaison), dont la flexion pose un problème qui n'a pas encore été «élucidé d'une manière définitive. Pourquoi ne voit-on jod que dans une partie des formes» [R 298], les autres étant «exactement conformes au type pur» *legīs*, *legīt*, *legimus*, *lege*? [R 299]

Une explication serait d'admettre une chute de l'yod (*capere* < **capjere*) dans des conditions qui resteraient à élucider. Mais la conformité de *capis* avec *legis* «peut n'être qu'une pure apparence, et c'est bien ce qu'on suppose ordinairement» [R 299]: *legis* vient d'un plus ancien **leges*, mais *capis* peut être originel tout comme *capitis* face à **legetis > legitis*; *cape* peut venir de **capi* (cf. *mare*, *triste*), et à l'infinitif, *capere* peut représenter **capise* contre **legese* (cf. *venerunt* < **venisunt*, *cineris* < **cinisis*).

Il resterait donc à expliquer comment, de **capjese* et de **capje*, on aurait abouti à **capise*, **capi*. Une loi selon laquelle le groupe *-jē*, s'il constitue une syllabe ouverte (par opposition aux cas de *capient*, *capiendo*) aurait été régulièrement réduit à *i* après consonne, se heurte à l'exemple de v. lat. *alis*, *alid* où c'est *o* qui tombe, alors que *e* se maintient dans *societās*.

Il est possible de supposer que *-jē*, *-jō* se sont réduits alors que la quantité longue de la syllabe suivante aurait préservé le groupe dans *capīō*, *capīunt*, **capīet* (futur), ce qui expliquerait *alis*, mais non *societās*.

¹⁰⁴ Mais les dénominatifs en *-āre* sont eux-mêmes des formations en **-jo-*, cf. R 312-315 où Saussure examine les types *plantāre* et *finīre*.

Pourrait-on admettre, enfin, une loi de syncope de *ĕ* (*ö*) encore plus générale, intervenant après un groupe se terminant par une fluide (**sacrodōs* > **sacrdōs*, **capje* > **capi*)? Mais toujours certains exemples font obstacle à l'uniformité de la loi (*societās* encore une fois, et certains groupes -*vo-*)¹⁰⁵.

Parmi les classes ayant possédé -*jo-* et non -*io-*, il faut compter probablement celle des comparatifs en -*jos-* (*melior*, *melius*); *sēcius* présente une «identité à peine douteuse» [R 303] avec ἡσσων, ἡκ-ιστος¹⁰⁶.

Il y a une alternance *jo/io* intéressante entre *jam* et *etiam*, *jam* et *qvoniam*. Ailleurs que dans ces combinaisons très anciennes, le *j* subsiste en composition: *adjungō*. D'exemples comme *qvoniam* < **qvomjam* et *veniō* (cf. all. *kommen*), on peut déduire que *j* fait passer *m* à *n* alors qu'il est encore consonne; mais *qvoniam* peut aussi s'expliquer de la même manière que la forme *con-* qui apparaît en composition à côté de *cum*.

Consonne initiale + yod:

dj- initial passe à *j-*, et *j* maintient son caractère de consonne: *Jū-ppiter*, gr. voc. *Zeū*, par opposition au groupe -*edjo-* qui devenait -*edio-*.

«Observations:

En premier lieu, on voit que le groupe *dj* constitue un des rares cas où l'on peut faire la différence entre consonne + jod et consonne + *i* voyelle. A l'intérieur, on ne peut plus songer à les distinguer d'après le latin: c'est tout un: -*edio-*. Mais au commencement:

<i>djo-</i> (<i>Jovis</i>)		<i>dio-</i> (<i>diēs</i> , <i>diū</i> , <i>Diāna</i>)
qui repoussent toute présence de <i>j</i> .		

On voit d'ailleurs que *j-* latin représente aussi bien **j-* que **dj-*. Donc:

<i>dio-</i>		$\frac{djo-}{Jovis} \quad \frac{jo-}{jugum}$
(on le sait par les langues congénères).		

Devant un nom purement latin comme *Janus*, on peut aussi bien penser à **dja-* qu'à **ja-*. //

2. Si cette différence *djo* et *dio* est importante au point de vue phonique, il ne faudrait pas conclure que la morphologie indo-européenne ne pût établir des équivalences entre eux, qu'il n'y eût pas de parenté entre les mots avec -*j-* et ceux avec -*i-*: c'est toujours un **dei* dépourvu de son *e*. Donc, au point de vue morphologique, la question de savoir si l'on a *i* ou *j* est secondaire.

¹⁰⁵ Une solution satisfaisante à ce problème est d'admettre que la répartition *jo/i*, commune au gotique et au latin, relève d'une thématisation non généralisée, qui affectait peut-être aussi les dénominatifs en -*āre* et en -*īre* (Monteil *Éléments* 295, Leumann 539). Riedlinger a abondamment annoté en marge ce passage des notes.

¹⁰⁶ Tout autre hypothèse chez Walde-Hofmann II 527 et Ernout-Meillet 621, pour qui la forme parallèle *sēcius* est première et à rapprocher de *sērus*.

Pour illustrer ce peu d'importance morphologique et l'importance phonique, cf.:

	<i>dwo-</i>	<i>duo-</i>
fort	<i>deu-</i>	(δεύ-τερος)
faible	<i>du-</i>	véd. <i>du/au</i> (2), gr. δύ-ω, lat. <i>dū-o</i>
	<i>dw-</i>	véd. <i>dw-is</i> (2 fois), gr. δίς (δFίς), lat. <i>bis</i> (<i>dvis</i>).

Quelle est la condition qui a réglé le choix entre *dua* et *dwa*, on ne le sait pas, c'est un des points difficiles de la phonétique de ces groupes. Il faut donc phonétiquement séparer ces deux groupes (**duō*, **dw-is*), mais ne pas croire qu'une barrière morphologique les sépare. //

De même *dei-* *dī-ēs*

et *dj-eu*.

Au nom du principe que nous venons de voir, il n'est pas permis de renouer directement *Diespiter* v. lat. avec *Jūpiter* en s'appuyant sur **djēm* (Ζῆν). L'opposition phonétique ne peut être éliminée: mais ce sont des mots parents; il se peut que le même dieu ait été appelé dieu-jour.» [R 305-307]

gj->j- dans *jūgis* (*fons jūgis*) < **g₂jū-gi-s* («redoublement avec mutilation du second élément» [R 307]), cf. **g₂iwo-* et formes sanskrites reposant sur **g₂jū-*¹⁰⁷.

sj->si- dans *siēm* (*siēm*), gr. *ἐσ-ῖν > εἶν, mais il est difficile d'établir si le suffixe de l'optatif est *-iē-* ou *-jē-*, cf. skr. *syā-m* qui est scandé *siām*. Pour le grec, il est probable qu'il s'agit de *-jē-*. Si c'est aussi le cas en latin, on constate alors un traitement différent de celui qui affecte **dj-*, **gj-*. Dans *sūere* (skr. *syū-ta-s*, lit. *sjū-ta-s*) yod donne dès une haute époque des signes d'intermittence (cf. skr. *sūtram*)¹⁰⁸.

[R 308-321] 3° *j* intervocalique

Yod intervocalique a été supprimé en latin avant les premiers textes.

Exemples: *aēnus* < **ajes-nos*, *aeris* < **ajes-es*, skr. *ayas-as* («la question de la contraction de *aēr-is* > *aeris* et de la non-contraction *aēs-nos* dépend probablement de la position en syllabe fermée, mais ne doit pas être mêlée à la chute du jod» [R 308-309]; *aureus* < **aure-jos*; *meus*, qui doit être un ancien **mejōs* «pour la raison négative qu'aucune autre consonne n'aurait pu tomber à cette place et créer l'hiatus» [R 309];

¹⁰⁷ Cette étymologie, déjà proposée par Saussure en 1889 (MSL 7/1, 1889, 89-90 = *Recueil* 458) est négligée aujourd'hui au profit d'un rapprochement de la racine de *jungō* (Walde-Hofmann I 727, Ernout-Meillet 327).

¹⁰⁸ A propos de cette racine, voir la communication de Saussure sur «Les racines en *-eiva-*» (28 mai 1881, *Recueil* 600).

pleores (chant des Arvales) vient de **plē-jos*-, skr. *prā-yas*; le nominatif neutre de ce comparatif est **plēos* > **pleus* > **plous* > *plūs*, cf. gr. *πλέω* < **πλέ-οσ-α* < **πλή-ιοσ-α* (toutefois, d'autres mots comme *plūres*, *plūrimi* révèlent en latin la présence d'une forme voisine, mais assez différente¹⁰⁹, le v. lat. *plorume* pouvant, lui, se lire **plo-is-ume* (cf., sur la base faible, le superlatif *πλε-ισ-τος*), avec une forme forte **plo-* qu'atteste le norr. *fleiri* < germ. **flaizē* < **plō-is-on*: il y a donc les deux formes *ple-/plo-* en latin; les types de présent en *-jō*, **planta-jō* > *plantō*, cf. gr. **τιμά-ζω*, *moneō* et *spondeō* qui ont le même sens causatif que le gr. *φοβέω*, quoiqu'ils ne soient pas dénominatifs.

Les présents en *-jō* comprennent plusieurs sous-classes: la classe en *-āre* contient des dérivés en *-ā-jō* et en *-ā-jō*, alors que le grec n'a que les seconds. Le type latin en *-eō* renferme autre chose que *φοβέω*: est frappante, par exemple, la correspondance entre *taceō* et got. *þaha*, *sileō* et got. *sila* où il ne peut y avoir eu un *e* devant *j*.

Cette diversité d'origine a eu des répercussions sur les contractions. Pour *plantās* par exemple, on ne peut admettre une évolution **-āje-* > *-ae-* > *ā* (cf. *aes*), tandis que le problème ne se pose plus avec *ā*¹¹⁰. Les coïncidences partielles entre classe en *ā* et classe en *ā* ont suffi à entraîner l'unification.

Les verbes de la quatrième conjugaison sont également d'anciens verbes en *-jō*: **fīni-jō*, **siti-jō* > *fīniō*, *sitiō*, cf. gr. **μητί-ζω* > *μητίω*. D'autres verbes, non dénominatifs, se sont mêlés à la même classe. Si l'on poursuit la question de la contraction après la chute de *j*, on rencontre le problème de justifier *audīte* < **audiēte*¹¹¹.

Exemples où **j* est final de thème ou de racine: déclinaison des thèmes en *i* (*oves* < **ovej-es*, cf. *πολε-ες*, *trēs* < **trej-es*; **ej-ō*, **ej-ont* > *eō*, *eunt*, et de même *nequeō*, *nequeunt*).

«La persistance du *j* intervocalique en latin ne doit donc être admise nulle part; et alors on peut se demander ce que représentent en latin les nombreuses formes où *j* persiste dans l'écriture: *peius*, *maior*, *Velleius*.

Ces formes sont entourées de grandes difficultés. Il y a deux questions: d'où viennent-elles? C'est-à-dire quelles sont leurs différentes origines possibles? Et deuxièmement, quelle est la véritable prononciation (valeur phonique) historique de ces groupes? La première question éclaire l'autre.» [R 317]

Exemples: *aiō* < **abjō* < **agjō*¹¹²; *meiō* < **meibō*; *maius* < **mabjos* < **magjos*, cf. *mag-nus* («*μέγας* n'a rien à faire dans cette racine de *major*» [R 318])¹¹³.

¹⁰⁹ Cf. *infra* R 341-343 et n. 122.

¹¹⁰ Voir cependant Monteil, *Éléments* 297. L'auteur rappelle en note que pour X. Mignot, la contraction de *-ā(j)ē-* produirait *-ē-*.

¹¹¹ Cf. *supra* R 301-302 et n. 105.

¹¹² Cf. R 124 et n. 48. P. Monteil (*Éléments* 72) pose une forme intermédiaire *-ayjo-*.

¹¹³ Saussure ne donne pas ici d'explication à ce rejet, mais cf. *Mémoire* 64 = *Recueil* 60-61.

« Ajoutons que toutes les fois qu'apparaît cette lettre *i* intervocalique en latin, la syllabe est longue; cela est un trait commun, quel que soit le mot, d'où qu'il provienne: ainsi dans *Caius*: *cā* fait une longue. Il y a deux manières d'expliquer cette longue: dans les manuels de deuxième ordre on voit refléter aveuglément *Cāj*: or, probablement, c'est ce qui est partout // exclu. La raison, comme le montre Louis Havet, c'est qu'il y a double jod: *Cajjus*, *mejjō*, *Pompejjus*, mais ici nous faisons une objection: phonologiquement, *j* en fin de syllabe n'est pas possible en sorte que le groupe n'a pu être que *-eijo-* (pas *-ejjo-*): c'est-à-dire diphtongue en *i* + jod. Ainsi sont à écrire toutes ces formes, et l'osque *Pumpaiians* nous montre ce qui est pour le latin: *Pompeijanus*.

Il faut noter ici en dehors du jod que c'est seulement dans le contact avec jod que les diphtongues qui autrement se réduisent (en latin classique *ei* > *i*, *ai* > *ae*) sont conservées. » [R 318-319]¹¹⁴

Les groupes de ce type sont en général issus d'autre chose que de yod intervocalique, à part un ou deux cas comme les adjectifs en *-eius* qui correspondent aux adjectifs grecs en -αῖος: **-aijos* > *-eijos* > *-eijus* en latin (*Pompeius*).

Le cas de *peius* est moins clair: on connaît bien une racine **pei-* (all. *Feind* = *fi-ant*), et alors il faudrait poser **pei-jos*, avec la diphtongue *-ei-* conservée devant *j*¹¹⁵.

Les transcriptions latines des mots grecs sont révélatrices: alors que pour Φοῖν- on a *Poenus*, de Τροίᾱ les latins ont fait *Troija* « pour imiter de la façon la plus voisine la diphtongue en hiatus du grec qui était sans exemple en latin » [R 321]; yod conserve la diphtongue *oi* dans ce mot qu'il est un non-sens d'écrire avec une longue: *Trōja*.

[R 322-324] LA SEMI-CONSONNE *w*: GÉNÉRALITÉS

Presque partout, bien qu'à des époques différentes, l'ancien **w* indo-européen a évolué vers la fricative labiodentale douce *b'*, écrite, « même dans les systèmes phonologiques » [R 322], *v*. Mais il n'y a aucun rapport entre *v* et *w*: *w* n'est ni fricatif, ni occlusif, il a la même articulation que *u*.

¹¹⁴ Même analyse chez Niedermann dans la 1^{re} éd. du *Précis* (Paris 1906, § 48), dont Saussure disposait: « *j* intervocalique équivalait dans la prononciation à *i* + *j* ». La notation par *-ij-* apparaît chez Sommer, *Handbuch* 155, qui reconnaît dans *Pompeijus* une longue par position. Ailleurs, la doctrine est plus flottante: Brugmann (*Grdr.* I² 1 228-229) analyse de la manière condamnée par Saussure les formes latines à *i* intervocalique (« Das aus *ei*, *oi*, *ai* zunächst entstandene *ē* blieb vor *i* als *ē* erhalten... »). En 1926, la grammaire de Leumann posait *-aijos* pour expliquer *Pompeius* (87) alors que la nouvelle édition revient à *-aijos* (127). Voir l'analyse des oppositions phonologiques opérée par R. Godel, « Les semi-voyelles en latin », *Studia linguistica* 7, 1953, 90-99.

¹¹⁵ On pose d'ordinaire **ped-jos*, cf. skr. *padjate* 'il tombe' (Walde-Hofmann II 275, Ernout-Meillet 493). Cf. R 318-319.

« Sans doute, il ne fait pas syllabe, mais ce n'est que par effet de contraste qu'il nous donne l'impression de consonne dans certains cas. S'il ne s'agit que de marquer la différence pour l'oreille, aucun doute n'est possible: cf. angl. *wives*, *wove*.

En revenant à l'évolution historique, remarquons que quand même *w* serait *v* encore plus souvent, nous ne serions pas autorisés à voir entre ces deux sons une parenté, à en faire une unité, à établir un lien entre *w* et *v* (pas plus qu'entre *s* et *h* parce qu'historiquement *s* > *h*!)

Ceci n'aurait peut-être pas même à être souligné si les différents systèmes d'écriture ne se trouvaient pas donner // des exemples

où lettre *w* = *w*, *v*

et où lettre *v* = *w*, *v*:

ce qui semble suggérer qu'il n'y a qu'une différence insignifiante entre *w* et *v*, alors qu'elle est radicale!» [R 323-324]

Exemple du germanique, où *w* a été inventé pour noter *w*: mais l'allemand a par la suite fait passer *w* à *v*, cf. le contraste entre angl. *wind* (*w*) et all. *Wind* (*v*). A l'inverse, *v* qui valait *w* dans le lat. *ventus* est devenu *v* dans *vent* (cf. n. 25).

[R 324-340] *w* EN LATIN

« D'une façon générale, il est conservé en latin sans changement de sa valeur. Il est regrettable que le système des Latins confonde *w* et *u* // marqués tous les deux *v*:

ADVENTVS	<i>aduentus</i> (minuscules)
<i>w</i> <i>u</i>	<i>w</i> <i>u</i>

Par conséquent, étant donné ces deux mots: LINGVA, EXIGVA, l'écriture ne nous enseignerait pas que nous avons un *w* dans le premier cas et *u* dans le second. En faisant une différence, en écrivant *aduentus*: cette solution n'a rien de latin, elle ne se fait pas même jour à la Renaissance; ce n'est que de nos jours que s'est introduit ce 'barbarisme bienfaisant'. Fait-on bien de le garder? S'il s'agit d'établir un texte, il ne faut pas changer l'orthographe de l'auteur, mais dans toute espèce d'écrit grammatical, linguistique, il y a un grand intérêt pour la clarté de distinguer les deux sons. Mais il faut alors faire la distinction d'une façon conséquente; ce n'est pas la peine de faire violence au système latin // et de créer des inconséquences encore plus graves. C'est ce qui arrive! On écrit, même dans les ouvrages de linguistique: *u* pour *w* après *g*, *q*, *s* (*suāvis* pour *swāwis* comme *sūa*, adjectif possessif, et

assuetus = *assvetus* comme *sües* «les cochons»; ou bien: *languidus* (*gv*) comme *contigui* (*güi*), *loquatur* comme *pequarius*, *pecuarius* (*cüa*).

Dans ce cas de *qu* la distinction s'établit par la différence de *q* et *c*:

<i>qua</i>	1 syllabe
<i>cua</i>	2 syllabes.

Mais quelle singulière façon de marquer la valeur de *u* = *w* par le son qui précède; et ce moyen indirect n'a même pas de valeur historique, car les Latins écrivaient aussi bien PEQVNIA.

Donc ou bien accepter le système latin // purement et simplement, ou bien alors être conséquent. La distinction de *w* et *u* n'a été observée avec conséquence que par les savants scandinaves (danois et suédois).» [R 324-327]

Exemple de **w* initial: *vidüa*, skr. *vidhavā*, angl. *widow*; *vehō*, skr. *vahati*, all. *be-wegen*: *vomitum*, skr. *vami-tam* < **wemō-tom*; *vērus*, v. sl. *věra*, got. *tuz-wērs*.

Pour les groupes **kw*, **gw*, ital. **hw*, on se trouve devant une double origine possible en latin, mais qui n'entraîne pas dans cette langue de différence de traitement: ital. *-ekwo-* peut représenter en soi **-ek₁wo-* ou **-ek₂o-*. Il n'y a pas de **w* primitif dans *seqvor* (lit. *sekame*, skr. *sacate*, gr. *ἐπομαι*), mais il y en a un dans *eqvos* (lit. *ašva*, skr. *aśvas*, gr. *ἵππος*).

sw- initial subsiste tel quel (**swādus*, gr. *ἡδύς*, skr. *svādus*, angl. *sweet*, lat. *svā(d)v-i-s*, *svādeō*). Un groupe initial comme *sūa-*, *sūi-* représente toujours autre chose que **sw-*: *suus* apparaît épigraphiquement sous la forme *sovos*; quant à *sües*, il suffit de comparer en grec *ῥες* et *ἡδύς* pour saisir la différence.

dw- initial donne *b* (**dwis* > *bis*). Le changement est récent, ainsi qu'en témoignent les inscriptions anciennes: DVENOS, DVONORO = *bonus*, *bonorum*; DVELLUM = *bellum*. C'est la présence de *w* qui permet à *d* de passer à *b*.

kw- subsiste, qu'il s'agisse de *k₁w* ou de *k₂*.

Exemples: **k₁w* dans *qveror*, skr. *qvas-tum*; **k₂* dans *qvod*, *quis*, skr. *kad*, *kis*. Le recours aux langues de l'Orient est nécessaire.

gw- donne *w* par abandon du *g* (traitement qu'il faut opposer à *dw* > *b*, où la première consonne ne disparaît pas).

Exemples: **g₂* dans ital. **gwīnos* > lat. *vīvus*, lit. *gyvas*, skr. *jīvas*, angl. *quick*; *gzerō-* dans skr. *gari-tum*, gr. *βορά*, lat. *vorāre* (une quantité de verbes en *-āre* sont des verbes primaires sur racines dissyllabiques, car *ō* > *a* en latin: *vora-*, *lava-*, *ara-*, cf. *domi-tum* en regard de *domāre*, où l'on voit bien la racine **doma-* < **domō-*); **g₂em-* > **gwemjō* > *veniō*, skr. *gam-*, got. *kwiman* (le verbe latin devait appartenir à la classe des verbes primaires comme *capere*, cf. *ventum* et non *'venitum'*); on rapproche *volāre* (**g₂elō-* / *g₂olō-*) de gr. *βέλε-μνον*, *βάλλω*, mais ce rapport est rendu incertain par le lit. *gelju* 'je pique', gr. *βελόνη* 'broche' (*τινὰ λίθοις βάλλειν* = 'piquer quelqu'un de pierres').

Observations: 1) En osco-ombrien, **gw* > *b* comme **kw* > *p*: ombr. *ben-ust* 'venerit', osq. *kum-bened* 'convenit'.

2) *Bōs*, *bōvis* est en contradiction avec le traitement ordinaire de *g*₂: la forme ancienne est **g*₂*ōu-/g*₂*ow-*: skr. *gaus*, dat. *gav-e*, gr. βού-ς, βότ-ης. On attendrait en latin une forme 'voves', et *bōs* résulte d'un emprunt soit à un dialecte grec d'Italie, soit à l'osco-ombrien. Si l'on considère que *ōv* > *āv*, on peut dire que la forme latine serait non pas 'voves' mais 'vaves', et dans ce cas *vacca* pourrait être un hypocoristique en rapport avec l'ancien nom du bœuf¹¹⁶.

dhw- donne ital. *hw-* > lat. *f*. Le détail des faits n'est pas très net. Quoi qu'il en soit, *w* maintient sa valeur consonantique comme dans tous les groupes initiaux précédents. Exemple: *fōres*, v. sl. *dvorŭ*.

ghw- (issu de **g*₁*hw-* ou de **g*₂*h-*) aboutit à ital. *hw-* qui donne lat. *f* dans *fēra*, lit. *žvēr-i-s*, gr. θήρ = **χ*_f*ηρ*, i.-e. **g*₂*hēr-*.

«Il est certain que jamais *w* ne s'est résolu en *u*, cela aurait donné *fūera*. Le reste n'est pas clair: pourrait-on avoir en latin 'hēra' venant de *χw-* ou bien est-ce que *χw-* peut seulement donner *f*? En tout cas il n'y a pas d'exemple: il semble bien que le *w* ait participé à l'*f*, mais que d'un autre côté il n'est pas nécessaire (*χ* > *f*: *fel*).» [R 336]

Cas de disparition secondaire du *w* postconsonantique dans les groupes initiaux **swo-*, **swe-*: **swopnos* > *somnus*; *sūdāre*¹¹⁷, all. *Schweiz* < **swoidos*; *sōrdes* si on a raison de le rapprocher de l'all. *schwarz*, germ. **swarta*; **swesor* > **swosor* > *soror*, lit. *sesū*; **swekuros* > *socer*, gr. ἐκυρός, v.h.a. *swehur*.

Dans les groupes **kw-*, il y aussi certaines disparitions de *w*, «embarrassantes comme ces faits phonétiques latins qui n'ont pas le caractère de loi» [R 338].

Exemples: On a *qvod*, *qvid*, *qvot*, mais les latinistes ont établi que l'orthographe juste de *qvotidie* est *cottidie*; ce qui représente originairement *qvoqvō* (cf. les meilleurs manuscrits de Virgile) est postérieurement écrit *coqvō*; **k₂elō* > **qvelō* > **qvolō* > *colō* à côté de *in-qvilius*, *Es-qviliae*, cf. gr. ἀνα-τέλλω, ἀμφί-πολος, *cultus* étant récent pour **coltus*.

Le *w* simple est-il tombé à l'initiale? La suite des faits est difficile à établir, mais le résultat est un son simple *u-*: *urgeo* < **vorgeō*, gr. φεργ-. La question demeure de savoir si c'est devant *o* ou devant *u* que *w* est tombé, -*or-* étant passé à -*ur-*, cf. *ursus*. Il resterait à voir les groupes intérieurs consonne + *w* et les exemples de *w* intervocalique¹¹⁸.

¹¹⁶ Hypothèse rejetée par Walde-Hofmann II 722 et Ernout-Meillet 710.

¹¹⁷ Voir la note sur *sūdō*, MSL 5/5, 1884, 418 = *Recueil* 405, où Saussure défend une forme de base **swoido* pour ce verbe.

¹¹⁸ Ici prend place la mention «Fin du semestre jeudi 7 juillet 1910 à 10 h.» [R 340]. Cf. n. 5.

[R 341-344] REMARQUES¹¹⁹«1. Groupe *-ewjo-*

γλυκεῖα appelle βασιλεύω et la question se complique de η : depuis quand y a-t-il ε dans *βασιληυῶ? Est-ce avant ou après la chute de j? La loi d'Osthoff ne peut justifier l'abrègement puisqu'il n'y a pas de consonne dans la même syllabe. Est-ce peut-être βασιλεύς (loi d'Osthoff!) qui a agi analogiquement et fait que tout dérivé eût un ε? Mais alors on peut opposer le cas de λεύω 'lapider' (= *ληυω) dérivé de λᾶας (pour *λᾶας, de *ληφας). Il faudrait voir si l'on trouve des cas de *-ewjo-* n'ayant pas cette complication de la longue.

2. *pleores* – *plourume*

Il y a là deux difficultés:

1) Pour *pleores* pris séparément: comment **plē-* s'abrège-t-il en *plē-*? En effet, πλέων est très difficile à poursuivre dans les dialectes, il est difficile de dire quand πλέων peut passer pour la réduction de **plē(j)ōn*. Dans // Homère (et épigraphiquement) on a bien les formes πλέες, πλέας (cf. K.B. I p. 568 note 1) très intéressantes (parce que ce sont les seules où l'on ait *-jēs-*; partout ailleurs c'est *-jōs-*: πλέω = πλέοα = **plejosa*) pour πλέες (on trouve de ces réductions de trois voyelles à deux!¹²⁰) qui est lui-même pour **plejeses*; mais on n'est content qu'avec '*plējeses*'!¹²¹. Pour résoudre la difficulté, il y a deux voies. Il faut rappeler d'abord que le cas particulier de racine en *a, ē, ō* devant voyelle a toute une phonétique déterminée en indo-européen: devant *e* ou *o* il y a contraction, mais devant *i* on a les diphtongues *āi, ēi, ōi* et alors dans une formation comme **plēistos* où *ēi* est en syllabe fermée (*plēis/*), la loi d'Osthoff peut être appliquée pour expliquer l'abrègement: *plēis/*.

C'est une solution. M. de Saussure en a une autre toute personnelle, qui est en relation avec sa théorie des longues indo-européennes: il remarque que ces formes comme *pleis/* sont dissyllabiques en védique: *prā-īś/tas*, ce qui est une grosse difficulté contre la loi d'Osthoff, // mais cela s'explique si l'on admet que **ē* = **eō*: *ō* s'élidait devant *i*, ce qui explique l'*ā* et l'hiatus védique (peut-être qu'en indo-européen c'était plus que l'hiatus et que *ō* disparaissant

¹¹⁹ Le manuscrit R est le seul à donner ces trois remarques qui précisent certains points du cours.

¹²⁰ Cet exemple n'est pas mentionné par Saussure dans son article paru en 1884 dans les *Mélanges Graux* (707-748) et intitulé «Une loi rythmique de la langue grecque»: cf. *Recueil* 472.

¹²¹ A propos de πλείων, cf. Chantraine, *Morph.* § 116.

laissait une aspiration : *plehistos); *plēistos* grec ne serait que la contraction de l'hiatus indo-européen.

La seconde difficulté est dans le rapport à établir entre *plē-* et *plō-* (de **plō-is-ume*). Il ne peut s'agir en effet ni de l'alternance *e/o* ni de *ā, ē, ō/ō*. Ce timbre *o* est vraiment inexplicable¹²².

3. *g₂ōu-/g₂ou-, g₂ow-*

Comment faire rentrer ce vocalisme dans le système indo-européen? Eh bien *g₂ōu-* est un allongement du nominatif, nullement forme forte. On peut se demander si *g₂ou-, g₂ow-* est une forme forte. D'une part, il semble qu'il n'y ait pas de répondant avec *e* et que nous // sommes devant le vrai *o* sans alternance; d'autre part, il y a des composés védiques montrant la forme *-gus*, donc absence de *e*, et alors *g₂ows* serait la forme forte de *g₂us*!» [R 341-344]

CONCLUSION: ACTUALITÉ ET MÉTHODE

1. Si l'examen du consonantisme indo-européen tel qu'il a évolué en grec et en latin ne se prête pas à des découvertes aussi importantes que celles du *Mémoire*, le cours de grammaire comparée de 1909-1910 frappe, comme tous les témoignages de l'enseignement de Saussure, par une approche originale, constamment interrogatrice, des moindres faits linguistiques. Certains points de ce cours sont à rattacher de manière directe aux passages du CLG relatifs à la linguistique évolutive, auxquels ils apportent des illustrations complémentaires parfois importantes.

1.1. La méthode prospective¹²³ (ou «synthétique» selon la terminologie en usage ici, cf. R 5 et 27), appliquée délibérément tout au long de l'exposé, fait place avec à-propos au point de vue rétrospectif ou «analytique» chaque fois qu'un phonème grec ou latin peut avoir plusieurs origines (R 27, 33, 128-129, 151, 188-189...) ou qu'il peut, par exemple, avoir été l'objet d'une réfection analogique (R 141-142). Aussi est-il probable, sinon certain, que les premiers éditeurs du CLG ont, par souci de radicaliser l'antinomie, durci la pensée de Saussure en écrivant: «Ce n'est pas seulement la méthode des deux perspec-

¹²² C'est l'«énigme» que Benveniste tentera plus tard de résoudre, dans le cadre d'une réinterprétation complète de la famille, par l'hypothèse d'un croisement entre une forme **plous* et une forme **plīs* < **pleis*, cf. *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris 1935, 54-55.

¹²³ Voir «Les deux perspectives de la linguistique diachronique», CLG 291-294 = CLG/E I 479-483 n° 3080-3107.

tives qui diffère de façon éclatante : même au point de vue didactique, il n'est pas avantageux de les employer simultanément dans un même exposé.»¹²⁴

Le cours de phonétique témoigne de ce que l'usage alterné des deux démarches, à condition d'être conscient, se révèle non seulement possible, mais très éclairant.

On peut ajouter que le fait de se poser (comme dans le cas de *-ns-* en latin, R 199) la question de savoir pourquoi un élément linguistique quelconque n'a pas changé, constitue un trait spécifique de l'attitude scientifique de Saussure (cf. CLG 236 = CLG/E I p. 394 n° 2620) et représente ici, si l'on peut dire, l'aspect rétrospectif obligé de sa réflexion en matière de diachronie.

1.2. La description d'un fait diachronique, surtout quand il engendre des alternances, nécessite la mise en place oppositive de deux états de langues successifs¹²⁵ : ainsi, pour expliquer les alternances *τρίχες/θριξί*, *gerō/gestus*, faut-il respectivement poser les étapes antérieures **thrikhes/thriksi* (R 74, cf. n. 34), **gesō/gestus* (R 185, cf. CLG/E II p. 26, 3298). La définition de l'alternance comme «conséquence» du phénomène phonétique, qui ne doit pas être confondue avec lui (R 137), implique que le phonéticien devra séparer, tout en les maintenant côte à côte, les points de vue synchronique et diachronique. Car la tâche de la phonétique historique n'est pas 'diachronique' en dernier ressort : elle est de «retrouver la relation entre formes originellement associées» (R 6), c'est-à-dire de rétablir un état morphologique antérieur de la langue, en accord avec la définition de la reconstruction comme «projection de ce que nous avons sur un plan chronologique sur un plan chronologique plus ancien...» (R 4).

C'est en mettant à jour l'alternance morphologique engendrée par le fait phonétique qu'il est possible de «rendre sensible par la grammaire elle-même

¹²⁴ CLG 293 = CLG/E I p. 483 n° 3102. Voir d'ailleurs la seule source du passage, I R 3. 13-14 : «La différence entre la méthode prospective et la méthode rétrospective éclate constamment, même au point de vue didactique, <et il n'est pas bon de mélanger ces deux méthodes dans un ouvrage>». N'y a-t-il pas eu une légère méprise des éditeurs (cf. aussi SM 63) sur l'interprétation de ce passage, «même au point de vue didactique» devant être rattaché au premier membre de la phrase et non au second (qui, remarquons-le, est un ajout)? La mise en pratique que Saussure fait ici des deux méthodes le laisse à penser sérieusement. R. Amacker écrit justement, à propos des dichotomies saussuriennes : «... la 'séparation radicale' des perspectives d'étude [...] se place au niveau du savant, et non de l'objet qu'il examine» (*Linguistique saussurienne*, Genève-Paris 1975, 51) : rien n'empêche le savant d'adopter successivement les deux perspectives, à condition de les distinguer, de ne pas les «mélanger».

¹²⁵ Sur le modèle des schémas donnés dans le CLG 120-121 et 137 = CLG/E I p. 187 n° 1395-1396 et 217 n° 1614. Voir aussi CLG/E II p. 17-21, Note 3293, 26, Note 3298, et SM 184-189.

la portée du fait établi» (R 185)¹²⁶. Réciproquement, il n'y aura de l'importance à définir un fait phonétique que s'il a des «conséquences», des «ramifications» (R 222-223) dans le système de la langue.

1.3. Morphologie et phonétique apparaissent donc comme des disciplines à la fois distinctes et indissociables, venant tour à tour à l'appui l'une de l'autre selon un principe qui avait porté tous ses fruits dans le *Mémoire* déjà¹²⁷ : «Souvent l'alternance est le seul moyen de constater si un *r* latin est sorti de *s* ou non» (R 179); plus loin, c'est la mise en valeur de l'alternance engendrant les innovations analogiques qui permet au phonéticien de «prévenir les objections relatives aux exceptions apparentes à sa loi phonétique» (R 185); c'est aussi la morphologie qui dicte ce que doivent représenter les groupes - $\pi\tau$ - du grec (R 246-247).

Ailleurs en revanche, «au point de vue de la méthode, nous voyons que l'alternance peut tromper très souvent et doit être contrôlée» (R 237, à propos de $\nu\zeta\omega/\chi\acute{\epsilon}\rho-\nu\iota\beta\alpha$); c'est aussi l'origine historique des groupes latins du type -*eio*- qui «éclaire» leur «véritable prononciation» (R 317), c'est-à-dire qui permet de résoudre l'énigme qu'ils posent sur le plan synchronique.

1.4. Le parti-pris d'envisager l'évolution linguistique à travers une succession de synchronies a été interprété, dans la doctrine saussurienne, comme un primat de la perspective synchronique sur la diachronique. Il faut remarquer pourtant, dans le souci de nuancer ce jugement, que cette attitude n'entraîne en aucun cas, chez Saussure, une vision hâtive ou réductrice des changements diachroniques. Son attention à «analyser les phases» (CLG 201 = CLG/E I p. 333, n° 2278), à «rétablir la chaîne» (CLG 205 = CLG/E I p. 339, n° 2314), à distinguer «chaque étape» d'un changement (CLG 209 = CLG/E I p. 345, n° 2349) éclate à maintes reprises dans le présent cours (R 53, 61-62, 189, 191-192, 200-202, 209-210, 216, 241, 289) et conduit à une tentative de recomposition extrêmement minutieuse de phénomènes phoné-

¹²⁶ Cf. CLG/E II p. 17, Note 3293 (= SM 40, N 7 § 1): «Il est évident d'abord que la phonétique, tout en s'occupant des sons, et pour pouvoir le faire, est obligée en premier lieu de s'occuper des formes...» Cf. SM 56-57, I 13-16.

¹²⁷ Voir par exemple *Mémoire* 62 = *Recueil* 59: «... les données morphologiques [...] indiquent dans quelles formations a_1 est remplacé par a_2 ». Cf. C. Vallini, «Problemi di metodo in Ferdinand de Saussure indoeuropeista», *Studi e saggi linguistici* 9, 1969, 1-85, particulièrement 27: «... l'origine dei fonemi può essere individuata oltre che in relazione alla loro posizione, in base alla loro funzione nei morfemi...» R. Godel résume parfaitement l'essence de la démarche saussurienne en écrivant: «Ce qui la distingue, c'est le recours constant à la morphologie, donc à des données synchroniques» (CFS 28, 1973, 63).

tiques pour lesquels la grande partie des manuels se contentent de poser le point de départ et le point d'arrivée. Il est même possible d'affirmer que la prise de conscience des oppositions synchroniques sert d'instrument méthodologique en vue d'établir non seulement une meilleure analyse, mais aussi une hiérarchisation des faits phonétiques (cf. le cas du rhotacisme, R 189, et de nouveau R 222-223).

1.5. Si, dans le CLG, l'analogie fait l'objet d'une distinction détaillée d'avec le changement phonétique, où l'exemple du remplacement de *honōs* par *honor* joue un rôle important¹²⁸, elle est essentiellement envisagée dans le présent cours sous l'aspect de son rapport avec l'alternance, elle aussi « tout entière grammaticale et synchronique » (CLG 228). A cet égard, il est intéressant de confronter au passage du CLG la façon affinée dont Saussure expose ici le problème du passage de *honōs*: *honōsem* à *honor*: *honōrem* (R 175-181): de la rhotacisation a résulté l'apparition d'une alternance *s/r*, qui n'a pas pu toutefois « s'élever au-dessus d'un certain degré de certitude » (R 176) à cause de l'existence en latin d'un *r* étymologique, non alternant (*gerō/gestus* mais *inserō/insertus*, *honōs/honōris* mais *victor/victōris*). C'est l'alternance *s/r* existant à l'intérieur du paradigme de *honōs*, mais aussi l'absence d'alternance dans le type *victor*, qui ont permis le remplacement analogique de *honōs* par *honor*. L'alternance, qui a pour effet chez les sujets parlants « qu'une correspondance est conçue entre des groupes radicaux comme *ve-/νεσ-*, *γευ-/γευσ-* » (R 137) apparaît dans cette optique comme le fondement du processus analogique, qui tendra soit à propager l'alternance comme dans *ἄπλευστος*: *πλευ-* (R 137), soit à l'évincer comme dans le cas de *honor*: *honōris*.

2. Au point de vue de la grammaire historique, le cours de phonétique de 1909-1910 demeure donc exemplaire par la méthode qu'il met en œuvre et reflète, comme l'a écrit R. Godel, « le parti » que Saussure « savait tirer de ses vues sur la langue pour l'enseignement comparatif et historique » (SM 27). Nous avons signalé au passage un certain nombre d'étymologies périmées, ou du moins contestées (cf. n. 38, 39, 43, 62, 69, 71, 72, 73, 84, 91, 106, 107, 115, 116): elles ne compromettent ni la validité, ni l'intérêt des développements d'ensemble. Alors qu'il arrive une fois seulement que la progression des études indo-européennes ait rendu plus ou moins caduc un passage entier (R 298-302, cf. n. 105), l'enseignement de Saussure semble en revanche

¹²⁸ CLG 223-226 = CLG/E I p. 369-375 n° 2480-2516. Tout le passage a comme source essentielle le premier cours de linguistique générale donné par Saussure en 1907.

susceptible de relancer la discussion relative à tel ou tel point de phonétique grecque et latine. C'est le cas notamment dans trois passages du cours (d'importance inégale) qu'il vaut la peine de reprendre brièvement.

2.1. L'«*abaissement*», en latin, des fricatives héritées de l'italique

L'évolution phonétique, en latin, des anciennes sonores aspirées de l'indo-européen donne lieu dans ce cours à un important développement qui est dominé tout au long par l'hypothèse d'une *évolution globale de toutes les spirantes latines* (y compris *s) en position intérieure (cf. notamment R 101, 167, 189).

Ce fait n'est pas sans intérêt pour l'histoire des diverses solutions apportées au problème controversé dont il est question ici. En effet, Saussure se rallie sans restriction à la thèse brillamment formulée par G.I. Ascoli dès 1868¹²⁹, et cela malgré l'incertitude introduite plus tard par Hartmann, qui suggéra le premier de voir dans «l'*f* proto-italique... un son sonore, dont le durcissement a lieu à une époque non encore bien déterminée»¹³⁰.

¹²⁹ Pour Ascoli, les anciennes sonores aspirées indo-européennes sont devenues *ph, *th, *kh en italique comme en grec avant d'être spirantisées, cf. «Zur lateinischen Vertretung der indogermanischen Aspiraten», KZ 17, 1868, 241-281 et 321-353; voir aussi KZ 18, 1869, 417-446 (où Ascoli défend sa thèse contre les attaques de Corssen), puis *Vorlesungen* 137-144.

Quoique le nom d'Ascoli ne figure pas dans les notes d'étudiants, le présent cours témoigne plus d'une fois de l'influence des *Vorlesungen*, excellent ouvrage que Saussure avait d'ailleurs annoté: cf. n. 29. Voir aussi CLG 300 = CLG/E I p. 490 n° 3151 et 3153, et surtout MSL 3/4, 1877, 298 = *Recueil* 375, où le linguiste genevois cherche à étayer «l'hypothèse de M. Ascoli que le *dh* indo-européen, avant de devenir le *d* latin, a passé par le son du *th* anglais». Nous avons aussi relevé plus haut la défense (implicite) que Saussure prend d'Ascoli contre Corssen: ici même R 101 et n. 42.

¹³⁰ DLZ 1892, 10 (je traduis). E. Hermann (KZ 41, 1907, 30) donne un certain retentissement à cette thèse à laquelle, «pendant une quarantaine d'années, presque tous les comparatistes se rallient» (M. Lejeune, BSL 50/2, 1954, 64, compte rendu de l'article de Szemerényi cité plus bas).

Il faut noter toutefois que ce ralliement ne va pas sans certaines dissensions sur le détail des évolutions phonétiques. Par exemple, en accord avec Walde et Muller Izn, Niedermann suggère une filière i.-e. *dh > ital. comm. *ð, lequel donnerait lat. *p- > f à l'initiale, mais directement -d- à l'intérieur (*Essais d'étymologie et de critique verbale latine*, Paris-Neuchâtel 1918, 31 n. 2). Meillet, qui s'est rallié un peu plus tôt à la théorie de Hartmann (MSL 20/2, 1916, 115) admet une évolution panitalique *bh > *b > f (au lieu de *bh > *ph > f chez Ascoli) suivie d'un passage *ultérieur* à la douce en latin en position intérieure (voir la polémique avec Cuny, REA 19, 1917, 255 et 20, 1918, 131), ce qui ne remettrait en cause que la première étape de la filière ascolienne et non l'hypothèse d'un processus global de sonorisation des fricatives fortes latines en position intérieure.

Plus récemment, dès 1934, un certain nombre de savants italiens, notamment Bonfante et Pisani, ont tenté d'étayer l'hypothèse la plus 'anti-ascolienne', postulant une double évolution:

Des aperçus comme ceux de M. Lejeune (*loc. cit.*) et d'A. Maniet¹³¹ montrent bien que les interprétations diverses données au traitement latin des sonores aspirées de l'indo-européen ont souvent été fondées sur la discussion d'une série de données obscures ou susceptibles d'explications contradictoires (étymologies hasardeuses, emprunts, peut-être aussi faits de graphie). Dans ce contexte, il est frappant que Saussure, qui ne croit plus, comme Ascoli, à l'existence préhistorique d'une unité gréco-italique que viendrait confirmer la thèse d'un commun durcissement des sonores aspirées indo-européennes¹³², situe d'emblée son exposé sur le plan d'une tendance du consonantisme latin à sonoriser les fricatives en position intérieure. A une perspective que le maître italien avait seulement suggérée¹³³, le linguiste genevois donne une ampleur inédite, d'abord en baptisant d'un nom bien à lui le double fait phonétique («On peut comprendre si l'on veut sous le nom d'abaissement l'ensemble des deux phénomènes qui ont été nécessaires pour

durcissement (*bh>*b>f) en osco-ombrien et à l'initiale en latin, simple occlusivation (*-bh->*-b->-b-) à l'intérieur en latin. Voir le résumé des thèses en présence et les indications bibliographiques complémentaires chez O. Szemerényi, «The development of the indo-european mediae aspiratae in latin and italic», *Archivum linguisticum* 4, Glasgow 1952-1953, 27-53, 99-116, et 5, 1953, 1-21, particulièrement 4, 28-34; Szemerényi essaie de réhabiliter la théorie d'Ascoli en rediscutant un grand nombre de faits de détail. Voir aussi l'article très bien documenté de G. Serbat, «Indo-européen *-dh-, latin -b-/-d- (*Stabulum, aedes*)», *Revue de philologie* 42, 1968, 78-90.

¹³¹ «Les occlusives sonores aspirées indo-européennes et le problème de l'unité italique», *L'Antiquité classique* 23, 1954, 109-114.

¹³² Ici même R 82-83; Ascoli, *Vorlesungen* 152.

¹³³ «Eine andere lateinische Evolution, welche sich dieser in sofern als analog darstellt, als sie ein tonloses Element in ein tönendes verwandelt, und zugleich eine Abweichung des lateinischen von den anderen alt-italischen Idiomen bildet, derjenigen nicht unähnlich, welche hinsichtlich der Fortsetzung der ursprünglichen Aspirata stattfindet, ist der Uebergang von s zu r, zwischen Vocalen oder zwischen Vocal und tönendem Consonanten...» (*Vorlesungen* 143-144).

Parmi les partisans d'Ascoli qui, outre Saussure, ont mis en relief l'idée d'une évolution commune des fricatives sourdes italiques, il faut relever F. Sommer, *Handbuch* § 104 et *Kritische Erläuterungen* 54 n. 1: «Dieser vollkommene Parallelismus zwischen -s- und den übrigen Spiranten des Inlauts liefert m.E. den Wahrscheinlichkeitsbeweis dafür, dass wirklich Ascoli mit seiner Entwicklungsreihe f - b - b im Recht ist und nicht Hartmann mit der umgekehrten Folge b - f - etc...»; voir aussi A. Ernout, *Éléments dialectaux* 73-79 (ouvrage cité par Saussure dans ce cours, cf. R 100 et n. 41). M. Leumann (164 et 170-171) considère la théorie d'Ascoli comme «bestbegründet» mais n'admet pas qu'on rapproche du cas des fricatives issues d'aspirées celui de *s passant à *z. Il témoigne aussi d'un certain scepticisme (*Glotta* 36, 1957-1958, 135) face au développement décisif donné par Martinet à l'hypothèse ascolienne (cf. *infra*). Quant à M. Lejeune («Latin et chronologie 'italique'», REL 28, 1955, 97-104), il conclut au caractère nettement récent du rhotacisme par rapport à la sonorisation des fricatives issues d'anciennes aspirées en position intérieure, sans spécifier toutefois s'il considère comme postérieurs les deux changements successifs (*s>*z et *z>r) ou le second seulement. Il rejoint Saussure (R 112) quand il estime que la sonorisation des fricatives est une des «principales innovations du phonétisme latin» (99).

que $f > b$ [R 103]), puis en fondant tout son examen du traitement de *s en position intérieure sur l'idée du parallélisme avec l'«abaissement» des fricatives f, β, b issues de *bh, *dh, *gh (R 189-190).

De là, notamment, son souci de justifier le maintien de l's dans les groupes -ns- («qui ne paraît pas avoir frappé les étymologistes» [R 199]) et l'explication très ingénieuse qui en est proposée. Il est significatif qu'A. Martinet se soit, le seul à notre connaissance, posé la même question que Saussure (cf. n. 70) : c'est Martinet en effet qui donnera plus tard à la théorie d'Ascoli son assise la plus large¹³⁴, en intégrant le problème de l'évolution des anciennes sonores aspirées à une approche «structurale» (*Economie* 332) de la phonétique historique latine. En cherchant dans ce cours, de la manière la plus cohérente, à étayer une «tendance» [R 102] de phonétique évolutive, il semble que Saussure se soit montré sur ce point son précurseur le plus direct¹³⁵.

2.2 La question du samprasāraṇa

Saussure donne des cas latins de samprasāraṇa une explication intéressante, qui n'a pas retenu la faveur des linguistes ultérieurs (cf. n. 58), et qui relie directement le passage de *agros, *libros à *ager, liber* au problème de la débilité de la sifflante finale en vieux-latin (R 160-164). Quoique la référence ne soit pas explicite, il s'agit manifestement d'une reprise de la filière proposée par Louis Havet¹³⁶ : «Après une liquide, la brève devenue finale peut se syncoper comme dans *puer'tia, liber'tas, ul'na*, etc. **Quattuorē* = τέτταρες

¹³⁴ *Word* 6, 1950, 26-41 puis *Economie* 332-349. Pour Martinet, l'italique a connu comme le grec un assourdissement des anciennes sonores aspirées (hypothèse ascolienne) : en effet, il semble «plus facile d'expliquer une sonorisation interne qu'un dévoisement initial» (333), ce qui hypothèque la filière de Niedermann et Pisani. Serait ensuite intervenu, en italique, un «affaiblissement» généralisé des occlusives, ayant pour effet principal mais non unique une spirantisation des aspirées. L'apparition d'un fort accent initial de mot aurait ensuite entraîné un traitement divergent des fricatives latines selon qu'elles étaient en position initiale (maintien de la sourde) ou intérieure (voisement). Enfin, une phase d'affermissement des articulations consonantiques aurait entraîné une occlusivation des spirantes qui se trouvaient en position faible (à l'intérieur du mot).

¹³⁵ Le mot «tendance» apparaît aussi dans le CLG 203 = CLG/E I p. 336 n° 2298. Mais la source du passage (I R 1.74 = SM I 12) parle d'une «marche générale des phénomènes phonétiques dans un certain peuple et pendant une certaine époque», d'une «physionomie commune des courants qui vont dans un certain sens».

¹³⁶ «L's latin caduc», in *Etudes romanes dédiées à G. Paris*, Paris 1891, 303-329. Pour Havet, la restauration générale et relativement récente de l's final latin dont témoignent les langues romanes trouverait sa source dans la proscription, en poésie latine classique, de la forme sans s. Saussure préfère parler ici d'une prédominance de la «forme graphique» qui «a aidé la langue à remettre l's partout» (R 159).

devient *quattuor*, **puerō* ou **puerŭ* devient *puer*, **sacrŭ* devient **sacr* puis *sacer...*» (306). Ici encore, Saussure fait sienne, malgré quelques hésitations, la position qui regroupe deux faits sous l'égide d'une même explication, et il en donne l'exposé détaillé qui manquait chez Havet.

2.3 Les problèmes de syllabation

Dans le cadre d'une approche anti-atomiste des faits diachroniques, Saussure subordonne ceux-ci, autant que possible, à une explication de type globalisant qui guide, sans les contraindre, les examens de détail. Son exposé du traitement de **s* en grec, même s'il ne résout pas tous les problèmes, est exemplaire d'une telle démarche (R 121-151). Se limitant volontairement au «protogrec», cherchant à définir un phénomène préhistorique régulier, commun à l'ensemble des dialectes, Saussure fait discrètement intervenir sa théorie de la syllabe¹³⁷ en tentant de déterminer la position dans laquelle **s* est attaqué. Le passage de **s* à *h* devant *j* et *w* est ainsi expliqué par l'hypothèse d'une modification de la syllabation indo-européenne (-*es/jo*->-*e/sjo*-, R 130; cf. n. 55). Plus loin, une mise en doute de l'explication traditionnelle des groupes **sl*, **sr* est fondée sur le souci d'établir une évolution concordante de ces groupes avec **sn*, **sm* (R 149-151).

Les questions de syllabation interviennent avec constance, ne serait-ce que pour régler les problèmes de notation (cf. R 221 et n. 81, R 293-294 et n. 103, R 324-327), au cours de l'examen des semi-consonnes *j* et *w*, même si Saussure renonce ici au «préambule phonologique» qu'il y aurait à donner sur la nature de ces sons (R 219)¹³⁸. Yod et *i* voyelle sont constamment distingués (R 268-272, 290, 295-296, 303, 305), quoique la morphologie puisse établir des équivalences entre des groupes contenant l'un ou l'autre (R 305-307). Ailleurs, le groupe -*ewjo*- fait l'objet d'un «scrupule phonologique» et est réanalysé soit en -*e/wjo*-, soit en -*eu/jo*-, distinction que le grec confirme par la divergence des sorts réservés aux deux groupes (R 285). Plus loin encore, les *i* intervocaliques du latin sont interprétés dans le cadre d'une application des idées de Saussure sur la diphtongue, un *i* fermant ne devant pas être noté

¹³⁷ Voir CLG 77-95 = CLG/E I p. 124-146 n° 881-1081, où l'importance d'une «phonologie des groupes» (79) est proclamée.

¹³⁸ Cf. CLG/E II p. 30, 3305.2: «La question d'*u* consonne et d'*u* voyelle, *i* consonne et *i* voyelle est absolument dépendante de la question de la syllabe. Quiconque professe une opinion déterminée sur *u* consonne et *u* voyelle sans avoir par-devers soi une vue parfaitement <nette et> précise sur la syllabe parle en l'air.»

par *j* (R 123-124, R 317-319)¹³⁹. Toujours, il s'agit de ramener des faits particuliers à un fait plus général.

3. On retiendra, en conclusion de cette étude, que le cours de phonétique de 1909-1910 permet de préciser la définition et le fonctionnement réciproque de notions importantes pour la linguistique saussurienne comme l'alternance et l'analogie, la synchronie et la diachronie, la méthode prospective et la méthode rétrospective. La rigueur dans la discussion des points de vue théoriques ne fait à aucun moment obstacle, nous l'avons vu, à la souplesse dans leur application. La méthode adoptée par Saussure en matière de phonétique historique, la conception qu'il se fait de cette discipline, demeurent non seulement dignes d'intérêt, mais tout à fait exemplaires par l'interprétation qu'elles lui permettent de donner de certains faits diachroniques.

Ces leçons de phonétique grecque et latine, malgré leur propos modeste, pourraient, sur un autre plan encore, constituer un document important concernant l'approche saussurienne des changements linguistiques. En effet, parmi les nombreuses mises en question qui ont été faites de la distinction synchronie/diachronie¹⁴⁰, on a souvent reproché à Saussure d'avoir considéré les faits diachroniques comme particuliers, isolés, non systématiques¹⁴¹, et d'être ainsi passé à côté d'une « vision structurale de la diachronie » (CLG/De Mauro 454). A la lecture du présent cours, il semble bien que Saussure ait au contraire cherché à établir des corrélations entre changements à première vue divers : la globalité du point de vue dans la question des « abaissements », la référence aux problèmes de syllabation, préfigurent à notre sens certaines caractéristiques de la phonologie diachronique telle que la

¹³⁹ Cf. CLG 91-93 = CLG/E I p. 142-145 n° 1042-1074; les questions de syllabation interviennent aussi pour rendre compte, en grec, de la spirantisation des aspirées (R 54).

¹⁴⁰ Voir la longue note très documentée que De Mauro consacre à ce problème dans son édition du CLG 452-455 (n. 176). Voir aussi E.F.K. Koerner, *Ferdinand de Saussure. Origin and Development of his Linguistic Thought in Western Studies of Language*, Vieweg 1973, 295-310.

¹⁴¹ Dans un passage qui doit d'ailleurs beaucoup aux éditeurs, cf. SM 98 et 116 : CLG 133-134 = CLG/E I p. 210 n° 1571-1574 (à noter, curieusement, que le n° 1573 « et chacun de ces faits est isolé, indépendant des autres faits du même ordre, indépendant aussi des mots où il se produit », qui est des éditeurs, a suscité de leur part une note rectificative au ton légèrement embarrassé : « ... la linguistique actuelle s'efforce avec raison de ramener des séries aussi larges que possible de changements phonétiques à un même principe initial... »); p. 212 n° 1581-1582.

Voir par exemple les reproches de K. Rogger, *Vom Wesen des Lautwandels*, Leipzig-Paris 1934, 144, repris par A. Martinet, *Economie* 16, et de E. Coseriu, *Synchronie, Diachronie und Geschichte*, Munich 1974, 216 (traduction de l'édition espagnole parue à Montevideo en 1958).

concevra Martinet. Si l'explication des causes des changements phonétiques donnent lieu, dans le CLG, à un développement de caractère essentiellement négatif¹⁴², du moins les conditions de ces changements, présentes dans un système de langue donné, ne sont-elles pas étrangères aux préoccupations de Saussure diachronicien.

¹⁴² CLG 202-208 = CLG/E I p. 335-343 n° 2290-2342.

BIBLIOGRAPHIE

Ne sont cités ici que les ouvrages mentionnés plus d'une fois et dont le titre fait l'objet d'une abréviation.

Ascoli, *Vorlesungen*: G.I. Ascoli, *Vorlesungen über die vergleichende Lautlehre des Sanskrit, des Griechischen und des Lateinischen*, Halle 1872.

Brugmann, *Grdr.*: K. Brugmann et B. Delbrück, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, 2^e éd., Strasbourg 1897-1916.

Chantraine, *Dict.*: P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris 1968-1980.

Chantraine, *Morph.*: P. Chantraine, *Morphologie historique du grec*, 2^e éd., Paris 1967.

CLG: F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, publié par C. Bally et A. Sechehaye avec la collaboration de A. Riedlinger, 5^e éd., Paris 1955, réimpr. 1969.

CLG/E: édition critique et synoptique du CLG préparée par R. Engler, Wiesbaden 1967-.

CLG/De Mauro: édition critique du CLG préparée par T. De Mauro, Paris 1974.

Ernout-Meillet: A. Ernout et A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, 4^e éd., Paris 1959.

Frisk: H. Frisk, *Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg 1960-1972.

Kühner-Blass: R. Kühner, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*, 3^e éd. revue par F. Blass, Hannover 1890.

Lejeune, *Phon.*: M. Lejeune, *Phonétique historique du mycénien et du grec ancien*, Paris 1972.

Leumann: M. Leumann, *Lateinische Laut- und Formenlehre*, nouv. éd. Munich 1977 (sauf mention spéciale, nous citons cette dernière édition).

Martinet, *Economie*: A. Martinet, *Economie des changements phonétiques*, 3^e éd., Berne 1970.

Mémoire: F. de Saussure, *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*, Leipzig 1879.

Monteil, *Eléments*: P. Monteil, *Eléments de phonétique et de morphologie du latin*, Paris 1970.

Niedermann, *Précis*: M. Niedermann, *Précis de phonétique historique du latin*, 3^e éd., Paris 1953 (sauf mention spéciale, nous citons cette 3^e édition).

Recueil: F. de Saussure, *Recueil des publications scientifiques*, Genève 1922.

SM: R. Godel, *Les sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, 2^e tirage, Genève 1969.

Schwyzer: E. Schwyzer, *Griechische Grammatik I*, Munich 1934-1939.

Sommer, *Handbuch*: F. Sommer, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, 2^e et 3^e éd., Heidelberg 1914.

Walde-Hofmann: A. Walde et J.B. Hofmann, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, Berne 1959-1969.